



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL MENSUEL

JANVIER 1908

TÉLÉPHONE
878-71



TROISIÈME ANNÉE

N° 14



DIRECTION

26, Avenue de Saint-Ouen — PARIS

HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française.

LES DEUX ORPHELINES

THERÈSE MALTOUR, 14 ans.

JACQUELINE BERNIER, 13 ans.

Dans un couvent de province, en belle campagne de Touraine. Pendant une récréation du soir, en été, les deux enfants, assises sur un banc de pierre d'un cloître, parlent à voix basse en se tenant les mains avec tendresse. Thérèse, c'est la blonde, et Jacqueline, c'est la brune. Elles sont bien mignonnes toutes les deux.

JACQUELINE. — Voilà déjà la moitié des vacances écoulée.

THERÈSE. — Oui. J'attends la rentrée avec impatience. Et toi ?

JACQUELINE. — Non. Parce que je vais aller passer le mois qui reste chez ma tante, à Pithiviers. Je pars après-demain.

THERÈSE. — Oh ! alors, je vais rester toute seule ?

JACQUELINE. — Mon pauvre minet !

THERÈSE. — C'était déjà pas bien drôle d'être ici, avec les bonnes sœurs dans ce grand couvent vide, pendant que toutes les autres s'amuse dans leur famille... mais enfin je t'avais, on s'entendait bien ensemble... A présent que tu ne seras plus là, comme ça va être triste !

JACQUELINE. — Si je pouvais t'emmener !

THERÈSE. — Il n'y a donc pas moyen ?

JACQUELINE. — Non.

THERÈSE. — Plains-moi, en ce cas. Pense donc que je n'ai personne ?

JACQUELINE. — Oui. Tu m'as raconté.

THERÈSE. — Je t'ai raconté, mais mal.

CARNINE LEFRANÇO

Pas de Succédanés
NE SE REMPLACE PAS
Pas de Similaires

JACQUELINE. — Non. Je me rappelle très bien. Tu es orpheline. Tu as perdu ton père à deux ans. Il ne te restait plus que ta mère et elle est morte...

THÉRÈSE. — Il y a trois ans. L'année de ma première communion. J'étais en plein deuil d'elle, et ça m'a fait un effet de me voir tout en blanc ce jour-là, tu ne peux pas t'imaginer? Ça m'a fait comme un sacrilège. Aussi, j'ai souffert, je t'assure. Toutes les autres qui avaient leurs mamans, leurs grands-parents, des frères, des sœurs, et qui étaient bourrés de cadeaux!... tandis que moi je n'avais que des images. Ah! je me retenais de pleurer après la cérémonie dans le jardin, quand Monseigneur qui devait donner la confirmation le soir, m'a bénie à part.

JACQUELINE. — Quel Monseigneur?

THÉRÈSE. — Un archevêque d'Afrique. J'ai oublié son nom. J'étais dans un coin à songer. La Mère supérieure est venue me prendre par la main et m'a menée à lui : — « Tenez, Monseigneur, voilà notre petite orpheline en personne; nous avons bien du mal à l'égayer! » — « Vraiment! Eh bien, il faut pourtant rire. Un jour comme celui-ci. Dieu commande la joie. » Alors, quand il a parlé de rire, ma foi, ça a tout fait déborder et je suis partie à pleurer. — « Des larmes! Une si belle petite Thérèse — c'est bien Thérèse qu'elle s'appelle, n'est-ce pas, ma Mère? » — « Oui, Monseigneur » — « Voyons, voyons... » Il avait la voix sonore, la barbe noire et les yeux bleu pâle. Il s'était penché sur moi et m'avait pris la tête entre ses deux grandes mains. — « Pour quoi pleurez-vous? petit ange, dites-le-moi... pourquoi? »

JACQUELINE. — Tu ne lui as pas dit?

THÉRÈSE. — Si. — « Je pleure parce que je n'ai personne à embrasser. » Alors, il a poussé un cri. — « C'est pour ça! Mais embrassez-moi, ma chère enfant, embrassez-moi tout de suite, tant que vous voudrez! Et notre Mère Evangéline aussi! Tout le couvent! »

JACQUELINE. — Et tu l'as embrassé?

THÉRÈSE. — Je crois bien. D'ailleurs, avant que j'aie eu le temps de respirer, il m'avait prise et enlevée dans ses bras comme l'ostensoir!

JACQUELINE. — Il fallait qu'il ait de la force.

THÉRÈSE. — Autant que de bonté. Il m'a donné une médaille de la Vierge et, me montrant l'inscription : — « Tenez, la voilà, votre maman : *Eccce Mater*. » J'ai embrassé ensuite la Mère Evangéline. Elle, l'évêque, ça m'avait déjà fait quatre joues; aussi j'étais un peu moins chagrine; et quand j'ai été retrouver les

autres, j'ai bien vu que je leur faisais envie. Elles m'entouraient comme des folles, Clara Charvès, Lacienné Gauby, Blanche Monteux, toutes enfin : — « Mâtin, ma chère! Tu en as de la chance, toi! L'archevêque t'embrasse! Nous autres, nous n'avons que des baisers de parents; toi, il te faut Monseigneur. » Je les écoutais, je ne disais rien, mais je pensais au fond de moi-même que j'aurais bien changé avec elles!

JACQUELINE. — Je te comprends.

THÉRÈSE. — C'est surtout de ne plus avoir de maman, vois-tu, qui est triste à ne pas se consoler. Un papa qui n'est plus là, mon Dieu, c'est affreux ce que je vais dire, mais ça va encore. A la longue, on peut s'y habituer... Les messieurs, d'ailleurs, même quand ils sont vivants ils sont sortis. Toujours pressés... une course à faire.

JACQUELINE. — Tu dis ça parce que tu n'as pas connu le tien. Mais il y a des papas qui valent deux mamans, je t'assure.

THÉRÈSE. — Des mauvaises mamans, alors?

JACQUELINE. — ...

THÉRÈSE. — Tu ne réponds pas. Tout ça te fait de la peine, et repenser aussi à ta mère qui est morte?

JACQUELINE. (*Elle reste songeuse et muette; sa petite figure s'ondine grave et crispée*).

THÉRÈSE. — Parle. Qu'as-tu?

JACQUELINE, *résolument*. — Elle n'est pas morte. Là!

THÉRÈSE. — Ta mère n'est pas morte? Pourtant, tu m'avais dit depuis que je te connais...

JACQUELINE. — Je mentais. Elle vit. Je l'ai toujours.

THÉRÈSE. — Mais pourquoi?...

JACQUELINE. — Ah! pourquoi! Pourquoi!... Parce que.

THÉRÈSE. — Parce que quoi?

JACQUELINE. — Rien.

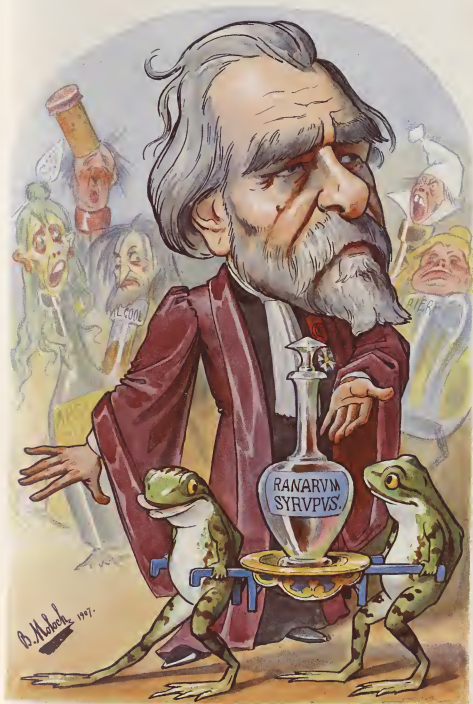
THÉRÈSE. — Dis-moi tes secrets, tes peines. Tu sais bien que je t'aime pour la vie?

JACQUELINE. — Et moi aussi, va.

THÉRÈSE. — Nous avons juré, pendant le mois de Marie, de ne jamais nous marier ni l'une ni l'autre, pour rester ensemble plus tard. On demeurera dans une jolie maisonnette en acajou, aux bords de la Loire, avec du chèvre-feuille et un petit mouton blanc apprivoisé qui aura un grelot au cou. N'est-ce pas? (*Elle l'embrasse*). Et puis, on sera bien heureuses, toi et moi! Nous boirons du lait sucré à la vanille comme à l'infirmerie.

JACQUELINE. — Oui. Tu es ma mignonne.

THÉRÈSE. — Alors, dis, raconte. Avec moi, c'est le secret des secrets. Tu peux être tranquille. Va, parle.



Le Professeur LANCEREAUX

JACQUELINE. — Non... je n'ose pas. Qu'est-ce que tu vas penser, après ?

THÉRÈSE. — Mais rien. Je ne penserai rien de plus ni de moins qu'avant. Je penserai que tu es ma meilleure et ma seule amie, celle que j'adore de tout mon cœur.

JACQUELINE. — Eh bien, ma mère est une personne pas bien. Elle a fait beaucoup de chagrin à papa dans le temps, et c'est de ça qu'il est mort, à Paris, il y a déjà huit ans.

THÉRÈSE. — Ah !

JACQUELINE. — La loi les avait séparés. Ils ne se voyaient plus. Ils ne demeuraient plus dans le même appartement.

THÉRÈSE. — Et quand ils se rencontraient dans les rues, en omnibus ?

JACQUELINE. — Ils ne se rencontraient pas.

THÉRÈSE. — Mais s'ils s'étaient rencontrés, il ne se serait pas dit bonjour ?

JACQUELINE. — Tu es folle !

THÉRÈSE. — Pas un petit signe ? Rien ? Un coup de chapeau ?

JACQUELINE. — Rien de rien. Des étrangers, des gens qui ne se connaissent pas.

THÉRÈSE. — Des ennemis, alors ?

JACQUELINE. — Oui, à peu près.

THÉRÈSE. — Oh ! Mais à l'époque où on avait tranché ton père et ta mère, qu'est-ce qu'on avait fait de toi ?

JACQUELINE. — Les juges m'avaient donnée à papa. J'avais deux ans.

THÉRÈSE. — Ça voulait dire que c'était lui qui avait raison ?

JACQUELINE. — Oui. Ça a marché comme ça jusqu'à mes cinq ans.

THÉRÈSE. — Tu voyais ta mère ?

JACQUELINE. — Presque jamais.

THÉRÈSE. — Tu n'en souffrais pas ?

JACQUELINE. — Oh ! Pas du tout. Je ne l'ai jamais vue d'ailleurs que pendant les vacances où elle a le droit de m'avoir un mois. Et ça continue tous les ans.

THÉRÈSE. — C'est long ça, trente jours !

JACQUELINE. — Oui. Long pour elle et pour moi aussi.

THÉRÈSE. — Mais puisque les juges avaient trouvé que ça n'était pas une bonne maman et qu'il ne fallait pas te laisser avec elle, comment se fait-il après ça qu'ils vont tout de même te jeter dans ses bras pendant un mois ?

JACQUELINE. — C'est la sentence. Elle est comme ça. — L'enfant sera conduite chez sa mère du 1^{er} août au 1^{er} septembre de chaque année. » Eh bien, l'enfant est conduite. Voilà.

THÉRÈSE. — Je la trouve un peu drôle la sentence. Alors... après-demain... quand tu vas partir... je devine... ça n'est pas chez ta tante ?

JACQUELINE. — Pas du tout. C'est chez la dame.

THÉRÈSE. — Comment est-elle avec toi ?

JACQUELINE. — Quelconque.

THÉRÈSE. — Elle t'aime ?

JACQUELINE. — Je ne crois pas. Ça m'est égal.

THÉRÈSE. — Tu l'aimes, toi ?

JACQUELINE. — Non.

THÉRÈSE. — Tu la détestes ?

JACQUELINE. — Ça ne va pas jusque-là : mais pourtant, elle a fait du chagrin à petit père, qui en est mort. Elle est méchante, au fond. Elle a ça dans son œil.

THÉRÈSE. — Quel chagrin lui a-t-elle fait ?

JACQUELINE. — Je ne sais pas.

THÉRÈSE. — Fallait le demander.

JACQUELINE. — Je l'ai demandé à ma vieille bonne, une ; à la mère supérieure, deux ; à M. Planteau, un magistrat qui est mon tuteur, trois.

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

JACQUELINE. — Que je-saurais ça quand je serai grande. Mais je m'en doute déjà... par des mots... des indiscretions...

THÉRÈSE. — Oh ! Et qu'est-ce que tu crois ?

JACQUELINE. — Je crois qu'elle a été dans le temps en voyage avec une personne défendue.

THÉRÈSE. — Alors, ça ne t'amuse pas d'aller chez ta mère ?

JACQUELINE. — Chez la dame ? Dis que ça m'assomme ! Quelle corvée ! Elle m'embrasse à peine du petit bout des lèvres, parce qu'elle dit que ça lui ôte son rouge.

THÉRÈSE. — Et qu'est-ce que tu fais chez elle ?

JACQUELINE. — Tout ce que je veux. Elle ne s'occupe pas de moi. Je passe mon temps à la cuisine, avec une femme qui s'appelle Gertrude, la vieille Trude, et qui me regarde avec des gros yeux bons qui ont l'air de comprendre tout ça...

THÉRÈSE. — Mais tu as un frère, m'as-tu dit ?

JACQUELINE. — Oui. Il se prépare pour être amiral. Il est chez les jésuites, en Angleterre. La dame n'y va pas. C'est trop loin et puis le bateau lui donne mal au cœur. C'est moi qu'il faut plaindre, mignonnette. Je ne te le disais pas, mais j'aimerais joliment mieux, s'il n'y avait pas de sentence, rester avec toi jusqu'au bout plutôt que d'aller m'embêter du matin au soir.

THÉRÈSE. — Et où est-ce que tu vas ? Où demeure-t-elle ?

JACQUELINE. — De ce moment, c'est à Villecresne, près de Paris, une maison de campagne.

THÉRÈSE. — Jolie ?

JACQUELINE. — Oui, mais déplaisante, où, même sous les arbres, ça sent perpétuellement une odeur de gare. (*Elle la prend dans ses bras*). Donne-moi ta figure à aimer, chou chéri. Tu es encore la plus heureuse de nous deux, mon petit cerge, parce que tu as beau avoir perdu ta maman dans le ciel, tu as son souvenir, tu as sa bonne pensée, elle n'est qu'à moitié morte, comprends-tu ? Tandis que moi, la mienne, elle est vivante sur la terre, mais elle

est cent fois plus morte que la tienne. Pour tout dire, tu n'as plus ta maman, mais c'est comme si tu l'avais.

THÉRÈSE. — Oui. Et toi, tu en as une, mais c'est comme si tu n'en avais pas.

JACQUELINE. — Juste.

THÉRÈSE. — On est deux orphelines. C'est bien simple.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française.

TOUT CHANGE

La plupart des médecins ont aujourd'hui renoncé à la viande crue pour éviter de faire courir à leurs malades le danger du tænia et de l'infection intestinale.

Le suc musculaire est aussi délaissé parce que **pas un malade sur cent** n'est capable de le préparer convenablement. De plus, la viande utilisée répond rarement aux exigences de la Zomothérapie. Et comme il se corrompt en moins d'une heure, il faut l'ingérer en une fois, aussitôt préparé.



La CARNINE LEFRANCQ est moins chère que la Viande crue et le Suc musculaire.

Les diverses filtrations qu'elle subit donnent l'assurance qu'elle ne contient aucun germe de tænia.

Comme elle ne laisse aucun résidu, l'intestin n'est aucunement menacé.

Elle se conserve indéfiniment. Etendue d'un peu d'eau minérale ou naturelle, elle constitue une boisson **agréable** qui est prise en une fois ou par fraction et à n'importe quel moment.



Le malade accepte la CARNINE LEFRANCQ

AVEC PLAISIR

et suit son traitement avec régularité



Le malade subit la viande crue et son jus

AVEC RÉPUGNANCE

et suit son traitement avec intermittences.



Composition du Suc Musculaire :

Les Muscles renferment 72 à 74 p. 100 d'eau, du **Myosinogène**, et de la **Myosine**, des **Albumines**, des **Nucléines**, du **Glycogène**, de l'**Acide sarcolactique**, des matières grasses et des substances minérales, parmi lesquelles tiennent la première place :

L'ACIDE PHOSPHORIQUE ET LA POTASSE

Viennent ensuite : la **Soude**, la **Magnésie**, la **Chaux**, et enfin

LE FER

en combinaison organique, c'est-à-dire sous sa forme la plus assimilable.



MÉDECINS-DÉPUTÉS

CORRÈZE



EDOUARD LACHAUD

DORDOGNE



CLÉMENT CLÉMENT

NORD



GUSTAVE DRON

Composition de la CARNINE LEFRANCQ :

La CARNINE est exclusivement composée de **Suc Musculaire concentré dans le vide et à froid** et de sucre. C'est donc véritablement bien une



MÉDICATION VIVIFIANTE

Le Professeur LANCEREAUX

Etienne Lancereaux est né à Brécy-Brière (Ardennes), en 1829.

Docteur en médecine en 1852, il fut reçu au concours du Bureau Central en 1859. Successivement chargé d'un service de Médecine à Lourcine, à Saint-Antoine et à la Pitié, c'est surtout comme médecin de l'Hôtel-Dieu qu'il se fit connaître. Il y fit en effet des cliniques qui furent très appréciées et suivies par de nombreux élèves. Ces cliniques ont été publiées ; mais les travaux du Docteur Lancereaux se rapportent surtout à des recherches d'anatomie pathologique. La syphilis, les intoxications, et particulièrement l'intoxication alcoolique, en ont fourni la matière. Ses études sur les lésions du foie produites par l'abus du vin sont universellement connues. Agrégé en 1872, Lancereaux est entré en 1877 à l'Académie de Médecine, dans la section d'anatomie pathologique et fut nommé président de cette Assemblée en 1903. Il est officier de la Légion d'honneur et membre du Conseil d'hygiène publique et de Salubrité du Département de la Seine. Il vient de terminer, en collaboration avec M. Paulesco, un *Traité de Médecine* en deux volumes, qui se fait remarquer par une terminologie nouvelle, très logique et très scientifique. C'est un ouvrage original qui se recommande par une concision et une clarté d'exposition fort remarquables.



Méthode de travail. — M. le Docteur Lancereaux se lève de très bonne heure et c'est principalement dans la matinée qu'il se consacre à ses travaux scientifiques.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Des affections nerveuses syphilitiques (1861, Delahaye, édit.). — Paralyties toxiques et Syphilis cérébrale (1883, Vigot, édit.). — *Traité historique et pratique de la Syphilis* (1866 et 1873, Alcan, édit.). — *Leçons sur la Syphilis* (1876, Delahaye, édit.). — *Traité d'Anatomie pathologique* (1875 et 1889, Doin, édit.). — *Traité de l'Herpétisme* (1883, Vigot, édit.). — *Leçons de Clinique médicale* (1891 et 1893, Vigot, édit.). — *Traité des Affections du Foie et du Pancréas* (1900, Doin, édit.). — *Traité de Médecine* (en collaboration avec le Docteur Paulesco), (1904 et 1906, Rueff, édit.). — *Atlas d'Anatomie pathologique* (1871, Masson, édit.). — *Mémoires divers sur l'alcoolisme et les intoxications par les boissons avec essences.*

PORTRAIT-CHARGE L'étude faite par le Professeur Lancereaux des lésions anatomiques causées par l'alcool, a eu un grand retentissement, et a certainement multiplié le nombre de buveurs... de *sirop de grenouilles*. M. Lancereaux symbolise un peu, aux yeux des producteurs de vin, de bière, de cidre, d'alcool et d'absinthe, le corps médical tout entier, auquel ils gardent quelque rancune, que l'éminent caricaturiste n'a du reste pas manqué d'exprimer.

Non seulement l'usage de la viande crue est une menace continuelle d'infection pour l'intestin, mais il fait encore courir aux malades, le risque d'engénérer des germes de *tænia* (cysticerques).

TÆNIA

Aucun danger avec la CARNINE LEFRANCQ, parce que le suc musculaire qui sert à la préparation, subit une série de filtrations qui s'opposeraient de la façon la plus complète au passage des plus petits ovules.

CARNINE LEFRANCQ

Suc de Viande de Bœuf CRUE
concentré DANS LE VIDE et A FROID

ANÉMIE - CHLOROSE - NEURASTHÉNIE

Débilité - Faiblesse - Convalescences

TUBERCULOSE

Maladies de l'Estomac et de l'Intestin

ANOREXIE



100 -Gr.

de
Viande de Bœuf
CRUE
par
cuillerée à bouche

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Fg. St-Denis, Paris.

De 2 à 6 cuillerées à bouche par jour, PURE ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), FROID ou TIÈDE.



TÉLÉPHONE
578-71

TROISIÈME ANNÉE
N° 15

DIRECTION
26, Avenue de Saint-Ouen — PARIS

MARCEL PRÉVOST

L'INVITÉ

I

A Monsieur l'abbé Binet, rue d'Assas, 8, Paris.

Ce petit billet à la hâte et en confidence, cher abbé : mon cœur de maman heureuse ne veut pas attendre les quatre jours qui nous séparent de notre retour à Paris pour vous dire les bonnes nouvelles. Je crois que *cela va*, ou du moins que cela ira ; avant la fin de l'hiver, ma petite Lucie sera casée, grâce à vous, et dans les conditions les plus enviables. Combien je vous dois de reconnaissance pour être ainsi venu en aide à mon inexpérience, à mon isolement... Une veuve dont les enfants grandissent s'aperçoit vite qu'il faut, pour assurer leurs premiers pas hors de la famille, une autorité plus ferme, plus éclairée que la sienne. Les garçons, encore, il y a, pour les tenir, le collège, puis les grandes écoles : l'avenir de Maurice ne me préoccupe pas moitié autant que celui de sa sœur...

Maintenant que l'épreuve est finie, heureusement finie, je vous dois une confession : j'avais douté de son opportunité ; il fallait tout le respect que j'ai de vos lumières pour m'y résoudre. Jamais je n'eusse admis dans l'intimité de notre vie de campagne un jeune

CARNINE LEFRANCO

Moins cher que Viande Crue, et Suc
Musculaire préparé par les Malades.

homme aussi peu connu de nous que M. de Montivry, s'il n'eût été présenté par vous. J'avais peur que sa présence ne fût mal interprétée dans notre voisinage : la médisance n'est pas exclue des relations campagnardes, hélas ! Je me disais : " Ce beau garçon de vingt-deux ans ne passera pas facilement pour un ami de Maurice, si enfant, lui, tout rhétoricien qu'il est... „ Vous m'avez donné confiance ; vous m'avez dit : " Je prends tout sur moi. „ Et vous aviez raison. Le seul fait que M. de Montivry avait été amené par vous à Beaucourt, a imposé silence aux méchantes langues. On a trouvé tout naturel de le voir à ma table, de le rencontrer en promenade avec mes deux enfants et miss Jacobson. Chacun a apprécié la correction, la dignité de ce jeune homme. Il s'est fait adorer, ici, pendant la semaine qu'il y a passée. Il paraissait prendre autant de plaisir à tirer l'épée, à monter à cheval avec Maurice, qu'à déchiffrer du Liszt avec Lucie ou à causer science avec miss Jacobson. Sa politesse à mon endroit me rappelait les façons de mon pauvre cher mari. Quand j'ajoute à toutes ses qualités qu'il est riche, qu'il n'a ni père ni mère, et qu'il a été élevé sous vos yeux, je suis bien obligée de convenir, cher abbé Binet, que je suis la plus heureuse des mères et vous le plus avisé des directeurs.

Ma grosse inquiétude, quand j'ai connu les exceptionnelles qualités de M. de Montivry, fut : Aimera-t-il Lucie ? Et Lucie l'aimera-t-elle ? Lucie est charmante, je ne me crois pas égarée par l'orgueil maternel, en disant : charmante... mais elle est si naïve, si simple ! si incapable de toute coquetterie vis-à-vis des jeunes gens ! Elle n'est point de celles qui se jettent à la tête du premier époux venu, la chérie ! Eh bien ! entre nous, je crois qu'elle a fait, par sa seule grâce simple, une profonde impression sur M. de Montivry. Oh ! il ne le lui a point dit à elle-même, trop bien élevé pour se permettre une telle inconvenance ; mais il s'en est ouvert discrètement à miss Jacobson, dont les quarante ans lui donnaient courage. Miss Jacobson me disait tout à l'heure encore : " Avez-vous remarqué comme M. de Montivry, si correct d'habitude, était inquiet, nerveux, le jour de son départ ? Cependant la vie de Beaucourt est dépourvue des divertissements que Paris garde à un jeune homme riche, et bien né. C'est donc qu'il laissait à Beaucourt un peu de son cœur !... „ Evidemment, elle raisonnait juste : c'est une fille d'un grand sens. Quant à Lucie, elle n'a rien dit, elle, ni à son institutrice, ni à moi ; et j'avoue que j'eusse fait de même à sa place, à son âge. Toute jeune fille honnête enveloppe de mystère les moindres agitations de son cœur. Mais je l'ai observée : elle se faisait gracieuse, sinon coquette, pour plaire à notre hôte ; elle goûtait sa société ; elle aussi est restée toute désorientée après son départ. En un mot, les choses sont en bonne voie pour aboutir où nous souhaitons. Paris, je l'espère, achèvera ce qu'a commencé Beaucourt. Il est convenu que M. de Montivry viendra nous voir souvent ; dès le lendemain de notre arrivée, je compte l'inviter à dîner avec nous... De cette façon, les deux jeunes gens, qui se plaisent, arriveront tout doucement à ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre, et ils nous demanderont eux-mêmes de les marier au plus vite. Avec un peu d'adresse, nous aurons transformé pour eux en un mariage d'inclination ce qui, moins adroitement présenté, leur aurait peut-être paru un mariage de convenance.

Avouez que nous sommes de petits Machiavels, abbé Binet ? Il est vrai que c'est pour le bonheur des enfants que nous aimons et pour constituer une famille chrétienne. J'en suis plus heureuse que je ne le saurais dire et je vous envoie l'expression de ma joie avec ma reconnaissance affectueuse.

Comtesse de BEAUCOURT-GIVRY.

II

*A Mademoiselle Clotilde de Lespron,
poste restante, boulevard Haussmann, Paris.*

Je t'envoie ce mot par voie secrète, Clo chérie, pour que maman, miss Jacobson, l'abbé Binet, et autres providences affectées au soin de ma petite personne de dix-sept ans, ne fourrent pas leur nez vertueux dans nos potins... Et il y en a des potins, cette fois ; prépare tes oreilles, Clo ! Premièrement — joie ! — nous quittons Beaucourt pour la rue de l'Université, samedi prochain. Je serai à la maison vers cinq heures. J'espère que



Le Docteur GALIPPE

tu trouveras moyen de venir, avec Monsieur ton frère Henri, s'il daigne souhaiter revoir ma frimousse et connaître les dernières nouvelles de " mon mariage ". Car il n'y a plus à douter : c'est bien d'épouser *l'invité* qu'il va s'agir. L'élève préféré de l'abbé Binet est destiné à ma couche, comme on dit à la Comédie. Maman et miss Jacobson jabotent tout le temps en mystère, depuis son départ; on me caresse, on m'embrasse, comme si l'heure de la séparation allait sonner. Cependant, M. de Montivry est retourné à Paris rejoindre l'abbé Binet. Amoureux de moi?... Mon Dieu, je n'en sais guère. Il a des façons assez enveloppées, l'élève de l'abbé, et une discrétion de séminariste. D'ailleurs, pas trop bête, adroit de ses mouvements et pas plus laid qu'un autre; mais tu sais, petite Clo, qu'une seule figure d'homme me plaît, et tu peux le dire à Henri : il n'a pas lieu d'être jaloux. Note bien que " mon futur ", ne m'a nullement manqué de respect. Ce n'est pas la faute de maman et de Jacobson : on faisait tout ce qu'on pouvait pour le laisser seul avec moi, le pauvre garçon! On espérait, sans doute, que le tête-à-tête le révolutionnerait, qu'il n'y tiendrait plus, qu'il se révélerait Don Juan, et qu'il faudrait nous marier tout de suite, tout de suite... Va-t'en voir! L'invité, seul, avec moi, écartait un peu sa chaise et continuait à causer musique, bicyclette, monde, comme si l'abbé Binet et maman eussent été là pour marquer les points. Au fond, ça me vexait un brin. Je pensais : " Tout de même, l'abbé Binet les fabrique sur un modèle spécial. Moi, avec qui les jeunes gens, d'habitude, ne peuvent pas rester dix minutes sans dire des énormités!... ". Alors (ne le raconte pas à Henri) j'ai essayé d'être coquette, un peu... très peu... Des regards, des frôlements de main au piano, le petit jeu. Evidemment, ça lui a fait une certaine impression : une ou deux fois, j'ai cru qu'il allait se décider, tenter un baiser de politesse, dans les cheveux, sur le poignet... Non... il se tenait. C'est un vœu, peut-être, ou bien, c'est peut-être comme ça qu'on est, quand on est décidé à épouser. Tu diras à ton frère Henri que, désormais, j'entends qu'il soit aussi convenable avec moi que M. de Montivry, ou bien je ne l'épouserai jamais, lui, et je serai M^{me} de Montivry... (Il n'y a pas de danger, va. J'épouserais aussi bien l'abbé Binet.)

Je dois avouer, cependant, à la louange de ce jeune chevalier de Malte, qu'il a paru troublé en me quittant, hier soir, à la gare. Il n'était plus maître de lui, masqué comme pendant son séjour. Il a appelé maman " Monsieur l'abbé ", et miss Jacobson " Daisy ", tout court. Il m'a baisé la main. Ce que je vais le faire aller, celui-là, pendant l'hiver! Je ne tiens pas à le liquider tout de suite, parce que je m'aperçois que, depuis ces grands projets, on est bien plus gentil avec moi, et on me laisse faire tout ce qui me plaît. Jacobson, notamment, est un amour. Elle ne me donne rien à faire et déclare que je travaille très bien...

A bientôt, mignonne Clo. Je te donne un gros baiser pour toi et un autre dont tu feras ce que tu voudras; je le redemanderai à Henri quand nous nous reverrons. Oh! Je voudrais déjà potiner avec toi, dans ma chambre. Il n'y a que ça de bon au monde.

Lucie de BEAUCOURT.

P.-S. — Si Henri me trompe avec des cocottes, je ne l'épouse plus. Dis-le-lui sérieusement. Et je le saurai!...

L.

III

A Monsieur de Montivry, 23, rue de la Boétie, Paris.

Nous rentrons dans Paris après-demain, *my magnifieent darling*, avec *little goose* et sa maman. J'espère de vous voir le même jour chez vous, sur cinq heures. Oh! vous m'aimerez comme à Beaucourt, n'est-ce pas? Je pense tout ce temps à votre perversité française, et je rougis... *Good bye, dear old chap : plenty of kisses.*

Daisy JACOBSON

ÉVITEZ à vos malades le supplice et les dangers de LA VIANDE CRUE

?

Quel animal l'a fournie et dans quel état
de santé se trouvait-il quand on l'a abattu

??

Avant de la livrer à la consommation, combien de temps
l'a-t-on conservée pour la rendre plus tendre, plus sapide

???

MÉDECINS-DÉPUTÉS

FINISTÈRE



LOUIS DUBUISSON

PHOT. VALÉRY

LOIRET



ALBERT VAZEILLE

PHOT. P. PETIT

ORNE



LOUIS CACHET

PHOT. P. PETIT

Les Bœufs abattus par la CARNINE LEFRANCQ

DANS SON PROPRE ABATTOIR

sous le contrôle d'un Vétérinaire Municipal, sont tous âgés
de 4 à 6 ans et préalablement reposés

Extrait du Rapport de M. le Dr LEFÈVRE

HOPITAL DE VILLEPINTE

POUR LES

James Filles Tsbartculeuses

(350 lits)

Médecin en Chef

..... Or, il nous a été permis de constater que la Carnine est parfaitement tolérée;
que son absorption en grande quantité ne présente absolument aucun inconvénient

Et aussi qu'elle possède une **Efficacité Thérapeutique rigoureusement**
comparable à celle du Suc Musculaire naturel

On sait que la contraction musculaire s'accompagne de la combustion de matières sucrées dérivées du glycogène hépatique; les produits de cette combustion consistent en acide carbonique, pour une bonne part, mais aussi en produits de désassimilation, acides et autres, non volatils, qui sont toxiques pour la cellule vivante, et doivent être charriés par la circulation, sous peine d'empoisonner le muscle lui-même.

Un exemple de cet empoisonnement nous est donné par le phénomène de la rigidité cadavérique, qui manifeste la mort du muscle, c'est-à-dire la coagulation de son protoplasme sous l'influence des produits de sa désassimilation, après la mort de l'animal. Mais cette rigidité peut se produire pendant la vie même de celui-ci, comme on le voit chez les animaux surmenés par une fatigue musculaire excessive, par exemple chez les cerfs forcés par la poursuite des chiens. Alors, la circulation ayant été insuffisante pour char-

rier les produits de la contraction musculaire, les muscles en sont empoisonnés et se coagulent, c'est-à-dire meurent, alors que l'animal vit encore.

A un moindre degré, et dans l'état de simple surmenage, il est donc certain que les muscles sont plus ou moins encombrés de ces produits de désassimilation, qui sont éminemment toxiques, et si l'on exprime le suc de ces muscles, on en retire en même temps ces éléments, qui en expliquent la toxicité.

Ce suc musculaire, provenant des animaux en état de fatigue, est d'ailleurs mauvais, au point de vue thérapeutique, pour deux raisons: non seulement, en effet, il contient des produits toxiques, mais encore il ne contient plus les éléments normaux de sa constitution, puisque ces éléments ont été en partie brûlés, transformés et détruits. Ainsi, déficit

des éléments thérapeutiques et augmentation des éléments toxiques, telle est la caractéristique du suc musculaire des animaux fatigués ou surmenés.

POURQUOI IL EST IMPORTANT

de n'utiliser, pour les malades, que la Chair ou le Suc Musculaire des animaux qui n'ont pas été abattus à l'état de fatigue et de fièvre.

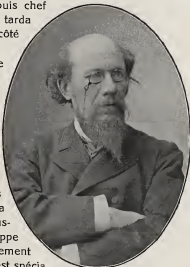
Le Dr Héricourt a constaté que le suc du muscle de cheval était très généralement toxique, de même que l'alimentation avec la viande crue de cet animal causait fréquemment des désordres intestinaux.

Or, il est très vraisemblable que cette toxicité spéciale du muscle équin ne reconnaît pas d'autre cause que l'état de fatigue dans lequel se trouvent le plus habituellement les chevaux, au moment où on les abat.

Le Docteur GALIPPE

Victor Galippe est le fils d'un pharmacien, Victor-Florentin Galippe, de Grandvilliers. Il a lui-même commencé sa carrière à l'Ecole supérieure de Pharmacie, où il fut préparateur d'histoire naturelle. Interne en pharmacie, puis chef de laboratoire des Hautes Etudes, le jeune savant ne tarda pas alors à bifurquer et à diriger ses recherches du côté des sciences médicales.

Actuellement, il est membre de la Société de Biologie, de l'Académie de Médecine et du Comité supérieur d'hygiène publique de France. De nombreux travaux, tous marqués au coin de l'utilité pratique, ont valu au docteur Galippe cette haute situation. Ses travaux de toxicologie, relatifs à l'empoisonnement par les cantharides et à la non toxicité des composés du cuivre, sont universellement connus. On sait quelle lutte ardente et prolongée il a dû soutenir pour démontrer l'innocuité des sels de cuivre. A force d'énergie, il a fini par triompher, et a rendu ainsi à la médecine légale, à l'hygiène et à l'industrie, de signalés services. Depuis les travaux de M. Galippe il n'y a plus eu de condamnation pour empoisonnement par les sels de cuivre. Finalement, le docteur Galippe s'est spécialisé dans la bactériologie et l'anatomie pathologique humaine et comparée, et il se livre à la pratique de la stomatologie. Il a publié d'importants travaux sur le parasitisme normal et sur les relations de la stomatologie et de la pathologie générale. Son œuvre comprend actuellement une dizaine de volumes.



Avec le professeur Cornil, il a dirigé pendant de longues années, le *Journal des connaissances médicales pratiques et de pharmacologie*, et il a été président d'honneur du premier Congrès français de stomatologie, en août 1907.

Le docteur Galippe est chevalier de la Légion d'honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Etude toxicologique sur le cuivre et ses composés (G. Masson, 1875). — Etude toxicologique sur l'empoisonnement par la Cantharidine et par les préparations cantharidiennes (G. Masson, 1876). — Guide de l'Elève et du Praticien pour les travaux pratiques de Micrographie (collaboration avec H. Beauregard; G. Masson, 1880). — Le Pain (2 vol. en collaboration avec le Dr Barré; G. Masson, 1895). — Stomatologie humaine et comparée; nombreux mémoires publiés depuis 1882 et formant une série de volumes parmi lesquels nous citerons : Etude sur l'hérédité des Anomalies des Maxillaires et des Dents (Paris, F. Aican, 1902). — L'Hérédité des Stigmates de Dégénérescence dans les familles souveraines (Paris, Masson & Co, 1906).

PORTRAIT-CHARGE

On comprend aisément pourquoi Moloch a placé dans la main du Dr Galippe une tranche de pain sur laquelle il étale du vert de gris. N'allez pas croire cependant que celui-ci soit allé jusqu'à vouloir faire entrer ce sel dans notre alimentation.

Le crâne, surmonté d'une couronne royale, rappelle les recherches de l'éminent Docteur sur l'existence du prognathisme, signe de dégénérescence chez bon nombre de têtes couronnées.

EN FRANCE plus de 7.000 Médecins ont déjà reconnu la supériorité, à tous les points de vue, de la **Carnine Lefrancq**, sur la viande crue et le suc musculaire.

ELLE EST AUSSI MEILLEUR MARCHÉ

CARNINE LEFRANCO

SUC de **VIANDE** de BŒUF
CRUE

Préparé à **FROID** et dans le
VIDE

PAR UN PROCÉDÉ DÉPOSÉ

A
L'ACADÉMIE
DE
MÉDECINE



TUBERCULOSE

ANOREXIE

ANÉMIE

CHLOROSE



CONVALESCENCES

ESTOMAC - INTESTIN

De
UNE à SIX
Cuillerées à bouche
par jour
PURE
ou étendue d'un liquide quelconque
(bouillon excepté)
FROID ou TIÈDE



Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



TÉLÉPHONE

420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 16

ABONNEMENT
UN AN

FRANCE... 10 FR.
ÉTRANGER 12 FR.

DIRECTION

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

ALPHONSE DAUDET

LES VIEUX

Une lettre, père Azan ?

— Oui, monsieur..., ça vient de Paris.

Il était tout fier que ça vint de Paris, ce brave père Azan... Pas moi. Quelque chose me disait que cette Parisienne de la rue Jean-Jacques, tombant sur ma table à l'improviste et de si grand matin, allait me faire perdre toute ma journée. Je ne me trompais pas, voyez plutôt :

« Il faut que tu me rendes un service. mon
« ami. Tu vas fermer ton moulin pour un jour
« et t'en aller tout de suite à Eyguières...
« Eyguières est un gros bourg à trois ou quatre
« lieues de chez toi, — une promenade. En
« arrivant, tu demanderas le couvent des
« Orphelines. La première maison après le cou-
« vent est une maison basse à volets gris avec
« un jardinet derrière. Tu entreras sans frapper,
« — la porte est toujours ouverte, — et, en
« entrant, tu crieras bien fort : « Bonjour,
« braves gens ! Je suis l'ami de Maurice... »
« Alors, tu verras deux petits vieux, oh ! mais

« vieux, vieux, archivieux, te tendre les bras
« du fond de leurs grands fauteuils, et tu les
« embrasseras de ma part, avec tout ton cœur,
« comme s'ils étaient à toi. Puis vous causerez ;
« ils te parleront de moi, rien que de moi ; ils
« te raconteront mille folies que tu écouteras
« sans rire... Tu ne riras pas, hein ? Ce sont
« mes grands-parents, deux êtres dont je suis
« toute la vie et qui ne m'ont pas vu depuis dix
« ans... Dix ans, c'est long ! Mais que veux-tu ?
« moi, Paris me tient ; eux, c'est le grand âge...
« Ils sont si vieux, s'ils venaient me voir, ils se
« casseraient en route... Heureusement, tu es
« là-bas, mon cher meunier, et, en t'embrassant,
« les pauvres gens croiront m'embrasser un pen
« moi-même... Je leur ai si souvent parlé de
« nous et de cette bonne amitié dont... »

Le diable soit de l'amitié ! Justement ce matin-là il faisait un temps admirable, mais qui ne valait rien pour courir les routes : trop de mistral et trop de soleil, une vraie journée

TUBERCULOSE : CARNINE LEFRANCO

de Provence. Quand cette maudite lettre arriva, j'avais déjà choisi mon *cagnard* (abri) entre deux roches, et je rêvais de rester là tout le jour, comme un lézard, à boire de la lumière, en écoutant chanter les pins... Enfin, que voulez-vous faire? Je fermai le moulin en maugréant, je mis la clef sous la chatière. Mon bâton, ma pipe, et me voilà parti.

J'arrivai à Rygnières vers deux heures. Le village était désert, tout le monde aux champs. Dans les ormes du cours, blanches de poussière, les cigales chantaient comme en pleine Crau. Il y avait bien sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église, mais personne pour m'indiquer l'orphelinat. Par bonheur une vieille fée m'apparut tout à coup, accroupie et filant dans l'encoignure de sa porte; je lui dis ce que je cherchais, et comme cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à lever sa quenouille: aussitôt le couvent des Orphelines se dressa devant moi comme par magie... C'était une grande maison maussade et noire, toute fière de montrer au-dessus de son portail en ogive une vieille croix de grès rouge avec un peu de latin autour. A côté de cette maison, j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière... Je la reconnus tout de suite, et j'entrai sans frapper.

Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte en rose, le jardinet qui tremblait au fond à travers un store de couleur claire, et sur tous les panneaux, des fleurs et des violons fanés. Il me semblait que j'arrivais chez quelque vieux bailli du temps de Sedaine... Au bout du couloir, sur la gauche, par une porte entr'ouverte, on entendait le tic tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant, mais d'enfant à l'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe: A... LORS... SAINT... I... RÉ... NÉE... S'É... CRU... A... JE... SUIS... LE... FRO... MENT... DU... SEL... GNEUR... IL... FAUT... QUE... JE... SOIS... MOU... LU... PAR... LA... DENT... DE... CES... A... NI... MAUX... Je m'approchai doucement de cette porte et je regardai.

Dans le calme et le demi-jour d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. A ses pieds, une fillette habillée de bleu — grande pèlerine et petit béguin, le costume des orphelines, — lisait la Vie de saint Irénée dans un livre plus gros qu'elle...

Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic tac, tic tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche entre les volets clos, pleine d'étincelles vivantes et de vagues microscopiques... Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave: AUS... SI... TOT... DEUX... LIONS... SE... PRÉ... CI... PL... TÈ... RENT... SUR... LUI... ET... LE... DÉ... VO... RÈ... RENT... C'est à ce moment que j'entrai... Les lions de saint Irénée se précipitant dans la chambre n'y auraient pas produit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de théâtre! La petite pousse un cri, le gros livre tombe, les canaris, les mouches se réveillent, la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut, tout effaré, et moi-même, un peu troublé, je m'arrête sur le seuil en criant bien fort:

— Bonjour, braves gens! je suis l'ami de Maurice.

Oh! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux, si vous l'aviez vu venir vers moi les bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains, courir égaré dans la chambre, en faisant:

— Mon Dieu! mon Dieu!...

Toutes les rides de son visage riaient. Il était rouge. Il bégayait:

— Ah! monsieur... ah! monsieur...

Puis il allait vers le fond en appelant:

— Mamette!

Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans le couloir... c'était Mamette. Rien de joli comme cette petite vieille avec son bonnet à coque, sa robe carmelite et son mouchoir brodé qu'elle tenait à la main pour me faire honneur, à l'ancienne mode... Chose attendrissante, ils se ressemblaient. Avec un tour et des coques jaunes, il aurait pu s'appeler Mamette, lui, aussi. Seulement la vraie Mamette avait dû beaucoup pleurer dans sa vie, et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle une enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue, qui ne la quittait jamais; et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence, mais d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux:

— C'est l'ami de Maurice...

LA VIANDE DE CHEVAL EST TOXIQUE POUR LES MALADES



Le Professeur DIEULAFOY

Aussitôt, la voilà qui tremble, qui pleure, perd son mouchoir, qui devient rouge, toute rouge, encore plus rouge que lui... Ces vieux ! ça n'a qu'une goutte de sang dans les veines, et à la moindre émotion elle leur saute au visage...

— Vite, vite, une chaise... dit la vieille à sa petite.

— Ouvrez les volets... crie le vieux à la sienne.

Et, me prenant chacun par une main, ils m'emmenèrent en trotinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils, je m'installe entre les deux sur un pliant, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence :

— Comment va-t-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ne vient-il pas ? Est-ce qu'il est content ?...

Et patati ! et patata ! Comme cela pendant des heures.

Moi, je répondais de mon mieux à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant effrontément ceux que je ne savais pas, me gardant surtout d'avouer que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.

— Le papier de sa chambre !... Il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes...

— Vraiment ? faisait la pauvre vieille attendrie ; et elle ajoutait en se tournant vers son mari : C'est un si brave enfant !

— Oh ! oui, c'est un brave enfant ! reprenait l'autre avec enthousiasme.

Et, tout le temps que je parlais, c'était entre eux des hochements de tête, de petits rires fins, des clignements d'yeux, des airs entendus, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire :

— Parlez plus fort... Elle a l'oreille un peu dure.

Et elle de son côté :

— Un peu plus haut, je vous prie !... Il n'entend pas très bien...

Alors j'élevais la voix ; et tous deux me remerciaient d'un sourire ; et dans ces sourires fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presque insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire, très loin, dans un brouillard.

Tout à coup le vieux se dresse sur son fauteuil :

— Mais j'y pense, Mamette..., il n'a peut-être pas déjeuné !

Et Mamette, effarée, les bras au ciel :
— Pas déjeuné !... Grand Dieu !

Je croyais qu'il s'agissait encore de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait ; et il faut voir quel branle-bas quand j'avouai que j'étais encore à jeûn :

— Vite le couvert, petites bleues ! La table au milieu de la chambre, la nappe du dimanche, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant, s'il vous plaît ! et dépêchons-nous...

Je crois bien qu'elles se dépêchaient. À peine le temps de casser trois assiettes le déjeuner se trouva servi.

— Un bon petit déjeuner, me disait Mamette en me conduisant à table ; seulement vous serez tout seul... Nous autres, nous avons déjà mangé ce matin.

Ces pauvres vieux ! à quelque heure qu'on les prenne, ils ont toujours mangé le matin.

Le bon petit déjeuner de Mamette, c'était deux doigts de lait, des dattes et une *barquette*, quelque chose comme un échaudé ; de quoi la nourrir elle et ses canaris au moins pendant huit jours... Et dire qu'à moi seul je vins à bout de toutes ses provisions !... Aussi quelle indignation autour de la table ! Comme les petites bleues chuchotaient en se poussant du coude, et là-bas, au fond de leur cage, comme les canaris avaient l'air de se dire : « Oh ! ce monsieur qui mange toute la *barquette* ! ».

Je la mangeai toute, en effet et presque sans m'en apercevoir, occupé que j'étais à regarder autour de moi dans cette chambre claire et paisible où flottait comme une odeur de choses anciennes... Il y avait surtout deux petits lits dont je ne pouvais pas détacher mes yeux. Ces lits, presque deux berceaux, je me les figurais le matin, au petit jour, lorsqu'ils sont encore enfouis sous leurs grands rideaux à franges. Trois heures sonnent. C'est l'heure où tous les vieux se réveillent :

— Tu dors, Mamette ?

— Non, mon ami.

— N'est-ce pas que Maurice est un brave enfant ?

— Oh ! oui, c'est un brave enfant.

Et j'imaginai comme cela toute une causerie, rien que pour avoir vu ces deux petits lits de vieux, dressés l'un à côté de l'autre...

Pendant ce temps, un drame terrible se passait à l'autre bout de la chambre, devant l'armoire. Il s'agissait d'atteindre là-haut, sur le dernier rayon, certain bocal de cerises à l'eau-de-vie qui attendait Maurice depuis dix ans et dont on voulait me faire l'ouverture. Malgré les supplications de Mamette, le vieux

avait tenu à aller chercher ses cerises lui-même ; et, monté sur une chaise au grand effroi de sa femme, il essayait d'arriver là-haut... Vous voyez le tableau d'ici, le vieux qui tremble et qui se hisse, les petites bleues cramponnées à sa chaise. Mamette derrière lui haletante, les bras tendus, et sur tout cela un léger parfum de bergamote qui s'exhale de l'armoire ouverte et des grandes piles de linge roux... C'était charmant.

Enfin, après bien des efforts, on parvint à le tirer de l'armoire, ce fameux bocal, et avec lui, une vieille timbale d'argent toute bosselée, la timbale de Maurice quand il était petit. On me la remplit de cerises jusqu'au bord ; Maurice les aimait tant, les cerises ! Et tout en me servant, le vieux me disait à l'oreille d'un air de gourmandise :

— Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir en manger !... C'est ma femme qui les a faites... Vous allez goûter quelque chose de bon.

Hélas sa femme les avait faites, mais elle avait oublié de les sucrer. Que voulez-vous ? on devient distrait en vieillissant. Elles étaient atroces vos cerises, ma pauvre Mamette... Mais cela ne m'empêcha pas de les manger jusqu'au bout, sans sourciller.

**

Le repas terminé, je me levai pour prendre congé de mes hôtes. Ils auraient bien voulu me garder encore un peu pour causer du brave

enfant, mais le jour baissait, le moulin était loin, il fallait partir.

Le vieux s'était levé en même temps que moi.

— Mamette, mon habit !... Je veux le conduire jusqu'à la place.

Bien sûr qu'au fond d'elle-même Mamette trouvait qu'il faisait déjà un peu frais pour me conduire jusqu'à la place ; mais elle n'en laissa rien paraître. Seulement, pendant qu'elle l'aidait à passer les manches de son habit, un bel habit tabac d'Espagne à boutons de nacre, j'entendais la chère créature qui lui disait doucement :

— Tu ne rentreras pas trop tard n'est-ce pas ?

Et lui, d'un petit air malin :

— Hé ! hé !... je ne sais pas... peut-être...

Là-dessus, ils se regardaient en riant, et les petites bleues riaient de les voir rire, et dans leur coin les canaris riaient aussi à leur manière... Entre nous, je crois que l'odeur des cerises les avaient tous un peu grisés.

... La nuit tombait, quand nous sortîmes, le grand-père et moi. La petite bleue nous suivait de loin pour le ramener ; mais lui ne la voyait pas, et il était tout fier de marcher à mon bras, comme un homme. Mamette, rayonnante, voyait cela du pas de sa porte, et elle avait en nous regardant de jolis hochements de tête qui semblaient dire : « Tout de même, mon pauvre homme !... il marche encore. »

ALPHONSE DAUDET.

LE RALENTISSEMENT DE LA NUTRITION

crée des oxydations incomplètes et insuffisantes, à l'occasion desquelles les maladies spécifiques les plus graves s'installent dans l'organisme.

On y remédie par l'emploi de la

CARNINE LEFRANCO

qui combat avec le plus grand succès la misère physiologique et rectifie les déviations les plus anciennes de la nutrition.

C'est le remède héroïque des anémies, du lymphatisme et de la tuberculose.

Sa valeur curative provient surtout de ce qu'elle exhausse la vitalité fonctionnelle en augmentant la toxicité du système musculaire et l'harmonie parfaite du système nerveux.



D^r PIERRE DUDOUETDÉPUTÉ DE LA MARCHE
(Phot. P. Petit)D^r PIERRE HUGONDÉPUTÉ DU CANTAL
(Phot. H. Ludrey)

*il n'y a
que très peu de
criminels
parmi les médecins
français*

En attendant qu'on ait trouvé un sérum efficace, la CARNINE LEFRANCQ est le premier médicament contre la tuberculose.

Au cas où ce sérum serait découvert, elle resterait l'aliment réparateur de choix dans une affection où il serait **CRIMINEL** de négliger son secours.

Docteur CHALLIÈS,
Vias (Hérault).



*A chaque pas de votre pratique médicale
la CARNINE LEFRANCQ peut*



VOUS RENDRE UN SERVICE

VOUS VALOIR UN SUCCÈS

UN SENTIMENT DE RECONNAISSANCE

D^r EMPEREURDÉPUTÉ DE LA SAVOIE
(Phot. P. Petit)D^r LOUIS DEVINSDÉPUTÉ DE LA HAUTE-LOIRE
(Phot. P. Petit)

*ne laissez pas
échapper ces avantages
quand vous pouvez
en bénéficier si
facilement*



Extrait d'une Communication à l'Académie
des Sciences, par MM. Richet et Héricourt :

..... Même lorsque les animaux infectés et non traités
sont dans un état de faiblesse extrême et que

LA MORT EST IMMINENTE

LA VIANDE CRUE

est capable de les ramener à la vie

Le Professeur DIEULAFOY

Georges Dieulafoy est né à Toulouse, en 1840. Après avoir suivi les cours de médecine à Paris, il y fut reçu docteur en 1869, avec une thèse sur « La Mort subite dans la fièvre typhoïde », et agrégé en 1875, avec une autre intitulée : « Des Progrès réalisés par la physiologie expérimentale dans la connaissance des maladies du système nerveux ».

Médecin de l'Hôpital Necker, il obtient, en 1887, la chaire de pathologie interne à la Faculté; et en 1896, il passe à l'Hôtel-Dieu, comme Professeur de Clinique médicale. Entre temps, en 1891, il avait été élu membre de l'Académie de Médecine.

Le Professeur Dieulafoy est l'inventeur d'une méthode médico-chirurgicale de diagnostic et de traitement pour l'aspiration des liquides morbides. L'aspirateur Dieulafoy a été longtemps employé pour l'évacuation des épanchements pleurétiques.

Puis le clinicien clairvoyant eut le grand mérite d'attirer l'attention des médecins sur les signes des maladies atténuées, et notamment sur ceux de l'état insidieux qu'il dénomma « petit brightisme ».

Enfin, il y a quelque dix ans, dans une communication retentissante à l'Académie de Médecine, il jetait le cri d'alarme sur le danger de l'appendicite, nouveau fléau pathologique de notre époque, et démontrait que le salut était dans l'opération, faite aussitôt le diagnostic posé. Il est vrai qu'il eut bientôt à constater que les

chirurgiens s'étaient peut-être un peu trop vivement précipités dans la voie qu'il leur avait indiquée, car il y a dix-huit mois (Juin 1906), le Professeur Dieulafoy montait de nouveau à la tribune pour dénoncer le « trust » des appendicectomies, et pour serrer les freins de la machine opératoire, en proclamant qu'on confondait l'appendicite, qu'il faut opérer, avec la typhlocoïte, justiciable seulement du traitement médical; se montrant aussi quelque peu sceptique au sujet de ces appendicites tellement microscopiques, qu'il n'était donné de les reconnaître qu'à quelques privilégiés....

Le Professeur Dieulafoy a beaucoup écrit; mais son œuvre capitale est son Manuel de Pathologie interne, dans lequel de nombreuses générations d'étudiants ont appris la médecine, et dont on publie actuellement la 15^e édition, en quatre volumes. Ce manuel est en réalité un traité magistral.

Le Docteur Dieulafoy est un professeur admirable et un brillant orateur; il est grand officier de la Légion d'honneur.



PHOT. PROU

PRINCIPAUX OUVRAGES : Traité de l'aspiration des liquides morbides (1873). — De la Thoracotomie par aspiration dans la pleurésie aiguë (1876). — Manuel de pathologie interne (1880). — De l'Artérite cérébrale syphilitique (1893). — Clinique Médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris (5 volumes, 1896-1906). Masson, éditeur.

CENT GRAMMES DE VIANDE CRUE

par Cuillerée à bouche

SUC DE VIANDE DE BŒUF
CRUE
CONCENTRÉ DANS LE VIDE ET
A FROID

(Procédé déposé à l'Académie de Médecine)

Nous n'abattions, dans
NOTRE PROPRE ABATTOIR

sous la surveillance d'un Vétérinaire
Municipal, que des Bœufs âgés de
4 à 6 ans, en pleine activité physio-
logique et préalablement reposés.

CARNINE LEFRANCO

TUBERCULOSE
ANOREXIE

Les Résultats se manifestent
TOUJOURS

dès le premier flacon marqué
5 fr. 50

ANÉMIE — CHLOROSE
NEURASTHÉNIE
DÉBILITÉ — FAIBLESSE

MALADIES
DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
CONVALESCENCES

USINE MODÈLE à ROMAINVILLE

(Seine)

construite spécialement et uniquement pour la fabrication
de la **CARNINE**

2 à 6 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque

FROID ou TIÈDE

eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

⚡ **Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS** ⚡



JOURNAL MENSUEL

AVRIL 1908

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78



TROISIÈME ANNÉE

N° 17



ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 10 FR.
 . . . ÉTRANGER . . . 12 FR.

M. Henri BENJAMIN

Henri Benjamin, né à Nogent-sur-Seine (Aube), le 4 Février 1850, exerce la médecine vétérinaire à Paris, depuis 1874, dans la vieille maison de la rue de Normandie, qui vit naître Henri Bouley, après avoir fait de très brillantes études à l'Ecole d'Alfort, dont il fut deux fois lauréat.

Président, en 1888 et en 1900, de la Société Centrale de Médecine vétérinaire, Membre de la Société de Thérapeutique, Membre de la Société de Médecine et de Chirurgie pratiques, expert près les tribunaux, chevalier de la Légion d'Honneur, M. Benjamin, qui est entré en 1904 à l'Académie de Médecine, a publié de très nombreux travaux sur la médecine vétérinaire.

Il est l'auteur de notes cliniques très intéressantes relatives aux maladies du cheval et du chien, parmi lesquelles doivent figurer, en première place, ses recherches sur la morve des grands fauves, le cancer du foie du cheval, la polyurie, la fracture de la trachée, le rachitisme, etc.



PHOT. P. PETIT

La Viande de CHEVAL est Toxique

POUR LES MALADES

LE BŒUF

Le Bœuf considéré au point de vue spécial de la boucherie. — Races.

Castration. — Hygiène. — Maladies. — Engraissement.

A l'Abattoir. — Viande. — Altérations de la

viande. — Conservation de la viande.

Sue musculaire. — A table!



Sous ce titre, M. BENJAMIN vient de publier un mémoire illustré, du plus haut intérêt pour tous les praticiens et les hygiénistes.

L'auteur passe en revue nos principales races de **Bovins**, signale les maladies auxquelles ils sont généralement exposés; les divers modes d'engraissement adoptés en France et termine par une remarquable étude sur la viande et ses altérations.

Dans le désir d'être agréable aux lecteurs de "Chanteclair", nous nous sommes reudus acquéreurs d'une partie de la première édition de cet ouvrage, et nous nous ferons un plaisir d'en adresser un exemplaire (jusqu'à épuisement) à tous ceux d'entre eux qui en feront la demande à :

CARNET LEFRANCQ, à Romainville (Seine)

Je dois vous signaler un nouveau succès à l'actif de la **Carnine Lefrancq**. Il y a quelques mois, je fus appelé auprès d'une jeune femme atteinte de fibrome sous-péritonéal et en pleine période d'hémorragie intra-abdominale. L'anémie était extrême, le poulx filiforme, la face livide et froide. Je prescrivis des injections de sérum artificiel caféiné, alcool, etc. Mais le péritonisme aidant, la malade en arriva très vite à ne plus supporter d'autre alimentation qu'un peu de champagne; le lait, le bouillon étaient rejetés.

C'est à ce moment que je prescrivis la **Carnine Lefrancq à haute dose**; elle fut très bien supportée et la malade ne prit pas d'autre aliment pendant une douzaine de jours. Les couleurs revinrent en même temps que l'appétit, et actuellement la malade guérie, continue à absorber chaque jour 3 cuillerées de "**sa Carnine**", ce qui lui a valu de dépasser son poids antérieur à sa maladie, de 4 kilos.

Docteur G. Stoltz,
Montpellier.

Veuillez m'envoyer trois flacons de **Carnine Lefrancq** dont je suis de plus en plus satisfait. Non seulement les tuberculeux et les grippés en retirent un très grand avantage, mais le docteur lui-même en a largement profité dans le surmenage des mois derniers.

Docteur F. Guilly,
Ruitz (Pas-de-Calais).

Habituellement très satisfait de la **Carnine Lefrancq** j'y ai recours une fois de plus, dans un cas d'anémie très prononcée, provoquée par la vieillesse. J'ai toute confiance dans ce produit, et j'espère bien qu'avec les forces, il rendra à ma malade une meilleure santé.

Veuillez m'en envoyer par le plus prochain courrier un flacon; ci-joint un mandat-poste.

Docteur Warin,
31, rue de la Plaine, Lille (Nord).

Je recommande et j'ordonne beaucoup la **Carnine Lefrancq** dans les cas de débilité, de convalescence, de neurasthénie, de faiblesse nerveuse d'origine normale, et j'en ai constaté de très bons résultats dans le relèvement des forces et de l'énergie morale.

Docteur S.-M. Poulalion,
Ex-Interne des Hôpitaux,
22, rue de Dunkerque, Paris.

Mon malade se trouve bien de l'usage de la **Carnine Lefrancq**, et après avoir hésité longtemps à l'essayer, il me demande de lui en procurer 2 nouveaux flacons. Dès le premier flacon, il sentit ses forces renaître et les sueurs nocturnes diminuèrent d'une façon très sensible. Ci-joint un mandat-poste de fr. 17.

Docteur Bourras,
Estaires (Nord).



M. Henri BENJAMIN

Membre de l'Académie de Médecine
Vétérinaire-Conseil des Établissements Fumouze

Henri LAVEDAN

de l'Académie Française

QUAND IL ÉTAIT PETIT

— Vous voulez savoir ce qu'il y a ? dit madame de Précy à son mari, je vais vous le dire, si vous daignez toutefois me prêter quelques minutes d'attention, car ce sera peut-être long.

Il répondit d'un ton à la glace :

— Je ne vous les prête pas, je vous les donne.

— Eh bien, il y a — et sa voix tremblante trahissait la surexcitation où elle se trouvait — il y a que la vie avec vous n'est plus tenable, et que je suis résolument décidée, dès demain, à ne plus la tenir. Vous êtes un très galant homme, je le reconnais, je n'ai jamais rien eu à vous reprocher, quant à la fidélité conjugale, et vous avez toujours paru ne pas me tromper. De mon côté je me suis parfaitement conduite depuis la matinée que le maire nous a lu le Code en présence des gens de la noce, et nul autre homme que vous ne m'a vue dans les petites batistes. Nous sommes donc tout à fait indemnes l'un vis-à-vis de l'autre. Non, ce qui nous divise le plus, c'est nos caractères qui ne concordent pas. Je sais bien qu'il y en a très peu qui concordent, mais les nôtres ne s'accordent vraiment pas assez. Tout ce que je fais vous agace, et je ne peux pas sentir la moindre de vos façons. Vous êtes vexé de mes paroles, et votre rire me porte sur les nerfs. Nous ne nous pardonnons même pas nos silences. Nous exagérons l'énervement, nous poussons jusqu'aux dernières limites la susceptibilité la plus ridicule. Pour un chapeau, pour une robe, pour décider si l'on doit prendre une canne ou un parapluie, pour le poulet trop ou pas assez cuit, nous avons des scènes de matelots ! A la maison, tantôt vous parlez — vous parlez de telle sorte que je suis forcée de rester comme une poutre sans avoir la permission de placer un mot, tantôt vous ne desserrez pas les lèvres et vous avez une figure de chapelle mortuaire. Il faut être gaie quand vous êtes gai, triste quand vous avez perdu au cercle. Vous avez l'humeur changeante, bizarre, irritable; vous ne souffrez point la plus légère contradiction, vous ne me laissez pas finir mes phrases quand je les commence et qu'il s'agit de choses ne vous intéressant pas. Vous n'aimez pas ma petite chienne Minka, sous prétexte qu'elle me lèche trop et me témoigne une tendresse indécente. Il suffit que j'émette en tout une opinion pour qu'aussitôt vous soyez d'un avis opposé. Vous prétendez que vous

vous connaissez en musique et moi pas en politique, alors que c'est justement le contraire. Vous rembarrez ma femme de chambre que vous faites pleurer, et votre dégoûtant Justin boit comme il veut toute ma cave. Vous m'obligez à me décoller convenablement, et j'ai dû renoncer à fumer. Quand une explication a lieu entre nous, même à propos d'une chose très simple, au lieu de durer cinq minutes, elle dure des heures; nous nous montons séparément jusqu'à nous dire de ces douceurs irrémédiables qui, dans la suite, ne s'oublient jamais. Enfin tout, chez moi, vous contrarie, je le sais et je le sens : le son de ma voix, le bruit de mes pas, mes robes, mes gestes, tout ce qui est *moi*, ne le niez pas, et dans ce moment-ci tenez ? à la façon dont vous me regardez et m'écoutez, je devine clair comme le jour qu'intérieurement vous avez envie de me jeter par la fenêtre, les talons en l'air.

— Alors ? dit M. de Précy.

— Alors, mon cher ami, j'en conclus qu'il faut arrêter les frais et ne pas prolonger plus longtemps cette petite expérience, d'ailleurs ratée, de la vie en commun. Que voulez-vous ? ce n'est ni votre faute ni la mienne, ou bien c'est la nôtre à tous les deux, mais c'est un fait : nous n'étions pas créés pour nous donner le bras, et je crois que le bonheur ne veut se livrer à nous que séparément. Ne le contrarions pas. Après tout, rien ne s'oppose à cette disjonction à l'amiable. Nous n'avons pas, heureusement d'enfant à nous disputer, nous jouissons chacun d'une très gentille fortune personnelle, je ne vois vraiment pas pourquoi nous resterions davantage sur le même perchoir à nous arracher les plumes. Adieu donc. Moi, j'en ai assez; vous, trop, ce qui fait à peu près le compte. Vous serez heureux, je vous le garantis, vous penserez à moi, quelquefois, en vous rasant, les matins où Justin vous réveillera sur le bon flanc; moi, je garderai de vous le souvenir d'un homme parfaitement honnête et parfaitement désagréable. Mais je ne vous en voudrai pas, parce que c'est dans votre sang, que tous les Précy sont pardi de père en fils, et que vos parents, c'est vous qui me l'avez appris, n'ont jamais pu arriver, leur vie durant, à passer en tête à tête plus de quinze jours. C'est même une des raisons pour lesquelles vous êtes demeuré fils unique. Mais je m'aperçois que je sors de la question.

A tout à l'heure, monsieur; je vais rentrer dans mes appartements et, d'ici à demain, penser au moyen le plus pratique à employer pour opérer notre rupture.

* *

M. de Précy n'avait rien dit en recevant cette avalanche de reproches, il avait eu seulement de petits mouvements de bouche de travers, des sourcils levés, deux ou trois gros, mais gros soupirs, et, vers le milieu du sermon, il avait commencé de marcher de long en large à travers la chambre, les mains derrière le dos, comme Napoléon I^{er}, quand ça n'allait pas tout seul. Quand sa femme eut cessé de parler, il s'arrêta bien en face d'elle, et la regardant avec un visage qui s'efforçait d'exprimer le plus de dignité possible, j'entends de dignité attristée, un peu *victime*, il demanda :

— Vous avez fini ?

— J'ai fini, et c'est fini, fut la réponse de madame.

— Soit, ma chère amie, c'est fini, et je crois bien aussi, comme vous, que ça ne peut plus recommencer. Vous le voulez, nous allons donc nous séparer, dès demain, et tâter chacun de la solitude.

— Oh ! je vous permets de l'égayer !

— Je vous remercie, et moi je vous le défends.

— Hélas ! je n'y songeais même pas. Si je vous quitte c'est pour être ma maîtresse, et non pour changer de maître. Soyez rassuré : je ne vous ai pas trompé près, je ne vous tromperai pas loin. C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Non. Si nous prenons le parti de désunir nos deux existences sans savoir même où nous mènera cette épreuve...

— C'est tout su. A la paix d'abord, et puis à la vicillesse, et puis au Père-Lachaise.

— Ne plaisantez plus, et laissez-moi achever. Je me résume. Nous faisons ce qui nous plaît, mais il est inutile que le monde soit informé de nos démêlés personnels, et tout cela doit rester entre nous. C'est mon avis, et le vôtre aussi, je pense ?

— Je ne dis pas, mais à la longue, il finira bien par être au courant, le monde...

— Pas tout de suite, plus tard. Et plus tard, ça n'aura plus les mêmes inconvénients. Enfin, voici ce que je vous demande : avant de nous séparer irrévocablement et sans aucune possibilité de retour, séparons-nous seulement de fait, mais dans des conditions spéciales, qui, aux yeux de vos amis, des miens, sauvegardent les apparences et ne fassent rien soupçonner.

— Et comment dois-je m'y prendre ?

— Puisque vous voulez partir demain, partez demain; mais, au lieu d'aller chez telle ou telle de vos amies de province ou de l'étranger, comme vous en aviez sans doute le dessin, allez en Bretagne, aux Meneaux, et restez-y quelque temps, le plus que vous le pourrez sans trop d'ennui, deux mois si vous vous en sentez la force. Madame Bénard, la vieille femme de charge de mes parents, qui m'a élevé moi-même, habite le petit château; elle vous recevra, vous servira, vous traitera avec un parfait dévouement. Vous lui direz que je ne tarderai pas à vous rejoindre.

— Ça ne sera pas vrai, j'imagine ?

— Non, mais vous le lui direz. La demeure est jolie, bien aménagée, à deux kilomètres de Guérande et du bourg de Batz. Sous prétexte que la Bretagne n'est pas à une portée de journal de Paris, vous n'avez jamais voulu mettre les pieds dans cette terre que je tiens de famille, et où s'est écoulée toute mon enfance. Voilà une occasion, et une bonne, d'y jeter un coup d'œil avant de nous en aller chacun de notre côté dans la vie. Si vous la laissez échapper, vous ne la retrouverez plus jamais. Ainsi, je puis y compter, vous acceptez ?

— Vous me le demandez poliment, avec gentillesse, j'accepte et je tiens à vous laisser sur une agréable impression. Télégraphiez vous-même à madame Bénard. J'irai aux Meneaux, et j'y resterai deux mois.

Alors, quelques mots furent dits, brièvement échangés avec une froideur bien trop grande, je vous assure, pour n'être pas un peu feinte :

— Merci — bonsoir — adieu ! — c'est cela, adieu !

Les voix ne tremblaient pas, oh non ! mais les cœurs, ces pauvres cœurs si impressionnables ! Chacun pensait à part soi : Quoi ? tout de bon, nous nous quittons ! pour toujours ? C'est ce que nous verrons, ma belle ! C'est ce que nous verrons, mon petit !

Et cependant, madame de Précy partit le lendemain.

* *

Ai-je dit qu'on était au milieu de mai quand la jeune femme arriva aux Meneaux par une matinée diaphane et fraîche où passaient encore les derniers souffles d'une brise d'avril, et où rayonnait un soleil à peine dégourdi, mal en train, qui s'essayait dans le ciel ? C'est un délicieux moment, au bord de la mer en joie, que celui où, tel qu'un petit enfant sur ses jambes, hésite et chancelle ainsi le printemps.

(A suivre).

RIEN NE REMPLACE RIEN
La Viande Crue

Je vous prie de bien vouloir me faire envoyer un nouveau flacon de **Carnine Lefrancq**.

Dernièrement, j'ai obtenu des résultats tout à fait inespérés avec cette spécialité chez une dame qui avait des vomissements incoercibles de la grossesse.

En désespoir de cause, je lui prescrivis la **Carnine Lefrancq**. Deux jours après, les vomissements cessèrent pour réparaître dès qu'elle essayait de prendre autre chose, si bien que cette dame ne vécut pour ainsi dire, que de **Carnine Lefrancq** pendant toute la durée de sa grossesse qu'elle termine d'ailleurs fort bien.

Docteur J. Velluet,
La Chapelle d'Angillon (Cher).

Je dois vous dire tout le bien que je pense de cette excellente préparation, la **Carnine Lefrancq**, dont la réputation n'est du reste plus à faire. J'ai pu constater ses bons effets chez des tuberculeux dyspeptiques qui, au fort des chaleurs de l'été dernier, ne pouvaient supporter aucune autre nourriture. Le seul grief que peuvent lui adresser quelques bourses peu fortunées, c'est son prix forcément un peu élevé.

Docteur Ernest Majour,
St-Léonard (Haute-Vienne).

Un mot sur un cas, à propos de la **Carnine Lefrancq** : J'ai obtenu un résultat incroyable sur une fillette de 20 mois, atteinte d'une entérite chronique avec trois cuillerées à café par jour. L'enfant a changé à vue d'œil et a augmenté de deux livres en 20 jours de temps. C'est splendide, n'est-ce pas ?

Docteur G. Spanelly, Routot (Eure).

De nombreux malades auxquels je prescrivis la **Carnine Lefrancq** l'acceptent avec un véritable plaisir et la préfèrent de beaucoup au jus de viande; c'est un *reconstituant de premier ordre* dans toutes les maladies consomptives et dans la tuberculose, en particulier, où elle remplace très avantageusement la viande crue qui répugne à tant de malades. J'ai pu, grâce à elle, rendre à la santé un jeune homme de 20 ans, atteint d'une poussée aiguë fébrile du sommet droit de nature certainement bacillaire et qui, après 6 flacons de **Carnine Lefrancq** a pu reprendre complètement sa vie normale.

Veuillez recevoir toutes mes félicitations pour cet excellent produit.

Docteur Galou,
Castres (Tarn).

Je vous prie de me faire parvenir 2 flacons de votre excellente **Carnine Lefrancq**, ils sont destinés à un enfant atteint d'entérite. J'ose espérer que votre suc de viande aidera beaucoup à son rétablissement, connaissant par expérience tout ce qu'on peut attendre de ce merveilleux régénérateur.

Docteur Salles, Aups (Var).

Je vous prierais de bien vouloir expédier à Madame C..., à G..., un flacon de **Carnine Lefrancq**, le plus tôt possible. On a refusé de lui en livrer, sous prétexte que le bénéfice n'était pas suffisant. C'est le seul aliment qu'elle puisse supporter.

Docteur Rousseau,
Gergy (Saône-et-Loire).

Depuis un an, je prescrivis la **Carnine Lefrancq**; elle m'a donné d'excellents résultats dans la tuberculose, l'anémie et les maladies de l'estomac. Je la considère comme un produit efficace et sérieux.

Docteur Thuillie,
St-Clair-sur-Epte (Seine-et-Oise).

Désirant soumettre à la **Carnine Lefrancq**, une jeune femme bien délabrée, je vous prie de m'en envoyer un flacon. Cette préparation m'a déjà permis de reconstituer un jeune enfant, fils de tuberculeux.

Docteur Degos,
Médecin des Chemins de fer du Midi,
Mugron (Landes).

Vive l'excellente **Carnine Lefrancq** !
Docteur Catois,
Professeur à l'Ecole de Médecine,
Caen (Calvados).

La **Carnine Lefrancq** rend d'excellents services.

Docteur Vesoux,
Beaune (Côte-d'Or).

J'ai le plaisir de vous annoncer que je prescrivis avec les meilleurs résultats, la **Carnine Lefrancq**, dans tous les cas de convalescence dans la tuberculose et dans les anémies. La **Carnine Lefrancq** est bien supportée par les estomacs les plus faibles et prise très volontiers par tous les malades. Ainsi je suis heureux de la prescrire toutes les fois que l'occasion se présente.

Docteur Émile Lévy,
14, rue Es-Sadikia, **Tunis.**

Nous avons une tendance à confondre l'éloquence qui est le talent naturel de persuader, avec la rhétorique qui est l'art de bien dire.

ÉLOQUENCE

de la Tribune,
de la Chaire,
du Barreau.

Éloquence Académique

Éloquence Militaire



*Les larmes
sont l'éloquence des femmes*

Weal
- 03 -

LA

Carnine Lefrancq

*revendique
deux genres d'éloquence :*

1° Celle des Chiffres

Plus de
7.000 MÉDECINS
ont attesté
sa puissante
valeur curative.

2° Celle des Faits

Des quantités de guérisons
INESPÉRÉES
lui sont attribuées.

M. MILLERAND

Le plus Energique Reconstituant

dont dispose la Médecine



CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf CRUE

préparé A FROID

USINE
A
ROMAINVILLE
(SEINE)

• • •
ANÉMIE
NEURASTHÉNIE
CHLOROSE
LYMPHATISME
ANOREXIE

TUBERCULOSE

DÉBILITÉ
CONVALESCENCES
MALADIES
DE L'ESTOMAC
& DE L'INTESTIN
FAIBLESSE
• • •

De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment.

PURE

ou additionnée d'un liquide quelconque
(bouillon excepté)

FROID ou TIÈDE

Les Résultats se manifestent

TOUJOURS

dès le premier flacon

marqué 5 fr. 50



Dépôt Général : **Etablissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris (10^e)**



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78



TROISIÈME ANNÉE

N° 18

MAI 1908 (1)



ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 10 FR.
ÉTRANGER... 12 FR.



Le Docteur LETULLE

Maurice Letulle est né à Mortagne, le 19 mars 1853.

Interne des Hôpitaux en 1875, médaille d'or en 1878, Letulle passait sa thèse de doctorat en 1879 sur les hypertrophies cardiaques, arrivait aux Hôpitaux en 1883, et conquérirait l'agrégation cinq ans plus tard, avec une thèse sur les pyrexies abortives.

L'œuvre du docteur Letulle est très étendue, car il a toujours mené de front la clinique et la science.

Dès le début de sa carrière, il a montré une grande curiosité pour l'anatomie pathologique microscopique et ses savantes recherches sur l'inflammation, réunies en un beau volume, sont hautement appréciées.

L'histologie pathologique des appendicites et de la tuberculose pulmonaire lui doit également de très importantes contributions.

L'origine du cancer le préoccupe maintenant, et la Société de Biologie a entendu récemment, de lui, de très intéressantes communications sur l'évolution de certaines cellules normales en cellules parasitaires, dans les cancers primitifs d'origine placentaire.

Comme d'autres savants cliniciens, le docteur Letulle a été aussi ému par l'étendue



PHOT. P. PROU

RIEN

ne remplace
LA VIANDE CRUE

RIEN

de nos plaies sociales modernes, et la lutte contre la tuberculose, l'alcoolisme et le saturnisme le trouve au premier rang de ses combattants les plus ardents et les plus autorisés; toujours prêt, d'ailleurs, à patronner et à aider les œuvres qui se proposent d'atténuer les ravages de la lèpre moderne.

Ajoutons que l'on doit encore au docteur Letulle un ouvrage unique en son genre, la Pratique des autopsies, qui a rendu et rendra encore à de nombreuses générations de candidats à l'internat, au Bureau central et à l'agrégation, d'inappréciables services.

Le docteur Letulle est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : L'inflammation; in-8°, 1893. — Pus et suppuration (1 vol. de l'Encyclopédie des Aide-Mémoire). — Anatomie pathologique (cœur, vaisseaux, poumons); in-8°, 1897. — La Pratique des autopsies; in-8°, 1903. (Masson, éditeur).

Sans relâche, utilisant tous les concours susceptibles de nous aider, prenant au jour le jour ce que la Science nous apportait, nous n'avons jamais, depuis huit ans, perdu de vue un seul instant, notre objectif :

FAIRE MIEUX

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés à mettre à la disposition de MM. les Médecins, un produit **IRRÉPROCHABLE** à tous les points de vue et d'une activité qu'on s'accorde à trouver **surprenante**.

Il y avait bien là de quoi décourager les concurrents les plus audacieux. Aussi, personne n'a tenté, nous ne dirons pas de faire mieux, mais aussi bien que la **CARNINE LEFRANCQ**. Il eut fallu pour cela beaucoup de temps, beaucoup d'efforts, beaucoup d'argent et beaucoup de patience, car les bénéfices, dans ce genre d'entreprises, se font toujours attendre.

Cependant, la concurrence — jamais embarrassée — a tourné la difficulté très simplement et voici que, de toutes parts, surgissent des produits dont le principal mérite est de faire une remise plus importante aux pharmaciens et de se vendre meilleur marché au public.

MM. les Médecins, qui veulent avant tout, guérir leurs malades,

D'ISOUARD

COMPRENNENT BIEN QUE

le plus sûr et le moins cher

c'est la

CARNINE LEFRANCQ

Et c'est pour cela assurément, que le succès de la CARNINE s'accroît chaque jour, et qu'après avoir franchi frontière par frontière, on la trouve aujourd'hui

DANS LE MONDE ENTIER

D' MESLIER



PH. PETIT

DÉPUTÉ DE LA REINE



PH. PETIT

DÉPUTÉ DES BASSES-ALPES



Le Docteur LETULLE

Henri LAVEDAN

de l'Académie Française

QUAND IL ÉTAIT PETIT

(Suite et Fin)

L'air et la lumière ont quelque chose de tanné, de robuste et de sain, qu'on ne leur trouve pas dans les villes, loin des côtes; la végétation lente et rare s'y montre plus âpre, plus robuste; l'azur est d'un bleu moins féminin, et je ne sais quoi de salé, de marin, trempe l'atmosphère, caresse le sable, tire le rose aux pommettes, et raffermît l'âme.

Madame de Précy passa les deux premiers jours à examiner son nouveau logis. Après l'avoir visité du haut en bas, elle choisit au second, pour s'y fixer, une grande chambre lambrissée de chêne, tapissée de vieux damas couleur soufre, et d'où la vue s'étendait, sans contrainte, à droite sur la campagne horizontale, où il n'y avait d'autres incidents qu'un rocher par-ci, un maigre bouquet d'ajoncs par-là et, à gauche, sur un bois de pins qui rendaient un murmure perpétuel, en se frottant jour et nuit les uns contre les autres, sous les baisers du vent.

Une fois qu'elle eut vidé ses malles et mis sa chambre au point d'intimité où nous nous sentons les coudes avec les murs, les sièges et les meubles, alors seulement elle se reprit à penser, et elle fit asseoir ses idées, de façon à les tenir là, bien en cercle, sous sa main. La nature offre à ceux qui se réfugient dans ses bras à la suite de crises morales de précieux avantages. Par une sorte d'action réflexe elle apaise, émusse et rassérène. Son immuabilité, son apparent égoïsme, sont de très bon conseil. Devant elle qui ne passe pas, on se persuade aisément que tout passe, nos petits bonheurs comme nos grands chagrins, et l'ordre qu'elle apporte en tout nous engage à mettre, nous aussi, un peu d'ordre dans nos armoires, à ranger nos cœurs. Madame de Précy se prit à réfléchir, et très sérieusement, comme cela de longtemps ne lui était arrivé. Elle revint en arrière de sa vie, aux premières pages d'abord, qui moralement sont nos vraies pages blanches : berceau, poupées, première communion, jupes longues, bal, puis au chapitre de la jeune fille et du mariage! A franchement parler, ce n'avait pas été un roman que sa vie, à peine une histoire, quelque chose de bien ordinaire, ni de grandes joies, ni de grandes catastrophes, rien qui saillait. Dieu lui avait toujours donné la note passable. Chaque soir elle s'était endormie avec l'espoir secret que, le lendemain matin, il arrivait oh! non pas *quelqu'un*, elle était trop foncièrement honnête, mais quelque chose. Il s'était levé pendant neuf ans beaucoup

d'aubes et jamais rien n'était arrivé. Peu à peu elle et son mari s'étaient aigris, et peut-être souffrait-il, lui aussi, sans vouloir l'avouer, de cette monotonie de tout que certains êtres d'épiderme irrité sentent avec un nervosisme si maladif? monotonie des choses, des heures, des événements, des crimes, des hérosismes, des vices, des saisons, de la pluie, du soleil, des admirations, des antipathies; monotonie de la beauté, de la vertu, de la religion. Ce n'était pas un homme à jeter que son mari : instruit, l'esprit froid, mais distingué, l'âme probe, le cœur tendre à de certains moments — trop perdus! — tout avec lui eût été soutenable, excepté la vie. Aussi, quoique déplorant d'avoir été réduite à cette extrémité de se trouver seule, épanouie de jeunesse, dans la situation un peu fausse d'être séparée sans l'être, elle ne regrettait pourtant point le coup de tête auquel elle avait obéi. Elle n'avait pas le bonheur, mais la paix qui en est l'avant-propos. Il ne faut pas trop réclamer à la fois.

Sans que sa dignité s'en trouvât atteinte, elle accepta volontiers la compagnie de madame Bénard, la vieille femme de charge qui gardait le château; cependant, elle était hautaine, intraitable sur la question « des distances » et, en temps ordinaire, elle n'eût pas allongé la main pour un domestique. Mais madame Bénard ne comptait pas parmi les domestiques. Elle avait élevé M. de Précy, et puis, il est égalitaire, le vent qui souffle aux champs! La solitude à la campagne rapproche les êtres, elle fait monter un peu ceux d'en bas, descendre un peu ceux d'en haut, de telle sorte qu'on arrive presque à être à niveau. Madame de Précy fut rapidement amie avec la vieille dame, car ce n'était pas autre chose qu'une vieille, qu'une bonne, une excellente vieille dame, chez laquelle on sentait de vrais malheurs résignés. Elle avait des robes noires et des cheveux blancs.

Le jour qu'elle fit visiter le château à la jeune femme, elle la conduisit au troisième étage, dans une vaste pièce un peu délabrée, et sur le seuil, en poussant le battant :

— Je veux en premier vous faire voir tout ce qui a rapport à monsieur quand il était petit. Voilà la chambre où monsieur jouait et s'amusait quand il était petit.

Ensuite elle ouvrit des placards où gisaient, les uns à côté des autres, des polichinelles, des tambours, des boîtes de soldats de plomb, des

jeux de patience, et les montrant, les touchant du doigt :

— Voilà les joujoux de monsieur quand il était petit.

Et tout à coup, elle eut un souvenir, un souvenir lointain, et arrachant du tas une poupée au nez ébréché :

— Tenez! madame, il a même eu une poupée, ce petit, elle s'appelait Pochette, et il s'écriait en l'embrassant : « Ça sera ma femme! » Croyez-vous que c'est risible? Aujourd'hui il ne dirait plus ça. Il a mieux.

Madame de Précý ne parlait pas. La gouvernante lui demanda :

— Ça doit vous remuer le fond du cœur que je vous montre tout cela?

Elle répondit :

— Mais oui, madame Bénard.

Alors celle-ci ne se contenta plus. Elle lui fit voir la chambre où monsieur couchait; — quelquefois elle s'oubliait et elle disait Louis au lieu de monsieur, — et c'était pour la jeune femme une étrange impression que d'entendre, prononcé par une autre, ce petit nom de son mari qu'elle avait dit souvent, qu'elle ne disait plus. Elle lui fit voir la salle où il travaillait, et ses livres de classe, ses grammaires de Lhomond, et Burnouf, et ses cahiers reliés, et ses analyses qui étaient bien rangées sur les rayons d'une bibliothèque. Il y avait là jusqu'à des cahiers d'un sou, ses anciens cahiers d'écriture où il avait, d'une menotte encore bien molle, bien inhabile, ébauché ses premières majuscules, ses premières phrases. Madame de Précý en prit un au hasard, que lui tendait madame Bénard en extase :

— Regardez quelle belle écriture avait déjà monsieur quand il était petit!

Et elle lut en gros caractères tremblés : « Aimons-nous les uns les autres. »

Alors elle dit :

— Je voudrais sortir et prendre l'air, je ne me sens pas très bien.

On sortit. Dehors elles marchèrent en silence quelques minutes. La brise, alerte et rudement joyeuse, faisait claquer les pins comme des mûts. De beaux nuages gris pommelés, ronds comme des voiles, prenaient des ris et tiraient des bordées dans le ciel. Les deux femmes longèrent un vaste étang où deux cygnes de neige, deux merveilleux cygnes mythologiques, Jupiter et Junon, se laissaient flotter sur l'eau glauque, immobiles, et madame Bénard à mi-voix déclara :

— C'est l'étang où monsieur allait en bateau quand il était petit. Il a failli un soir s'y noyer. Je me rappellerai ça toute ma vie.

Lorsqu'elles arrivèrent au fond du bosquet, près d'un vieux banc de bois verdâtre, de forme empire, demi-circulaire et à dossier droit, que flanquaient sur des fûts de colonne tapissés de mousse deux vases de terre cuite à têtes de bélier, madame Bénard déclara :

— Voilà le banc où s'asseyait toujours monsieur pour lire quand il était petit.

Quand elles traversèrent le potager, que fit madame Bénard?

Elle marcha droit vers un carré de terre entouré de buis, grand à peu près comme une tombe, et elle dit :

— C'était le jardin de monsieur quand il était petit.

Comme ensuite on pénétrait dans la cour des communs, il se trouva que les portes de l'écurie, grandes ouvertes, laissaient voir les croupes des chevaux de service, et madame Bénard dit encore :

— Autrefois il y avait là Boniface.

— Qu'est-ce que c'était que Boniface? avait demandé madame de Précý.

— C'était le poney de monsieur quand il était petit.

Si bien que peu à peu, au cours de cette promenade, la maison entière, à tous les étages, et les cours, et les servitudes, et le jardin et le bois, et toute une partie du pays, jusqu'à la falaise, jusqu'à la grande route, jusqu'au calvaire de l'embranchement, étaient habités, remplis, peuplés par une multitude de petits Louis, qui jouaient, couraient, riaient, travaillaient, lisaient, écrivaient. Il y en avait à tous les détours, et madame de Précý ne pouvait faire un pas sans en croiser un en pantalon court, les jambes brunies à l'air, et la tête nue.

Et en même temps comme, une fois rentrées, elles s'étaient à la fin assises toutes deux au salon dans l'embrasure d'une croisée d'où l'on voyait palpiter au loin la mer si grande, si émue, madame Bénard se mit à conter très simplement, telle qu'elle lui venait à l'esprit et à la bouche, l'histoire de monsieur quand il était petit. Elle n'était pas très gaie.

— Figurez-vous bien, madame, dit la vieille femme, que les parents de monsieur étaient de drôles de gens? Vous ne les avez pas connus, mais moi, oui.

« Ils ne pouvaient pas se sentir, non qu'ils fussent déshonnêtes ou méchants, mais c'était par rapport à leurs caractères qui ne s'accordaient pas, et ils vivaient presque toujours loin l'un de l'autre. Y a-t-il quelque chose de plus vilain? Quand le père était à Paris, la mère était en voyage, et comme ils aimaient tous les deux M. Louis, qui était leur fils unique, tout en désirant chacun l'avoir avec soi, ils préféraient s'en priver tous les deux plutôt que de faire un jaloux. De sorte qu'on l'expédiait ici tout seul avec moi qui le gardais et qui lui tenais lieu de tout. C'est ainsi que j'ai eu à l'élever; je m'y suis prise de mon mieux. Les parents sont morts assez jeunes, et il les a pleurés, le pauvre enfant, ma foi autant que s'il les avait connus. Je ne lui en veux pas, mais je garantis que quand, moi, je m'en irai, il ne pleurera pas aussi fort.

» Je vous raconte tout cela, madame, pour que vous le sachiez s'il n'a pas osé vous le dire, et puis pour que vous l'excusiez si quel-

quefois il se montrait nerveux, drôle et pas naturel. Ce n'est pas de sa faute, c'est la faute d'autrefois, quand il était petit. S'il n'avait pas été petit, j'entends comme il l'a été, il aurait été un tout autre homme. »

Elle dit cela, madame Bénard, et beaucoup d'autres choses, avec beaucoup d'anecdotes et de détails, tant et si bien que la conversation dura jusqu'à la nuit. Les ténèbres avaient enveloppé les deux femmes, sans qu'aucune eût l'idée de faire demander une lampe. Aussi madame Bénard ne s'aperçut pas que madame de Précy s'essuyait les yeux furtivement dans l'obscurité. Quand elle se leva en disant :

« Tout ce que vous m'avez raconté sur mon mari m'a fait bien plaisir, ma bonne madame Bénard », et qu'elle lui serra très fortement les mains, madame Bénard n'en fut pas le moins du monde étonnée. Et elle ne le fut pas davantage quand la jeune femme lui donna une dépêche pour Paris à porter de suite au bureau de Guérande.

Que disait-elle, cette dépêche ? Il importe peu. Ce qui est certain, c'est qu'elle partit le soir même, la dépêche, et que le lendemain M. de Précy arriva.

HENRI LAVEDAN.

LA VIANDE DE CHEVAL

est toxique pour les malades

Nous garantissons

que la

CARNINE LEFRANCO

n'est préparée qu'avec du BŒUF

Rien que du BŒUF



et que le Suc Musculaire de cette viande est concentré dans **LE VIDE** et **A FROID** par un procédé déposé à l'Académie de Médecine.



RIEN ne remplace **RIEN**
LA VIANDE CRUE

Partout — à l'étranger aussi — les excellents résultats obtenus par l'ingestion de foie cru se précisent.

Mais après leurs communications les auteurs, avec ensemble, ne manquent pas d'ajouter : « La grande difficulté est de faire accepter ce traitement par les malades et aussi de se procurer des foies sains. »

OPOTHÉRAPIE

BOV' HÉPATIC

Liqueur renfermant, par cuillerée à bouche, tous les ferments et principes solubles contenus dans

30 Gr. de Tissu Hépatique

Préparée À FROID et dans LE VIDE

avec les FOIES DES BŒUFS de la
CARNINE LEFRANÇO

BONNE

CONSERVATION



Se prend à la dose de 1 à 3 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, dans une infusion aromatique : Menthe, Tilleul, Fleur d'Oranger, etc.

FROIDE ou TIÈDE

GOUT

AGRÉABLE



INDICATIONS

Dans toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et dans toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites,
Artériosclérose, Cirrhoses, Diabète, Goutte, Cancer, Dyspepsies intestinales,
Hémophilie, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

PRIX DU FLACON : 6 FRANCS

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris.

Notre Devise :

FAIRE MIEUX

est incompatible avec celle que paraissent s'être tracée tous nos concurrents :

FAIRE A MEILLEUR MARCHÉ

CARNINE LEFRANÇO



SOURCE D'ÉNERGIE

TOUJOURS

DONNE DES RÉSULTATS

TRÈS APPRÉCIABLES

dès le PREMIER FLACON

MARQUÉ 5 FR. 50

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



CLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78



TROISIÈME ANNÉE

N° 19

MAI 1908 (2)



ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 10 FR.
ÉTRANGER . . . 12 FR.



Marcel PRÉVOST

APRÈS LE PÉCHÉ

Il est dix heures du soir.

Une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, M^{me} de Robertier, est seule dans sa chambre à coucher, assise à un petit bureau d'acajou anglais, qu'éclaire une lampe minuscule. Une lettre fermée est posée devant elle : la longue enveloppe mauve ne porte encore aucune suscription.

M^{me} de Robertier est à moitié dévêtue, ce qui lui sied à merveille. C'est une mignonne blonde un peu forte.

Son teint est assurément très clair et très pur à l'ordinaire ; mais ce soir, elle a beaucoup pleuré ; les paupières et les joues s'en ressentent.

MADAME DE ROBERTIER, méditant.

Et maintenant, si j'avais un peu de courage et si je valais vraiment quelque chose, j'écrirais la vérité à mon mari. Je lui dirais : « Voilà... je suis une misérable... indigne de vous... Parce que vos affaires, des affaires qui nous intéressent également tous les

deux, vous retenaient loin de moi, je vous ai trompé, j'ai pris un amant. Et quel amant ! Un cercleux, un homme à baccara, bête comme une bûche... Il a de beaux yeux noirs, ça, c'est vrai, et une main de prince... puis il porte un grand nom : marquis de Hermoso. Mais cela ne fait rien, n'est-ce pas ? Ce n'était pas une raison pour trahir, après deux ans de mariage heureux, vous qui m'aimez, vous que j'aime... Car je vous aime, hélas ! Jean, oui, je vous aime, surtout à présent, bien plus que ce bellâtre de Hermoso, qui vient de me tenir dans ses bras, de cinq à sept, chez lui, rue de la Baume !... »

(Reflux de souvenirs, M^{me} de Robertier lâche un instant, puis ressaisit le fil de ses pensées.)

Voilà ce que j'écrirais à M. de Robertier, si j'avais un peu de cœur. Ce serait probe, loyal... *(un temps)* et absurde. Car après tout,

FAIBLESSE · MALAISES : CARNINE LEFRANÇO
PAS D'APPÉTIT

ce qu'il y a de pire là-dedans pour un mari, c'est de le savoir. Aujourd'hui, de cinq à sept, M. de Robertier a été aussi paisible, aussi content que les autres jours.

Raisonnablement, on ne peut pas me demander de faire le malheur de mon mari par excès de loyauté. J'écrirai tout à l'heure à Jean une bonne lettre bien tendre... un peu... passionnée même (il adore recevoir ces lettres-là, quand il est loin de moi). Et le même courrier portera à Hermoso le petit billet que voici, que j'ai écrit tout de suite, en sortant de chez lui.

Mon mari aura sa lettre après-demain. Hermoso recevra la sienne dès demain... On la lui apportera dans son lit, sur le coup de midi... Ça lui fera un joli réveil.

Il faut que je la relise.

(Elle fend l'enveloppe, ouvre la lettre et lit à demi-voix.)

« Monsieur,

« Vous avez abusé indignement de la confiance que vous avait témoignée une honnête femme. En venant chez vous, je pensais, suivant votre promesse, regarder vos bibelots et m'en aller. Après ce qui s'est passé, vous comprenez que je ne saurais vous revoir. Mais je tiens à vous dire que j'adore mon mari et que je ressens pour vous le plus profond mépris.

« JACQUELINE. »

(Elle réfléchit, tenant toujours le billet.)

... Mais... c'est très imprudent, en somme, ce que j'écris à ce garçon. Il n'aurait qu'à montrer ça au cercle : ça veut dire clairement : « J'ai été votre maîtresse. » Et puis *(imperceptible sourire)* il y a la phrase des bibelots qui n'est pas heureuse. J'étais si troublée.. La phrase du mépris est parfaite, par exemple.

(Elle déchire la lettre et en recommence une autre, en ayant soin de renverser son écriture.)

« Monsieur,

« Vous m'avez manqué de parole. J'avais fait ce que j'ai fait, convaincue que vous vous conduiriez en galant homme. Vous m'avez cruellement trompée; désormais, vous comprendrez qu'il me soit impossible de vous revoir, mais je tiens à vous dire que j'adore mon mari et que je ressens pour vous le plus vif mépris.

« J... »

(Réflexions.)

Celui-là n'est pas compromettant... mais il est un peu niais, tout de même : « J'avais

fait ce que j'ai fait... » cela ne veut rien dire du tout... Oui, c'est mal écrit. Et Hermoso a été l'amant de Mme Lescœuvre, qui écrit si bien... Décidément, non, ce n'est pas encore ça.

(Elle déchire le billet et en recommence un autre.)

« Monsieur,

« Je vous demande en grâce d'effacer de votre souvenir, comme je l'efface du mien, la journée d'aujourd'hui. C'est à votre honneur de galant homme que je m'adresse. Tout, n'est-ce pas, est fini et oublié? J'adore mon mari et je ressens pour vous... »

(Elle s'arrête.)

Non... Ecrivant sur ce ton-là je ne peux pas dire que je ressens pour lui le plus profond mépris. Trois lignes plus haut je le traite de galant homme... Je vais mettre simplement : « J'adore mon mari. »

Bon! Seulement « j'adore mon mari » arrivant le lendemain du jour où... Il va rire. Et après tout, il aura raison. Ai-je vraiment quelque chose à lui reprocher? Il a fait son métier d'homme... J'ai accepté de venir chez lui, sous prétexte de voir ses bibelots... mais enfin... je savais bien qu'il ne se tiendrait pas tranquille comme un gardien de musée. Oh! je comptais me défendre, résister... Et puis, je ne sais pas comment cela s'est fait... *(Mouvement d'homme.)* Aussi, Jean a tort de me laisser seule si longtemps.

(Réflexions.)

... Pauvre Jean! Là-bas, il pense à moi. Il ne se doute pas! Oh! je l'aimerais bien quand il reviendra.

(Elle déchire la lettre qu'elle vient d'écrire, et, une fois de plus, recommence.)

« Monsieur,

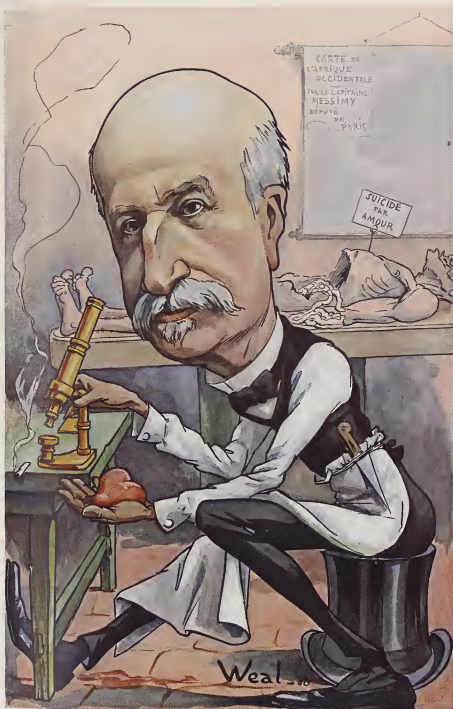
« Je vous demande en grâce d'effacer cette journée de votre souvenir, comme je veux l'effacer du mien. Tout doit être fini et oublié. A ce prix, je garderai de vous un souvenir bien triste, mais sans haine et sans mépris.

« J... »

(Se relisant.)

Elle est très bien, celle-ci. Calme, digne, triste. Et puis, elle ne fera pas trop de chagrin à ce pauvre garçon... J'avais été bien coquette avec lui, en somme!

Maintenant, vais-je envoyer cela ce soir? Tous les bureaux sont fermés... Betsy regardera l'adresse, fera des potins à



Professeur CORNIL

Décédé à Menton, le 14 Avril 1908.

l'office... Mieux vaut que je passe à la poste demain matin, moi-même, en allant au Louvre. Pour le moment, couchons-nous.

(Soins de toilette. Prière. Coucher... Huit heures d'excellent sommeil. Vers neuf heures et demie, le lendemain matin, Betsy entre dans la chambre à coucher de sa maîtresse.)

MADAME DE ROBERTIER, s'éveillant.

Eh bien!... qu'est-ce que c'est?

BETSY.

Madame... C'est de chez Vaillant... Une grosse corbeille...

MADAME DE ROBERTIER, reprenant ses esprits.

Ah!... des fleurs... Je sais ce que c'est... C'est bon... Ouvrez mes fenêtres et apportez la corbeille.

(Betsy obéit. La corbeille est pleine d'admirables roses blanches et rouges. Betsy sort.)

MADAME DE ROBERTIER.

C'est gentil, cette idée... le lendemain,

pour le réveil. Pauvre garçon... Moi qui lui ai si durement écrit!

(Elle va au bureau d'acajou, ouvre sa lettre de la veille, la relit. Elle se promène quelques minutes dans sa chambre. Elle s'arrête devant l'armoire à triple glace, constate avec satisfaction que le sommeil a restitué la fraîcheur de son teint. Elle revient au bureau, froisse sa lettre.)

... Décidément, je ne peux pas lui envoyer cela, après la corbeille.

(Elle s'assied et écrit rapidement les mots suivants.)

« Merci... Je suis très triste. Je voudrais oublier hier. Je ne puis pas. Plaignez-moi!

« J... »

(Relisant.)

C'est bien. C'est aussi digne que l'autre et c'est plus gentil. Je vais jeter cela à la poste en allant au Louvre.

(Elle sonne Betsy et s'habille.)

MARCEL PRÉVOST.

ROUMANIE

Les résultats que j'ai obtenus avec votre merveilleuse préparation sont surprenants.

Pour les convalescents affaiblis, la **Carnine Lefrancq** est une alimentation admirable.

Veuillez agréer mes félicitations pour votre succès.

Docteur Alex. Marinesco,
Bukarest.

D^r DUBIEF



PH. RENQUE
Député de Saône-et-Loire

D^r AMODRU



PH. RENQUE
Député de Seine-et-Oise

TURQUIE D'ASIE

Toutes les fois que j'ai affaire avec des malades neurasthéniques et anémiques et d'une constitution faible, je prescris toujours la **Carnine Lefrancq** avec succès. Tout ce monde de malades très reconnaissants vous doit mille remerciements.

Docteur N. Andrichaki,
Ile de Cos.

D^r TOURNIER



PH. P. PERIT
Député de l'Ariège

LA HAVANE

J'ai employé personnellement la **Carnine Lefrancq** et j'ai obtenu des résultats merveilleux.

Je l'ai employée dans ma clientèle, toutes les fois que j'ai eu à soigner la tuberculose, les affections d'estomac et, en général, dans tous les cas d'appauvrissement de l'organisme. Je n'ai eu, jusqu'à présent, à regretter aucun résultat négatif, bien au contraire, je me sens enthousiasmé pour continuer son emploi.

Docteur Guerra y Estrada,

LA ROCHEFOUCAULD

La vieillesse est un tyran qui défend, sur peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux même qui croient en avoir, n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

Le médecin ne saurait s'arrêter devant des considérations d'ordre secondaire, quand il s'agit de la santé de ses clients; et, sans tenir compte de son prix élevé et de la faible remise accordée aux pharmaciens, il prescrit toujours la *Carnine Lefrancq*, parce que cette marque justifie vraiment la confiance dont l'honore le corps médical.

Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

La violence qu'on se fait pour être fidèle, ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

Si votre malade est pauvre, vous devez lui prescrire une dose modérée de *Carnine Lefrancq*; il en retirera beaucoup plus de profit que d'une dose élevée d'un produit similaire bon marché, et la dépense sera la même.

Les jeunes femmes qui ne veulent point paraître coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

La vertu n'irait pas si loin, si la vanité ne lui tenait pas compagnie.

Parmi les nombreux Inconvénients que présente l'usage de la viande crue, il faut citer le risque que court le malade d'ingérer des germes de ténia (cysticerques).

Avec la *Carnine Lefrancq*, ce danger est évité, parce que le suc musculaire qui sert à la préparer, subit une série de filtrations qui s'opposeraient de la façon la plus complète au passage des moindres ovules.

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

La viande de cheval est toxique pour les malades parce que, en raison de l'état de fatigue dans lequel se trouvent toujours ces animaux au moment de l'abatage, leurs muscles sont empoisonnés.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

Que pense le médecin en lisant les annonces d'une quantité de produits quelconques, délaissés pour la plupart, et qui, désireux de profiter de la faveur dont jouit la viande crue en médecine, émettent la prétention, bien injustifiée, de la remplacer?

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui la causent.

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts.

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation.

L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

E

SPAGNE

Je vous exprime tout l'intérêt que je prends pour la **Carnine Lefrancq** et le plaisir que j'ai à en faire bénéficier mes malades, étant sûr des bons résultats.

Docteur Mariano Estevan,
Médecin Major de Sa Majesté,
Hôpital Militaire de Burgos.

CANADA

J'ai eu plusieurs guérisons par la **Carnine Lefrancq** chez des malades atteints de laryngite tuberculeuse où je croyais tout fini. Eh bien, non ! Deux cas ont été guéris complètement. Un cas, l'abbé X..., non seulement les ulcérations laryngées guéries, mais même les pulmonaires, et j'ai eu une augmentation de poids de 11 livres dans trois mois.

Merci donc pour mes tuberculeux, et je vous souhaite un succès de plus en plus grand dans l'année qui va sonner.

Docteur Chrétien-Zaugg,
Montréal.

PERSE

La **Carnine Lefrancq** que je viens d'introduire à Téhéran en priant les pharmacies française et allemande d'en avoir toujours pour répondre aux ordonnances, me donne jusqu'ici de bons résultats.

Docteur L. Georges,
Professeur à l'Ecole Impériale de Médecine, Téhéran.

SYRIE

C'est mon devoir de vous dire que de l'emploi de la **Carnine Lefrancq** j'ai obtenu la guérison complète sur une quinzaine de cas de l'ophtalmie lymphatique, traitée depuis longtemps sans aucun résultat par d'autres médicaments toniques et topiques.

Docteur Nicolaki Vassiliadès,
Ophtalmo-oto-laryngologiste de l'Hôpital Militaire,
Beyrouth (Syrie).

ÉGYPTE

Je prescris la **Carnine Lefrancq** à presque tous mes clients qui peuvent la payer, attendu que depuis pas mal de temps déjà, j'en ai observé les excellents effets chez moi et dans ma clientèle.

Docteur A. Dampeirou,
Ismailia.

ÉTATS-UNIS

Je vous prie de croire que ma confiance en la **Carnine Lefrancq** ne s'est pas amoindrie et je continue de la prescrire avec succès.

Docteur Léopold O. Roy,
Augusta (Maine).

TUNISIE

Je vous adresse mes félicitations pour les résultats que j'ai obtenus avec la **Carnine Lefrancq**.

Docteur Jean Errera,
Médecin particulier
de son Altesse le Bey
de Tunis.

Le Professeur CORNIL

Le professeur Cornil, qui vient de mourir, le 14 Avril, à Menton, où il était allé passer sa convalescence d'une grave broncho-pneumonie, était né à Cusset, dans l'Allier, le 17 Juin 1837.

Fils d'un médecin inspecteur des eaux de l'Établissement thermal de Vichy, il avait terminé ses études médicales à Paris, où il était reçu interne des Hôpitaux en 1860, docteur en 1864, et agrégé en 1869 avec une thèse sur " les différentes espèces de néphrites ".

En 1870, peu avant la guerre, Cornil était nommé médecin des Hôpitaux; en 1882, il obtenait la chaire d'anatomie pathologique laissée vacante par Charcot, et bientôt après, il entra à l'Académie de Médecine (15 Juillet 1884).

La vie de Cornil fut extrêmement laborieuse. Au début de sa carrière, vouée alors toute entière à l'anatomie pathologique, à une époque où l'on pensait pouvoir trouver le secret des maladies dans les altérations des cellules, il publiait un traité de la tuberculose, en collaboration avec Hérard; puis un manuel d'histologie pathologique, en collaboration avec Ranvier, et enfin des leçons sur la syphilis, fruit de ses belles observations à l'Hôpital de Lourcine.

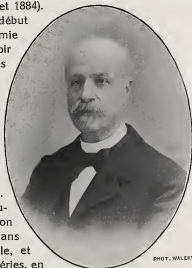
Mais voici que Pasteur révolutionnait la médecine, en y introduisant la notion du contagement animé et de l'infection microbienne, notion qui faisait passer au second plan l'importance des altérations cellulaires. Aussitôt Cornil, esprit largement ouvert aux découvertes de la science moderne, saisissant dans son ampleur la transformation qui s'annonçait, refondait dans un moule nouveau toute la pathologie traditionnelle, et publiait avec rapidité deux gros volumes sur les bactéries, en collaboration avec son élève et ami Babès. En même temps il ouvrait, dans son laboratoire, un laboratoire annexe exclusivement consacré à la bactériologie, et le confiait à ses deux élèves préférés, MM. Chantemesse et Widal. Ainsi Cornil prenait-il lui-même rang parmi les premiers élèves de Pasteur.

Ajoutons que Cornil fut longtemps, avec son ami Galippe, directeur du *Journal des Connaissances Pratiques*; qu'il était président à vie de la *Société Anatomique*, et qu'il était membre de la *Société de Biologie*.

D'une activité exceptionnelle, Cornil put d'ailleurs mener de front la carrière scientifique et la carrière politique. Président du Conseil Général de l'Allier, député, puis sénateur de ce département pendant 18 ans, il prit part à de nombreuses discussions sur l'hygiène et l'exercice de la médecine.

Le professeur Cornil était Officier de la Légion d'Honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : De la Phtisie pulmonaire, étude anatomo-pathologique et clinique (avec Hérard), 1866-1882. — Manuel d'Histologie Pathologique (avec Ranvier), 2^e édition, 2 vol. 1881-1884. — Les Bactéries et leur rôle dans l'Anatomie et l'Histologie des maladies Infectieuses (avec Babès), 3^e édition 2 vol. 1890. — Félix Alcan, éditeur.



PHOT. WALERY

A la suite d'expériences qu'ils ont communiquées au Congrès de la Tuberculose de Londres, Cornil et Chantemesse ont constaté que l'utilité de la *Zomothérapie* pour le traitement de la *Tuberculose* ne réside nullement dans un phénomène de suralimentation, mais qu'il repose sur la qualité particulièrement antituberculeuse de la Viande CRUE, comme l'avaient affirmé tout d'abord Richet et Bérécourt.

M. le Dr Duguet, C. 8, Membre de l'Académie de Médecine, Professeur agrégé à la Faculté, Médecin honoraire des Hôpitaux, a été chargé, par M. le Préfet de Police, de l'inspection de l'usine de la **CARNINE LEFRANCQ**, qu'il qualifie, dans son rapport « d'usine modèle ».

Construite sur 5.000 m. q., à Romainville (Seine), spécialement et uniquement pour la fabrication de la **CARNINE**, cette usine a coûté plus de 500.000 francs.

CARNINE LEFRANCQ

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE
Concentré dans le Vide et A FROID



Tuberculose

Anémie

Chlorose

Neurasthénie

Débilité

Faiblesse

Convalescences

Anorexie

Maladies
de l'Estomac
et de l'Intestin

Alimentation
liquide

Toutes déchéances
physiques

Se prend à n'importe quel moment
et à n'importe quelle dose, à partir
de deux cuillerées à bouche par jour,

PURE

ou étendue d'un liquide quelconque
(bouillon excepté)

FROID ou TIÈDE

USINE MODÈLE
sur 5.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE (Seine)

100
GRAMMES
de
VIANDE CRUE
par
CUILLERÉE
à bouche

Société au Capital de
1.600.000 fr.
entièrement versés

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTÉCLAIR

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE
N° 20 •
JUIN 1908 (1)

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

ABONNEMENT

UN AN. - {	FRANCE. . . .	10 FR.
	ÉTRANGER . .	12 FR.



Le Docteur ROUX

Pierre-Paul-Émile Roux est né à Confolens (Charente), le 17 décembre 1853. Fils d'un principal de collège, il commença ses études dans l'établissement de son père, et les continua à Aurillac et au Puy. Il prit ses premières inscriptions de médecine à l'École de Clermont-Ferrand, puis vint à Paris, où il fut aide de clinique à l'Hôtel-Dieu. C'est alors qu'il retrouva son compatriote, M. Duclaux, chargé d'un cours de chimie à la Sorbonne, et qu'il devint son préparateur.

Peu après, il passait sa thèse de doctorat sur la rage, et était présenté à Pasteur, qui commençait alors ses fameuses recherches sur le traitement du terrible mal. L'illustre savant l'accueillait comme préparateur.

Devenu chef de service à l'Institut Pasteur, le Docteur Roux entreprenait des études personnelles, qui aboutissaient bientôt à l'intéressante découverte, en collaboration avec M. Versin, de la toxine diphtérique. Ce sont ces recherches, combinées avec la découverte de l'hémathérapie par MM. Héricourt et Richet, qui furent mises à profit par MM. Behring et Kitasato, de Berlin, pour la production des antitoxines, et la sérothérapie du tétanos et de la diphtérie.

Immédiatement formulée cette nouvelle méthode, M. Roux en entreprit, à l'Hôpital des Enfants-Malades une étude méthodique et approfondie. La communi-



PHOT. P. PETIT

Dans les diarrhées estivales infantiles et les troubles digestifs de la seconde enfance, la **Carnine Lefrancq** est le remède le plus efficace que j'emploie dans les formes aiguës, subaiguës et chroniques.

Docteur Gagnière, Lyon.

cation qu'il fit en 1894, au Congrès de Buda-Pesth, sur les résultats obtenus, eut un énorme retentissement. Du coup, la nouvelle médication fut adoptée avec enthousiasme, et des souscriptions publiques, aidées des subventions de l'Etat, permettaient bientôt d'organiser, à l'Institut Pasteur, un service spécial pour la production du sérum antidiphtérique, dont l'usage a abaissé la mortalité de la diphtérie de 30 à 12 p. 100.

L'Académie des Sciences Morales et Politiques a décerné à M. Roux le prix Audiffred pour « son dévouement à la science ». Le 16 décembre 1894, M. Roux était promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur; en juin 1896, il était nommé, en remplacement de son maître Pasteur, associé libre de l'Académie de Médecine; et enfin, le 30 janvier 1899, il entra à l'Académie des Sciences.

A la mort de Duclaux, le docteur Roux est devenu directeur de l'Institut Pasteur. Il y poursuit actuellement, en collaboration avec M. Metchnikoff, des recherches sur la syphilis chez le singe, et l'immunisation contre cette maladie.

PRINCIPAUX OUVRAGES : La Vaccination Charbonneuse des lapins, en collaboration avec M. Chamberland. — L'immunité de la Septicémie. — L'immunité contre le Charbon. — La Diphtérie, en collaboration avec M. Versin. — Etudes sur la Rage. — Etudes sur le Tétanos, en collaboration avec M. Borrel. — Etudes expérimentales sur la Syphilis, en collaboration avec M. Metchnikoff, etc. — Toutes ces études ont été publiées dans les *Annales de l'Institut Pasteur*.

Le Directeur-gérant de la Société de
la Carnine Lefrançois,

M Victor Fumouse, Docteur en Médecine,
Pharmacien de 1^{re} classe, ex interne des
Hôpitaux, Lauréat de l'Académie des Sciences,
chevalier de la Légion d'Honneur,

Certifie

1^o que la carnine Lefrançois est préparée
avec du bœuf.

Rien que du bœuf

2^o que les bas morceaux tels que flanchet,
poitrine, fumet, collier talon de
collier etc,
ne sont jamais utilisés

3^o que, seules, les plus belles parties
du Bœuf sont transformées en
carnine Lefrançois



Le Docteur ROUX

L'INSTITUT PASTEUR

L'Institut Pasteur doit l'existence aux travaux du grand savant sur la rage.

Dès 1859, Pasteur avait dissipé le mystère des fermentations; puis il avait réduit au silence tous ses adversaires dans le grand débat sur la génération spontanée; il avait vaincu la maladie des vers à soie; il avait appris aux savants et aux industriels ce qu'étaient les maladies des vins et celles de la bière. Après la guerre, étudiant la maladie charbonneuse, il avait rénové la médecine en montrant aux médecins émerveillés le rôle des microbes dans les maladies infectieuses, et expliquant la contagion, phénomène jusqu'à ce jour incompréhensible. En étudiant le choléra des poules, il avait été conduit à la découverte de l'atténuation des virus, et à celle de la vaccination à l'aide de microbes atténués.

A ce moment, en 1882, Pasteur était vraiment le dieu de la médecine moderne; et, cependant, il était encore presque inconnu du public. Il entra seulement à l'Académie des Sciences en remplacement de Littré.

C'est alors que se posait, pour Pasteur, le problème de la rage, et qu'en 1885, le savant osait appliquer au petit alsacien Joseph Meister la première inoculation antirabique, reconnue efficace sur le chien. Trois mois après, Vulpian annonçait à l'Académie que la rage était vaincue, vaincue par Pasteur. Une grande émotion s'emparait alors des Corps savants, qui bientôt gagnait le public. La France, à son tour, découvrait Pasteur, et une souscription s'ouvrait, dans le monde civilisé tout entier, pour l'édification, à Paris, d'un établissement pour le traitement de la rage après morsure. Enfin, en avril 1885, un grand festival avait lieu au Trocadéro, où Gounod, en personne, faisait exécuter son *Ave Maria*, et le 14 novembre 1888, l'Institut Pasteur recevait la visite du Président Carnot.

L'Institut Pasteur fonctionne depuis ce temps, tout à la fois comme un grand dispensaire pour le traitement de la rage, comme un centre d'études pour les maladies virulentes et contagieuses, et enfin comme un centre d'enseignement.

Le cours de chimie biologique, professé à la Sorbonne par Duclaux, y fut transféré; M. Roux y fit un cours de microbiologie technique; le service des vaccinations contre les maladies charbonneuses était confié à M. Chamberland. Il y avait, en outre, sous la direction de M. Metchnikoff, des laboratoires personnels qui devaient être comme autant de cellules pour les pastoriens.

Le 27 décembre 1892 eut lieu le jubilé pour les soixante-dix ans de Pasteur, à la Sorbonne, dans le Grand Amphithéâtre, dont l'hémicycle avait peine à contenir les délégués des sociétés savantes du monde entier. Quand Pasteur se leva pour embrasser Lister, l'étreinte de ces deux hommes donna l'impression d'une fraternité de la Science travaillant à diminuer les maux de l'Humanité; et on put entrevoir le recul infini des limites du pouvoir de l'hygiène.

Le samedi 28 septembre 1895, Pasteur s'éteignait à Villeneuve-l'Étang, au milieu de sa famille et de ses disciples. Ses restes n'ont pas été transportés au Panthéon. Ils reposent dans les cryptes de l'Institut Pasteur. Madame Pasteur y habite toujours l'appartement du grand savant.

Actuellement, le Conseil d'administration de l'Institut Pasteur est constitué comme il suit :

LA CARNINE LEFRANCO EST UNE VÉRITABLE **SOURCE D'ÉNERGIE**

Directeur : M. Roux, qui a reçu la succession de Duclaux, mort il y a quatre ans ;

Sous-Directeurs : MM. Chamberland et Metchnikoff.

Comme annexe, l'Institut Pasteur possède toujours l'établissement de Villeneuve-l'Étang, où l'on prépare les lapins qui fournissent les moelles antirabiques, et les chevaux qui fournissent les divers sérums thérapeutiques contre la diphtérie, le tétanos, la peste et les venins des serpents.

Mais un autre établissement a pu lui être annexé, grâce au don généreux de la baronne de Hirsch : c'est l'Hôpital Pasteur, créé spécialement pour l'étude des maladies contagieuses. Cet établissement, situé rue de Vaugirard, 213, réalise les derniers perfectionnements de l'hygiène hospitalière. Il est dirigé par le Docteur Louis Martin, collaborateur de M. Roux dans ses études sur la sérothérapie antidiphtérique.

LES SERVICES DE L'INSTITUT PASTEUR

A côté de l'Institut bactériologique et de l'Institut de chimie biologique, où se font les recherches scientifiques proprement dites, l'Institut Pasteur comprend toute une série de services techniques, où se préparent les substances thérapeutiques dérivées des découvertes scientifiques. Ainsi se trouve réalisée la grande pensée de Pasteur et sa préoccupation constante, qui était de soulager les maux de l'humanité.

1^o *Service des vaccins*, dirigé par M. CHAMBERLAND, pour la préparation des vaccins contre le charbon et le rouget des porcs, et celle de la tuberculine et de la malléine ;

2^o *Service de la rage*, dirigé par M. CHAILLOU ;

3^o *Service sérothérapique*, comprenant la sérothérapie de la diphtérie, de la peste, du choléra, de la morve, etc., dirigé par MM. MARTIN, DUJARDIN-BEAUMETZ, BESREDKA, etc., pour la préparation des sérums antidiphtérique, antitétanique, antipesteux, antistreptococcique et anticholérique.

Ce service est installé à Garches, dans une grande ferme — le domaine de Villeneuve-l'Étang — dont les écuries abritent les nombreux chevaux qui fournissent les liquides thérapeutiques, sous la surveillance de deux vétérinaires.

4^o *Service de la tuberculine*, dirigé par M. CHARPENTIER ;

5^o *Service des fermentations*, dirigé par M. A. FERNBACH, où les élèves sont exercés aux diverses méthodes d'analyse des matières premières, et apprennent à connaître la théorie et la pratique des opérations industrielles. Le Service de la brasserie en est une annexe.

6^o *Le service de la laiterie et des industries qui s'y rattachent*, ayant à sa tête M. MAZÉ ;

7^o *Un service de travaux de physiologie*, dirigé par M. DELEZENNE ;

8^o *Hôpital Pastorien*, dirigé par le docteur L. MARTIN.

L'Institut Pasteur a d'ailleurs essaimé bien des fois. Il a fourni ou dressé le personnel de nombreux Instituts antirabiques, installés à l'étranger et même en France.

De plus, de véritables Instituts Pasteur, dirigés par des élèves de la maison-mère, existent en de nombreux points du globe, notamment :

En France, à Lille, directeur : le docteur CALMETTE ;

A Tunis, directeur : le docteur NICOLLE ;

A Nha-Trang (Annam), directeur : le docteur YERSIN ;

A Saïgon, à Saint-Louis du Sénégal, à Tananarive, d'autres Instituts sont entretenus par le Ministère des Colonies.

Le Professeur METCHNIKOFF

Elie Metchnikoff est né en Russie, près de Karkow, en 1845. Il étudia successivement, dans cette ville d'abord, puis en Allemagne, à Giessen, à Göttingue, à Munich. En 1870, il retournait en Russie, comme professeur de zoologie à l'Université d'Odessa.

En 1872, il quittait la Russie et se rendait à Madère, puis à Ténériffe, où il séjournait plusieurs années, pour poursuivre des recherches de zoologie et d'embryogénie.

Enfin, en 1887, il venait à Paris, où il était bientôt attaché à l'Institut Pasteur.

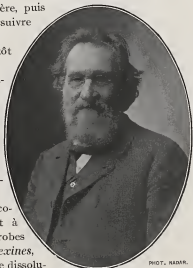
C'est dans cet établissement qu'il termina les travaux sur lesquels il devait bientôt établir sa fameuse théorie de l'immunité, qui peut être ainsi résumée: la défense de l'organisme contre les microbes se fait par l'action des diverses espèces de leucocytes, ou cellules blanches du sang, lesquelles s'emparent des parasites envahisseurs, et les digèrent. L'immunité peut d'ailleurs être naturelle ou acquise; car, à la suite de diverses attaques par des microbes contre lesquels ils étaient d'abord sans défense, les phagocytes (leucocytes capables de manger les parasites) apprennent à sécréter les liquides qui doivent dissoudre les microbes absorbés. Aujourd'hui, on nomme *compléments* et *alexines*, ces substances de nature diastatique qui opèrent cette dissolution des microbes ou des cellules (cytolyse ou bactériolyse), et les recherches actuelles fouillent chaque jour plus profondément dans son intimité, le phénomène de l'immunité; mais les observations et la théorie de M. Metchnikoff, sont décidément confirmées.

Partant de cette théorie, M. Metchnikoff a pu donner, de la nature et des phénomènes de l'inflammation, une explication lumineuse, qui a complètement renouvelé ce chapitre de la pathologie.

On doit encore au même savant de très originales études sur la nature humaine, où l'on trouvera son ingénieuse théorie de la vieillesse, considérée comme le résultat de l'intoxication intestinale et de la destruction des éléments nobles de l'organisme (cellules nerveuses) par les cellules macrophages; en même temps qu'un brillant essai de prophylaxie du mal des années, par une alimentation destructrice des microbes malfaisants de l'intestin, et peut-être même par une sérothérapie capable de mettre un frein à l'activité des macrophages.

M. Metchnikoff est professeur à l'Institut Pasteur, où il expose les faits relatifs à la vaccination et à l'immunité. Il poursuit actuellement, en collaboration avec M. Roux, des recherches expérimentales sur la syphilis du singe.

Il est officier de la Légion d'honneur.



PHOT. NADAR.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Leçons sur la Pathologie comparée de l'inflammation (Masson). — L'immunité dans les Maladies infectieuses (Masson). — Etudes sur la Nature humaine. Essai de Philosophie optimiste (Masson).

Je recommande couramment la **Carnine Lefrancq**, que je trouve supérieure aux autres sucs de viande.

Docteur G. Lagardère,
La Ferté-sous-Jouarre (S.-et-M.).

100 Gr. de Viande **CRUE** par cuillerée à bouche



CARNINE LEFRANCO



De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment,

PURE

ou mélangée à un liquide quelconque

FROID ou TIÈDE

Eau naturelle ou minérale, thé, lait, etc.
(pas de bouillon)

ANÉMIE
CHLOROSE
NEURASTHÉNIE

ANOREXIE

DÉBILITÉ

FAIBLESSE

LYMPHATISME

TOUJOURS

des Résultats

TRÈS FAVORABLES

dès le 1^{er} Flacon
marqué

5 fr. 50

CONVALESCENCES

ALIMENTATION

SURALIMENTATION

TUBERCULOSE

MALADIES

DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN

Le plus
Énergique

RECONSTITUANT

dont dispose
la Médecine

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOIZE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE
N° 21
JUIN 1908 (2)

ABONNEMENT
UN AN. : { FRANCE. . . 10 Fr.
 { ÉTRANGER. . 12 Fr.

LES VIEUX

Par M^{me} Edmond Rasland

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore de jeunes amoureux;
Et je te sourirai, tout en tremblant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec des petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.



Sur notre banc, ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce,
La phrase finissant souvent par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire : Je t'aime !
Alors, avec grand soin, nous le recompterons;
Nous nous resouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce,
Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.



Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
 Qu'importeront alors les rides du visage,
 Mon amour se fera plus grave et plus serein.
 Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
 Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
 Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
 Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
 C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
 Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main,
 Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain !

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
 Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;
 Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
 Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
 J'enfouïs ce qui vient de lui comme un avaré,
 Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
 Je serai riche alors d'une richesse rare :
 J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
 Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève,
 Ma mémoire parfois me rendra la douceur ;
 Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
 J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.



Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
 Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
 Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
 Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
 Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
 Nous nous croirons encore aux heureux jours d'antan
 Et je te sourirai tout en branlant la tête,
 Et tu me parleras d'amour en chevroant.
 Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
 Avec des petits yeux attendris et brillants,
 Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
 Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs !

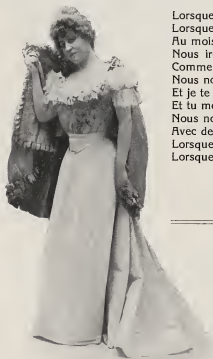
Rosemonde Rostand.

La jeunesse n'a pas assez souffert pour
 pouvoir consoler.

Ernest LEGOUVÉ.

La mort nous dépouille de nos biens et
 nous habille de nos œuvres.

Henri HEINE.





Le Docteur Auguste BROCA

Le Docteur Auguste BROCA

Le docteur Auguste Broca appartient à la grande famille des Broca, originaire de Sainte-Foy-la-Grande.

Son grand-père du côté paternel, B. Broca, était médecin de Sainte-Foy-la-Grande; et son grand-père du côté maternel, Lugol, était médecin de l'Hôpital Saint-Louis. On doit à ce dernier un mémoire sur l'emploi de l'iode dans la scrofule.

Le père du docteur Broca est le célèbre anthropologiste et chirurgien Paul Broca.

Interne des hôpitaux en 1881, médaille d'argent en 1884, aide d'anatomie en 1882, prosecteur en 1885, docteur en médecine en 1886, chirurgien des hôpitaux en 1890, et agrégé en 1895, telle est la carrière universitaire d'Auguste Broca, actuellement chirurgien de l'Hôpital des Enfants-Malades.

Les principaux travaux du jeune chirurgien sont relatifs au bec-de-lièvre et aux divisions congénitales du palais, à la hernie inguinale, à l'appendicite, à la chirurgie des os et des articulations, aux malformations congénitales diverses, à la chirurgie de l'oreille moyenne et de l'apophyse mastoïde. On lui doit un traité de chirurgie cérébrale.

Mais Auguste Broca n'est pas seulement un habile opérateur; il est encore un brillant polémiste. Dès 1899, il menait, dans la *Gazette Hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*, une vigoureuse campagne contre l'organisation actuelle de l'enseignement médical, sur la nécessité de le rendre plus pratique, sur l'indication de constituer un corps enseignant proprement dit, recruté à l'aide d'agregés permanents et non point nommés pour neuf ans seulement, et remerciés ensuite jusqu'au jour où, par hasard, quelque dix ou quinze ans plus tard, ils trouvent une chaire magistrale où on les case, sans tenir compte de leurs aptitudes spéciales, et où ils arrivent trop âgés pour pouvoir prendre l'habitude de l'enseignement.

Le docteur Auguste Broca est un esprit très original et très indépendant, et une plume acérée. C'est d'ailleurs un grand travailleur. Sa carrière, déjà très brillante, n'est qu'à ses débuts, et sera certainement des plus fécondes.



PH. WILLEY

PRINCIPAUX OUVRAGES : Traitement des tumeurs blanches (ostéo-arthrites tuberculeuse des membres) chez l'enfant. — Anatomie chirurgicale et Médecine opératoire de l'oreille moyenne (1901). — Précis de chirurgie cérébrale (1903). — Masson, éditeur. — Traité de thérapeutique infantile médico-chirurgicale (en collaboration avec Paul Le Gendre) (1894). — Steinheil, éditeur.

Il y a à peine un an que j'emploie la **Carnine Lefrancq** et je regrette d'avoir été si longtemps sans connaître cet aliment.

Je le prescris *largà manu* et le succès est mathématique. Je ne connais rien de si rapidement actif, c'est merveilleux!

**Docteur Deschamps,
Henrichemont (Cher).**



*Beaucoup de Médecins nous engagent
à créer un Ministère de la*

GUERRE AUX CONTREFAÇONS



LE GÉNÉRAL PICQUART

Il nous arrive, nous écrit-on, de prescrire la **Carnine Lefrancq** et de n'obtenir aucune amélioration.

Alors, notre surprise est si grande que nous interrogeons le malade, lequel nous déclare que son pharmacien lui a *bien recommandé* un autre produit comme étant moins cher et aussi efficace que la **Carnine**.

DÉFENDEZ-VOUS

nous disent nos aimables correspondants ; il y va de notre intérêt, de celui des malades.... et du vôtre.

RÉPONSE

Nous sommes impuissants, mais cette impuissance ne nous inquiète nullement.

*Quand un malade a eu la faiblesse de ne pas exiger la **Carnine Lefrancq** qui lui était prescrite, il ne tarde pas à le regretter, parce qu'il attend vainement l'amélioration rapide que lui avait annoncée son médecin.*

**On le trompe une fois,
jamais deux.**

TOUJOURS

la **Carnine Lefrancq** donne des résultats très appréciables dès le 1^{er} Flacon

MARQUÉ 5 fr. 50

TOUJOURS

Nous nous efforçons
sans cesse de faire
mieux, ce qui est

DIFFICILE

Nous ne suivons
pas nos concurrents
qui, tous, visent à faire
bon marché, ce qui est

FACILE

La Viande de Cheval est Toxique
pour les Malades, parce que les
animaux sont toujours abat-
tus à l'état d'extrême
fatigue et que leurs
muscles sont em-
poisonnés.

La Viande Crue expose les Malades au
tétanos. Il n'en est pas de même avec
la CARNINE LEFRANÇO, parce
que le Suc Musculaire qui sert
à la préparer subit une série
de filtrations qui s'oppose-
raient de la façon la plus
complète au passage
des plus petits
ovules.

ANÉMIE
CHLOROSE
LYMPHATISME
DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANOREXIE

NEURASTHÉNIE
MALADIES
DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN
CONVALESCENCES

ANOREXIE



TUBERCULOSE

Je prescris toujours avec satisfaction entière la **Carnine Lefrancq** dont j'ai obtenu, tout cet été, des résultats merveilleux dans les gastro-entérites infantiles. C'est un produit bien supérieur à ceux qui ont la prétention de lui être similaires.

Docteur Beauxis-Lagrange, Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise).

Je suis un des nombreux médecins qui ont expérimenté la **Carnine Lefrancq**. J'en ai obtenu les meilleurs résultats, et mon intention est d'en faire prendre à deux personnes de ma famille.

Je sais que ce produit doit vous revenir très cher; aussi n'est-ce pas pour l'obtenir à titre gracieux que je vous écris, mais seulement pour vous demander de m'appliquer le prix médical.

Docteur Daubois, Valence (Drôme).

P.-S. — Une de mes malades a laissé un flacon de **CARNINE** en vidange pendant un an; elle me l'a montré ces jours-ci parfaitement conservée et l'a consommée en quelques jours.

Par ces grosses chaleurs, la **Carnine Lefrancq** rend de grands services et reconstitue admirablement les anémies par anorexie.

Je vous prie d'en expédier le plus tôt possible un flacon à M. le Baron de... en gare Grenoble. Inclus mandat 8 fr. 50.

Docteur Gaillard, L'Albenc (Isère).



M. FALLIÈRES

Je vous adresse toutes mes félicitations pour la **Carnine Lefrancq**, excellent produit qui nous rend de nombreux services à cette époque de l'année, où le traitement Richet et Héricourt est inapplicable à cause des chaleurs.

Docteur Dormoy, Molières-sur-Côze (Gard).

Je dois vous dire tout le bien que je pense de cette excellente préparation, la **Carnine Lefrancq**, dont la réputation n'est du reste plus à faire. J'ai pu constater ses bons effets chez des tuberculeux dyspeptiques qui, au fort des chaleurs de l'été dernier, ne pouvaient supporter aucune nourriture.

Docteur Ernest Majour, St-Léonard (Haute-Vienne).



100 Grammes de Viande de Bœuf CRUE par Cuillerée à Bouche

CARNINE LEFRANCO

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE

INALTÉRABLE

concentré dans le vide et à froid
par un procédé déposé à l'Académie de Médecine



LES VICTIMES DE LA CARNINE LEFRANCO

De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment, **PURE**,
ou additionnée d'un liquide quelconque,
bouillon excepté,

FROID ou TIÈDE

Les résultats se manifestent

TOUJOURS

dès le premier Flacon, marqué 5 fr. 50

GOUT TRÈS AGRÉABLE

Les bœufs abattus dans NOTRE PROPRE ABATTOIR, sous le contrôle d'un Vétérinaire municipal,
sont tous âgés de 4 à 6 ans, en pleine activité physiologique et préalablement reposés.

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 22

JUILLET 1908

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . . . 10 FR.
ÉTRANGER . . 12 FR.

LA PÂRURE

Guy de Maupassant

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée; mais malheureuse comme une déclassée; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont

une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté: « Ah !

Permettez-moi de vous féliciter pour votre procédé de fabrication de la Carnine Lefranço, qui se conserve en Algérie par les grandes chaleurs, même lorsque le flacon est débouché depuis un mois, et dont je n'ai toujours eu qu'à me louer.

Docteur Courcelle,
Ancien interne des Hôpitaux de Paris, Oran.

le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela... », elle songeait aux dîners fins, aux argenteries ruisselantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaiselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari rentra l'air glorieux et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

« Le Ministre de l'Instruction publique et
« M^{me} Georges Ramponneau, prient M. et
« M^{me} Loisel de leur faire l'honneur de venir
« passer la soirée à l'hôtel du ministère, le
« lundi 18 janvier. »

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle fit avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

— Que veux-tu que je fasse de cela ?

— Mais ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité ; et elle déclara avec impatience.

— Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ?

Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien à moi...

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya :

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu ?

Mais par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides :

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.

Il était désolé. Il reprit :

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant :

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant :

— Soit, je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et M^{me} Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

— Qu'as-tu ? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit :

— Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était pas convaincue.

— Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son mari s'écria :

— Que tu es bête ! Va trouver ton amie, M^{me} Forestier, et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie.

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

M^{me} Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large croffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à M^{me} Loisel :

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

— Tu n'as plus rien autre ?

— Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants ; et son cœur se mit à battre d'un désir immo-

déré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'an-

goisse :



Le Professeur GRASSET

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

— Mais oui, certainement.

Elle sauta au coup de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. M^{me} Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces desirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son

mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait :

— Attends donc. Tu vas attrapper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

(A suivre).

RIEN = ne remplace la Viande Crue = RIEN

Je suis heureux de vous dire que j'ai toujours eu à me louer, depuis que je l'emploie, de la **Carnine Lefrancq**. Nul reconstituant ne peut lui être comparé dans la convalescence.

Docteur Cornet,
Clermont-Ferrand (P.-de-D.).

Je prescris souvent la **Carnine Lefrancq**, que je trouve préférable aux autres jus de viande.

Docteur G. Lagardère,
La Ferté-sous-Jouarre
(S.-et-M.).

La **Carnine Lefrancq** est un excellent produit dont je suis très satisfait et que je ne manque pas de prescrire de préférence à tous les similaires.

Docteur Camille Tournier,
Paris.

J'ai toujours été satisfait de la **Carnine Lefrancq** ; elle est supérieure à toutes ses imitations.

Docteur Flouquet,
Malo-les-Bains
(Nord).



CONVOITISE

La **CARNINE LEFRANÇQ** est excellente et rien ne peut la remplacer.

Docteur Patry, Alger (Bal-el-Oued).

POURQUOI les nombreux produits qui émettent la prétention de remplacer la **Carnine Lefrancq**, omettent-ils d'indiquer sur leurs étiquettes, brochures ou prospectus

QUELLE SORTE DE VIANDE ILS EMPLOIENT

pour la fabrication de leur préparation.

La **CARNINE LEFRANCO** est préparée avec du **BŒUF**

RIEN QUE DU BŒUF

Le Professeur GRASSET



Joseph Grasset est né à Montpellier en 1849 et y a fait toutes ses études.

Interne des Hôpitaux de cette ville en 1871, chef de clinique en 1873, agrégé en 1875, il était, en 1881, nommé professeur de Thérapeutique, et abandonnait cette chaire en 1886 pour occuper celle de Clinique médicale, plus conforme à la direction de ses études et de ses idées.

Le professeur Grasset s'est en effet spécialisé dans l'étude des maladies du système nerveux; et sur ce terrain, guidé par l'esprit très large qui le caractérise, il a été vite conduit à s'occuper de psychologie — qui n'est qu'un chapitre de la physiologie du système nerveux, — voire même de morale.

C'est ainsi que le savant professeur montpellierain a récemment présenté au public, en des ouvrages très personnels, ses vues sur *l'Hypnotisme et la Suggestion*, sur *l'Occultisme hier et aujourd'hui*, sur *les demi-fous et les demi-responsables*, sur *la responsabilité des criminels*.

La psychologie du docteur Grasset a ceci de particulièrement intéressant, qu'elle reflète très exactement l'évolution de l'École de Montpellier, et ses efforts pour concilier ses antiques traditions avec les progrès de la science moderne.

Notons que tout récemment, et sur sa proposition, le professeur Grasset a été chargé d'exposer aux étudiants des Facultés de Droit et des Lettres, les éléments de psychologie physiologique qui, en effet, sont indispensables aux hommes appelés à devenir des philosophes ou des juges, et que nous devons à cette excellente initiative une *Introduction physiologique à l'étude de la philosophie*, qui, espérons-le, suscitera, en d'autres milieux universitaires, de louables imitations.

Le professeur Grasset a été président d'honneur du Congrès international de Moscou en 1897, président du Congrès de Médecine de 1899 et président du Congrès des Médecins neurologistes et aliénistes en 1906.

Il est associé national de l'Académie de Médecine et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Consultations médicales. — Traité des Maladies du système nerveux. — Leçons de Clinique médicale (4 vol.). — Les Limites de la Biologie. — Thérapeutique des Maladies du système nerveux. (Éditeurs : Coulet, à Montpellier, et Masson, à Paris.)





TRAVAIL D'OUTREFOIS

Désireux de participer au succès de ce merveilleux produit, succès qui est considérable et, même, sans aucun précédent dans le commerce de la Pharmacie Française, ils n'ont pas essayé de faire mieux, ni aussi bien, mais seulement

MEILLEUR MARCHÉ

ce qui est très facile.

La **Carnine Lefrancq** n'a plus besoin de publicité, puisqu'elle s'impose à notre pratique par ses résultats

qu'aucun autre produit similaire

ne peut nous donner.

Veuillez agréer l'expression de ma reconnaissance pour les grands services qu'elle m'a rendus dans ma clientèle.

**Docteur Picard,
Nantes.**

IL EST BIEN PROBABLE QUE LE
MINISTÈRE DU TRAVAIL
n'est pas dû à l'initiative des concurrents de la
CARNINE LEFRANCO



M. RENÉ VIVIANI, Ministre du Travail

La CARNINE LEFRANCQ

dans la MÉDECINE INFANTILE



Je déclare avoir obtenu, avec la **Carnine Lefrancq**, des services importants, surtout dans le traitement de la gastro-entérite des nourrissons.

Docteur Gaudin,
Roche-la-Molière
(Loire).

Un mot sur un cas à propos de la **CARNINE LEFRANCQ** : j'ai obtenu un résultat incroyable sur une fillette de 20 mois, atteinte d'une entérite chronique, avec trois cuillerées à café par jour. L'enfant a changé à vue d'œil et a augmenté de deux livres en 20 jours de temps. C'est splendide, n'est-ce pas ?

Docteur G. Spanelly,
Routot (Eure).

Veuillez m'envoyer, par colis postal, 6 flacons de **Carnine Lefrancq**. Ma fillette s'accommode très bien de ce genre d'alimentation et en retire les meilleurs effets. Je lui destine deux des flacons que je vous demande aujourd'hui, ci-joint, un mandat-poste de Fr. 51.

Docteur S. Joly, Saissac (Aude).

Je me permets de vous signaler l'usage de la **Carnine Lefrancq** chez les tout petits enfants athrepsiques ne supportant plus le lait. J'ai deux cas où j'ai obtenu, grâce à son emploi, une véritable résurrection.

Docteur P. Verhaeche,
Etrœungt (Nord).

Désirant soumettre à la **Carnine Lefrancq** une jeune femme bien délabrée, je vous prie de m'en envoyer un flacon. Cette préparation m'a déjà permis de reconstituer un jeune enfant, fils de tuberculeux.

Docteur Degos,
à Mugron (Landes).

J'utilise beaucoup la **Carnine Lefrancq** dans les diarrhées chroniques des enfants, et j'en ai obtenu de merveilleux résultats. Mes tuberculeux en prennent à haute dose et avec beaucoup de profit.

Dr A. Arnoux,
Saint-Martin-de-Valamas
(Ardèche).



Voulez-vous m'envoyer deux flacons de **Carnine Lefrancq**. Son usage rend trop de services à plusieurs enfants pour que je l'abandonne.

Merci à l'avance.
Ci-joint mandat de 17 francs.

Docteur Bourg,
Aubenton (Aisne).

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE INALTÉRABLE
 concentré dans le **VIDE** et **A FROID**
 par un procédé déposé à l'Académie de Médecine

CARNINE LEFRANCO

Les résultats se manifestent
TOUJOURS
 dès le premier flacon
 marqué 5.50

100 GRAMMES
 DE VIANDE DE BŒUF CRUE
 par cuillerée à bouche



Le plus
Énergique

ANÉMIE
DÉBILITÉ
ANOREXIE
CHLOROSE
NEURASTHÉNIE
MALADIES
DE L'ESTOMAC
& DE L'INTESTIN
TUBERCULOSES
CONVALESCENCES
LYMPHATISME
FAIBLESSE

RECONSTITUANT

De 1 à 6 cuillerées à soupe par jour, à n'importe quel
 moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque,
 — FROID ou TIÈDE —

dont dispose
LA MÉDECINE

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et
MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE
N° 23
AOÛT 1908

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 10 FR.
ÉTRANGER... 12 FR.

LA PARURE

(Suite et fin).

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou.

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée :

— J'ai... j'ai... je n'ai plus la rivière de M^{me} Forestier.

Il se dressa éperdu :

— Quoi !... comment !... Ce n'est pas possible !

Et ils la cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait :

— Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?

— Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du Ministère.

— Mais si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

— Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro ?

— Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?

— Non.

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux

GUY DE MAUPASSANT



journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu l'as fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans déclara :

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs, que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand M^{me} Loisel reporta la parure à M^{me} Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

— Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? Qu'aurait-elle dû? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse?

M^{me} Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, et renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait, le soir, à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

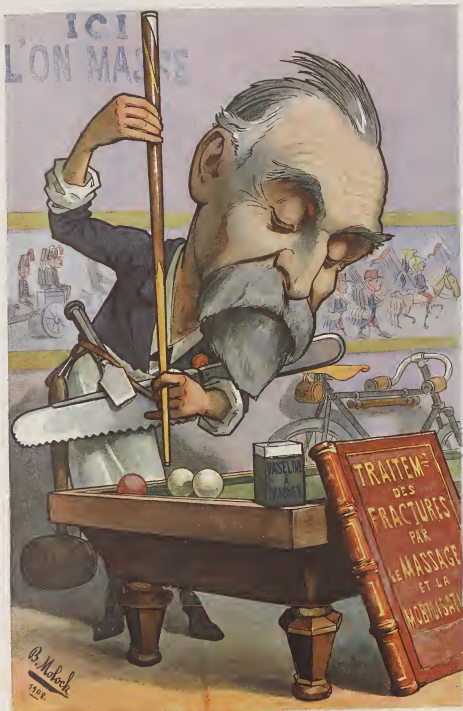
Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

M^{me} Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau elle s'asseyait auprès de sa fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? qui sait? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était M^{me} Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

RIEN ne remplace la Viande Crue **RIEN**



Le Docteur LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

M^{me} Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

— Bonjour Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

— Mais... madame!... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

— Non, je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri.

— Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!...

— Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!...

— De moi... Comment ça?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Et bien?

— Eh bien, je l'ai perdue.

— Comment! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin, c'est fini, et je suis rudement contente.

M^{me} Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein! Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

M^{me} Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

— Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!...

GUY DE MAUPASSANT.



La CARNINE LEFRANCO est particulièrement indiquée aux personnes qui, pour une cause quelconque,

S'ALIMENTENT INSUFFISAMMENT



ANOREXIE
LA CARNINE LEFRANCO

offre au médecin le moyen efficace
de relever les forces et surtout,

PHÉNOMÈNE CONSTANT,

de ramener l'appétit.

Docteur Rogier,
Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).



LA DINETTE

D^r CHAPUISDÉPUTÉ DU JURA
(Photo Benque)

Je considère la **Carnine Lefrancq** comme le meilleur des médicaments zomothérapiques.

Je viens, dans une fièvre typhoïde, dans laquelle la malade se refusait, par dégoût, à absorber du lait, par intolérance stomacale, du bouillon, d'ordonner 4 cuillerées à soupe par jour de **Carnine Lefrancq** et de l'eau bouillie. La maladie a duré un mois et demi, la fièvre se maintenant longtemps à 40°. Malgré cela, j'ai remarqué que la malade avait moins diminué de poids que les autres typhoïdiques, et la convalescence a été d'une rapidité extraordinaire.

Docteur Albarède,

Lautrec (Tarn).

Les grandes et pures affections ont cela de bon, qu'après le bonheur de les avoir éprouvées, il reste le bonheur de s'en souvenir.

A. DUMAS FILS



Mon malade se trouve bien de l'usage de la **Carnine Lefrancq** et après avoir hésité longtemps à l'essayer, il me demande de lui en procurer deux nouveaux flacons. Dès le premier flacon, il sentit ses forces renaître et les sueurs nocturnes diminuèrent d'une façon très sensible. Ci-joint un mandat-poste de Fr. 17.

Docteur Bouras,

Estaires (Nord).

LE LUTRIN



DOMINE SALVUM FAC...

... CARNINEM NOSTRAM



M. MESUREUR
 Directeur de l'Assistance Publique

Rien ne vous oblige à

MESURER

La CARNINE LEFRANÇO

parce qu'elle est absolument

INOFFENSIVE

Et vous aurez la satisfaction

D'ASSISTER

*à une véritable transformation si vous
 l'ordonnez aux enfants*

MÊME TRÈS JEUNES

contre la

CHLORO-ANÉMIE

LE LYMPHATISME

LES TENDANCES RACHITIQUES

CAPRICES DE L'APPÉTIT

Elle relève la digestion et les forces
 nerveuses;

Reconstitue le sang et possède une
 action élective sur les muscles,
 action qui exhausse l'aptitude au
 travail et triomphe des

COURBATURES

CÉPHALÉES

IMPOTENCES FONCTIONNELLES

de tous ordres



TU N'ES QU'UN ANE



*J'ai eu l'occasion de prescrire deux fois la
Caroline Lefrançois à des personnes déprimées
par la chaleur et qui se sont fort bien trouvées
de ma prescription.*

Dr P.-H. Chasseraud, *,
Rochefort-sur-Mer (Charente-Inf^{re}).

Le Docteur LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

Just Lucas-Championnière est né le 15 Août 1843, à Saint-Léonard (Oise). Son père, le docteur Lucas-Championnière, fut le fondateur du premier journal de médecine en France (1830), le *Journal de Médecine et de Chirurgie Pratiques*, que ses deux fils continuent d'ailleurs à diriger.

Interne en 1865, médaille d'or, docteur en 1870, chirurgien des Hôpitaux en 1874, il passa de la Maternité de Cochin à Tenon, puis à Saint-Louis, à Beaupon et à l'Hôtel-Dieu, dont il est actuellement chirurgien honoraire.

Comme chirurgien, comme accoucheur, comme écrivain, le docteur Lucas-Championnière a développé une activité des plus remarquables. Mais c'est pour lui un véritable titre de gloire que d'avoir introduit en France la méthode antiseptique de Lister.

C'était en 1868, étant encore interne, qu'au cours d'un voyage en Écosse, il avait fait la connaissance de Lister. On voit par là le rôle capital joué par le jeune chirurgien d'alors dans l'évolution de la chirurgie et de l'obstétrique modernes. Ce n'est d'ailleurs pas sans lutte qu'il put faire adopter par ses pairs la grande réforme qui devait sauver tant d'existences : il dut publier, sur la chirurgie antiseptique et les accouchements, plus de trois cents mémoires et plusieurs manuels. Mais son œuvre finit par triompher ; et, traduite en toutes langues, elle a porté la bonne doctrine et la saine pratique dans tous les pays d'Europe.

Depuis, Terrier, qui vient de mourir, a donné une sœur à l'antiseptie : l'asepsie, que quelques chirurgiens préférèrent à sa sœur aînée. Mais Lucas-Championnière est resté fidèle à l'antiseptie et continue à s'en bien trouver.

En chirurgie, certaines opérations lui sont propres : il a enseigné à ouvrir le crâne sans danger et avec certitude ; de même, il a fait, de l'ouverture des articulations, des opérations bénignes, et la chirurgie abdominale le compta parmi ses premiers adeptes. Sa méthode de traitement des fractures par la mobilisation et le massage a profondément bouleversé toute la pratique moderne.

Le docteur Lucas-Championnière a été président de la Société de Médecine Publique, de la Société d'Obstétrique et de Gynécologie et de la Société de Chirurgie.

Membre très actif de toutes les Sociétés savantes auxquelles il appartient, il a aussi participé largement à l'enseignement libre, et il a fondé, en 1907, avec une quarantaine de médecins et de chirurgiens des Hôpitaux, l'Association d'Enseignement Médical des Hôpitaux de Paris, qui est appelée à jouer dans l'enseignement libre un rôle considérable.

Le docteur Lucas-Championnière fait partie de l'Académie de Médecine depuis 1894 ; il est Commandeur de la Légion d'Honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Lymphatiques utérins et lymphangite utérine (1870-1875). — De la fièvre traumatique (1872). — Chirurgie antiseptique (1875-1880). — La trépanation guidée par les localisations cérébrales (1878). — Cure radicale des hernies (1880-1893). — Traitement des fractures par le massage et la mobilisation (1887-1895). — La Chirurgie antiseptique simple (1890). — J.-B. Baillière, éditeur.



CARNINE

Le plus Énergique RECONSTITUANT

dont dispose la Médecine

Suc de Viande de BŒUF crue

INALTÉRABLE

concentré dans LE VIDE et À FROID

PAR UN PROCÉDÉ

DÉPOSÉ À L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



LEFRANCO

*De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment, pure ou
additionnée d'un liquide quelconque :
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(Bouillon excepté)*

FROID ou TIÈDE

CENT GRAMMES DE

VIANDE CRUE

par cuillerée à bouche



UNE PARTIE DE L'USINE DE LA CARNINE LEFRANCO

UN SEUL

Flacon marqué

5.50

donne

TOUJOURS

des résultats appréciables

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOZE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 24

SEPTEMBRE 1908

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 10 FR.
ÉTRANGER . . 12 FR.

L'AMIE

Marcel PRÉVOST

Madame Célabert au lieutenant Henri de Poy.

SAVEZ-VOUS, mon cher Henri, que me voilà bien honorée de votre confiance? N'avoir pas tout à fait trente ans (car, ne vous déplaît, je suis de dix-huit mois seulement l'ainée de ma jolie amie Yvonne, qui sut vous plaire), — n'avoir pas trente ans et être conviée déjà à faire des mariages, comme une mère-grand. S'il ne s'agissait d'Yvonne que j'aime fort, et de vous, monsieur, que je ne hais point, j'aurais peut-être refusé tant d'honneur. Mais je suis une amie sincère et volontiers active : je vous servirai de mon mieux.

Vous n'osez, dites-vous, déclarer vos sentiments à cette adorable Yvonne, parce que vous êtes naturellement timide et que vous vous jugez indigne de lui plaire. Pour la timidité, vous ne vous calomniez pas. Je ne connais pas un homme aussi empêché que vous, lorsqu'il s'agit de dire à une femme : « Je vous aime ». Vous, un officier si hardi au feu, nos airs de

vertu vous imposent. Une mine un peu rebrous-sée vous met en déroute! Ah! lieutenant, que d'occasions vous avez manquées, déjà! Gentiment tourné comme vous l'êtes (vous êtes gentiment tourné, le savez-vous?), vous devriez compter vingt aventures dans le monde. Et je suis sûre que vos hommages... pratiques vont à des femmes qui ne sont rien moins que du monde! Nous ne pouvons pourtant pas commencer le feu, nous autres! Est-ce que vos théories militaires ne prescrivent pas l'offensive, en guerre, toujours l'offensive?... Enfin, passons.

Yvonne — que vous appelez pompeusement de ce nom de veuve qu'elle porte avec un peu de vanité : M^{me} de Guerbois — n'a pas su, mieux qu'une autre, vous tirer de votre embarras ordinaire. Elle n'est pourtant pas maladroite, la chérie! S'est-elle assez habilement servie de moi, tout de même, pour favoriser les rencontres où votre cœur s'est pris! Et moi qui ne soupçonnais rien! Je me disais : « Si elle vient plus souvent que naguère, c'est que son veuvage lui donne des loisirs. » Je me réjouissais, en même temps, de vous voir prendre de plus en

J'ordonne fréquemment la Carnine Lefranco. Quel est le médecin qui n'en n'a pas été satisfait?

Dr Abel Beucher, 35, boulevard Voltaire, Paris.

plus volontiers le chemin de ma maison... Vous m'avez fait jouer là, l'un et l'autre, un singulier rôle ! Je ne vous en veux pas, puisqu'il s'agit du bon motif. Et vous surtout, mon cher Henri, je vous pardonne, puisque vous me donnez ce témoignage de confiance de me consulter et de souhaiter mon aide.

Oui, mon ami, votre choix est heureux, et j'y applaudis des deux mains. Vous savez combien j'aime Yvonne : nous sommes, l'une et l'autre, un rare exemple d'amitié de pension continuée et fortifiée par le temps. J'ai été la confidente de tous ses rêves de jeune fille, de ses amours, de ses petites faiblesses ; j'ai été son appui le plus sûr dans les crises de sa vie, car (elle vous l'a dit certainement) cette vie fut parfois agitée. Yvonne, avec un cœur, ou, si vous préférez, avec un tempérament plus ardent qu'on ne le soupçonnerait, s'était laissé mal marier ; à sa beauté, à ses goûts de dépense, il fallait avant tout la fortune. M. de Guerbois vieux, mais riche, lui donnait, en même temps que le luxe, un beau nom fort estimé, et cela changeait cette chère Yvonne, qui, depuis l'enfance, était presque pauvre et s'appelait M^{lle} Copain. Ne lui parlez jamais de ce nom de Copain, qu'elle exérait comme trop bourgeois, et qui lui remémore les humbles professions exercées encore en Picardie par les Copain survivants : tous gens honorables, mais pour la plupart modestes commerçants ou employés subalternes. Au surplus, vous n'épousez pas les Copain, n'est-il pas vrai ? et il vous suffit qu'Yvonne, née moins que bourgeoise, soit l'élégance et la distinction mêmes.

Devenue baronne de Guerbois, Yvonne se laissa griser quelque temps par sa fortune et son aristocratie toutes neuves : mais l'argent et les relations ne suffisent pas à une femme de moins de vingt ans, belle et courtisée. Yvonne n'avait même pas pour se défendre ou pour s'abriter des croyances religieuses un peu solides ; vous, l'ancien élève des jésuites, l'officier nouveau style qui ne manquerez pas la messe le dimanche, et qui faites vos pâques, vous aurez là une belle conversion à accomplir... Bref, les cinq années de mariage de la chère petite n'allèrent pas sans orages. Yvonne, certes, ne vous l'a pas caché. Elle a le mérite de la loyauté ; puis, vous êtes trop raisonnable pour lui en vouloir d'un passé qui ne lui appartient plus, et où elle ne vous connaissait pas. Vous n'avez pas le droit de vous montrer vis-à-vis de cette chère enfant plus sévère que nous ne le fûmes. Et ce sera un grand honneur et un grand bonheur pour vous, j'en suis sûre, de la réhabiliter tout à fait, et de lui rouvrir, avec l'autorité de votre nom et de votre passé sans tache, les quelques portes qui affectaient de se fermer devant elle.

Donc, vous le voyez, cher ami, j'approuve pleinement vos projets et je me réjouirai de les

voir réalisés. Toutefois, vous êtes un homme, n'est-ce pas, et l'on doit vous parler franc ? — je ne suis pas certaine que votre demande soit agréée par Yvonne. Non qu'elle m'ait jamais dit quoi que ce fut à votre désavantage ! J'aimerais presque mieux qu'elle l'eût fait. Elle parle de vous avec une telle sérénité, une telle absence de préoccupation que, la connaissant comme je la connais, je serais tentée de dire : Elle ne se doute de rien. Si j'avais cru son cœur pris en ce moment, j'aurais songé d'abord au jeune Maurice Laurait : elle avait, il y a trois mois, un commencement de faiblesse pour ce cerceux, et ne le cachait pas. Comme elle ne m'en disait plus rien, je pensais : « Hum ! ne pourrait-elle déjà plus en parler décemment ? » Peut-être est-ce tout simplement que ledit Laurait était remis et oublié, et qu'elle est toute à penser à vous. Je le souhaite du fond de mon cœur. Je vous mets seulement en garde contre une déconvenue possible. Si vous êtes repoussé la première fois, ne craignez pas d'insister. Les fantaisies d'Yvonne ne furent jamais de longue durée, et elle est trop intelligente pour ne pas comprendre les avantages d'une union avec un garçon riche, honnête et bien posé dans le monde comme vous. Au besoin, je m'emploierai à lever ses objections et vous en serez quitte, une fois marié, pour ne pas recevoir M. Laurait.

Et maintenant qu'en somme, nous pouvons considérer ce mariage comme accompli, votre « vieille amie » va vous donner quelques conseils inspirés, vous n'en doutez pas, par le désir d'assurer le bonheur d'Yvonne et le vôtre. D'abord, promettez-moi, mon ami, de veiller soigneusement sur la santé de la chère enfant. Malgré des apparences robustes et vivaces, elle n'en est pas moins fort délicate, neurosthénique à désespérer les médecins. Cet état fâcheux date de sa première année de mariage, où elle fut cruellement éprouvée par une maladie de plusieurs mois : le baron de Guerbois, a-t-on dit, en connut les causes mieux que personne. Pauvre petite ! Il faudra bien l'aimer pour qu'elle oublie près de vous tous ces mauvais souvenirs. L'inégalité même de son caractère me la fait plus tendrement chérir : elle me rappelle toutes les épreuves morales et physiques qu'elle a subies. Gardez-vous de la contrarier, et si parfois un caprice d'elle vous surprend, une de ces sautes d'humeur que je lui connais, moi, et que connaissait tous ceux qui ont vécu dans son intimité, embrassez-la bien fort au lieu de la gronder : il paraît que c'est le seul moyen de la calmer, mais qu'il est infallible. Quelqu'un qu'elle a beaucoup aimé me disait d'elle : « Ce qu'il y a de meilleur dans le caractère d'Yvonne, c'est son tempérament... »

Ma seule crainte, cher ami, et mon devoir est de vous la dire avant que des démarches irréparables ne soient accomplies, — ma crainte n'est pas qu'Yvonne soit malheureuse avec vous : vous êtes pour elle le mari inespéré. Je



Le Docteur LANDRIEUX

suis moins sûre de votre bonheur à vous, et cela m'inquiète. Pourquoi m'avez-vous consultée? Pourquoi me faites-vous une obligation de conscience de vous mettre en garde contre vous-même? Je vous connais bien; il me semble que, pour être heureux auprès d'une femme, il vous faudrait trouver en cette femme plus d'abnégation, plus de « maternité », si je puis ainsi parler, que vous n'en pouvez attendre de cette adorable Yvonne. Votre avenir est brillant : on vous considère comme un officier très brave et en même temps comme une sorte de savant. Je ne vois pas clairement ce que le mariage, les soucis de la femme et des enfants vont apporter d'avantages à une existence déjà si remplie... J'aurais souhaité près de vous une présence féminine plus discrète et moins encombrante, qui ne demandât, pour prix de son dévouement, que la joie, la fierté de votre amitié...

Toutes ces objections, bien entendu, tombent devant ce grand argument : « J'aime... » Si donc vous aimez réellement, si vous n'avez pas pris pour de l'amour le petit frémissement de

désir qu'un timide tel que vous éprouve tous les jours auprès des coquettes, je vous dis hardiment : Mariez-vous. — Si non... si non, mon Dieu... réfléchissez et attendez. Je ne crois pas que M^{me} de Guerbois risque de vous être enlevée, d'ici longtemps, par un prétendant à sa main droite.

Méditez là-dessus, cher ami, cette nuit et demain matin. Puis, vos réflexions faites, venez m'en faire part chez moi, vers trois heures. Ma porte sera close pour tout autre que pour vous; nous ne risquons même pas d'être dérangés dans nos graves entretiens par mon mari : il chasse en ce moment en Sologne. Vous me parlerez sans réticences et sans timidité, n'est-ce pas? Nous ferons ensemble l'examen de votre cœur : vous le connaissez assez mal, j'en suis sûre; vous avez besoin d'un guide pour vous y débrouiller.

Quoi qu'il arrive de cet examen, j'aurai la joie de vous avoir servi de mon mieux, ainsi que ma petite Yvonne, que j'aime presque autant que vous.

MARCEL PRÉVOST.

CONSULTEZ

les étiquettes et la littérature de la plupart des produits qui vous sont signalés comme susceptibles de remplacer la CARNINE LEFRANÇO et vous n'y trouverez que

CONFUSION.

Est-ce du Bœuf, rien que du Bœuf?

Y a-t-il un peu de bœuf et beaucoup d'autres choses?

RIEN NE L'INDIQUE



LA SORCIÈRE



NOUS GARANTISSONS de la façon la plus absolue que la Carnine lefranço ne contient que du

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF

Concentré dans le VIDE et à FROID

ET PAS AUTRE CHOSE



SOUS BOIS

Je me suis servi de la **Carnine Lefrancq** avec le plus grand succès pendant la convalescence d'un de mes enfants, très fatigué, très anémié, à la suite d'une crise de rhumatisme articulaire aigu, et je dois reconnaître qu'il faut attribuer à cet excellent agent thérapeutique les effets merveilleux et rapides constatés chez mon petit malade. Je vous en suis très reconnaissant et vous autorise de grand cœur à publier cette observation.

Docteur Georges Couptry,
53, route de Rouen, **Bernay** (Eure).

SOUVENEZ-VOUS

dans l'intérêt de vos malades que
RIEN ne remplace la Viande Crue **RIEN**

J'ai été de nouveau très satisfait de la **Carnine Lefrancq** pour remettre rapidement en bon état la santé d'une très jeune femme excessivement émaciée, ayant de fréquentes syncopes journalières, et celle d'une autre jeune personne, qui, à la suite de pertes successives, rouges et blanches, très abondantes, avait perdu toutes ses forces.

Dans les deux cas, également compliqués de gastralgie intense, une amélioration immédiate a suivi l'usage d'un seul flacon.

Docteur Allard,
Fuveau (B.-du-R).



OISEAUX DE PASSAGE

MERVEILLEUX

Ayant retiré, de l'usage de la **Carnine Lefrancq**, des effets *merveilleux* dans ma clientèle, je me propose d'en faire prendre à une fillette convalescente d'une rougeole assez sévère.

Je vous prie de m'en adresser un flacon contre remboursement.

Docteur Dupouy,
39, rue des Halles, **Paris.**

MERVEILLEUX

La **Carnine Lefrancq**, que j'ai déjà expérimentée sur nombre de mes malades, a produit un excellent effet. Aussi continuerai-je à prescrire ce *merveilleux* produit dont mes clients sont fort satisfaits.

Docteur Bényaya,
Saint-Eugène (Alger).

MERVEILLEUX

Ma malade s'est très bien trouvée de la **Carnine Lefrancq** qui est un *merveilleux* produit pour les personnes affaiblies par une alimentation insuffisante.

Je vous prie de m'en envoyer un nouveau flacon contre le mandat ci-inclus.

Docteur Despeignes,
Les Echelles (Savoie).

MERVEILLEUX

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer, au prix le plus réduit possible, deux flacons de **Carnine Lefrancq**. C'est un médicament (si toutefois je puis l'appeler ainsi), *merveilleux*. Je l'emploie depuis deux ans avec les plus grands succès.

Docteur F. Arnoux,
Médecin des mines,
Peypin (Bouches-du-Rhône).



LE MARCHAND AMBULANT

MERVEILLEUX

La **Carnine Lefrancq** est un produit admirable : ses effets sont *merveilleux* et je n'ai pas encore rencontré un seul cas, depuis que je l'ordonne, où elle n'ait pas réussi pleinement et même au-delà de mes espérances.

J'ai encore présent à la mémoire, un cas de tuberculose pulmonaire au début qui a été superbement enrayée par la suralimentation pratiquée à l'aide de la **Carnine**.

Docteur de Coopmann,
Condé-sur-Escaut (Nord).

MERVEILLEUX

Dans deux cas d'anémie très intense chez deux jeunes femmes, la **Carnine Lefrancq** a été d'un effet *merveilleux*.

Docteur Portemer,
Crépy-en-Valois (Oise).

MERVEILLEUX

La **Carnine Lefrancq** me donne toujours de *merveilleux* résultats que je vous ai maintes fois signalés dans les cas de tuberculose, scrofule, maladies lymphatiques, affections de l'estomac, cachexies cancéreuses et autres etc.

Docteur Eugène Albert,
de l'Université de Paris,
ancien interne des Hôpitaux,
Parcé (Sarthe).

MERVEILLEUX

J'obtiens avec la **Carnine Lefrancq** des résultats *merveilleux*. L'un de mes malades a augmenté de 1 kilo en dix jours ; un autre, de 700 grammes.

Docteur Grorichard,
Dôle (Jura).

Le Docteur LANDRIEUX

Les parisiens de vieille souche parisienne ne sont pas nombreux. Le docteur Landrieux en est un.

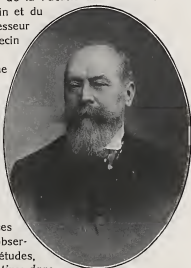
Interne lauréat des Hôpitaux, médaille d'argent de la Faculté de Médecine, Emile Landrieux, après avoir été l'élève d'Alphonse Guérin et du professeur Gubler, devenait chef de clinique du professeur Lasègue, à la Pitié, de 1872 à 1874, et était nommé Médecin des Hôpitaux en 1878.

Entre temps, Paris avait subi le siège et le jeune médecin avait fait fonction d'aide-major à l'Hôpital des Récollets.

De 1880 à 1882, le docteur Landrieux donnait des soins à 1.500 varioleux, à l'Hôpital Saint-Louis, dans le service spécial d'isolement; puis il passait à l'Hôpital Saint-Antoine, où il restait jusqu'en 1890; et il terminait sa carrière active à l'Hôpital Lariboisière, qu'il quittait en 1906, après y avoir assuré pendant quinze ans la consultation de gynécologie, où l'on traitait chaque année plus de 3.000 malades.

Le docteur Landrieux est un parfait clinicien, et ses nombreuses études portent toutes la marque d'une observation avisée et d'une érudition solide. Parmi ces études, nous citerons : *Des températures axillaires comparatives dans la pneumonie double* (premier travail en France sur les températures locales), 1870 ; *Du pneumothorax syphilitique*, 1872 ; *Du bromhydrate de morphine* ; *Cirrhose hypertrophique à début splénique* ; *Ascite cirrhotique curable* ; *Pneumonie avec hémiplegie et abcès cérébral à pneumocoques* ; *Scoliose sciatique* ; *Sérum antidiphthérique dans la pneumonie* ; *Un cas d'athétose hystérique* ; *Un cas d'ictère grave primitif*, etc.

Le docteur Landrieux est Chevalier de la Légion d'Honneur.



Fin d'une Boutade de George Sand

sur l'Imparfait du Subjonctif

Ah ! fallait-il que je vous visse,
Fallait-il que vous me plussiez,
Qu'ingénuement je vous le disse,
Qu'avec orgueil vous vous tussiez ?
Fallait-il que je vous aimasse,
Que vous me désespérassiez,
Et qu'en vain je m'opiniâtasse,
Et que je vous idolâtrasse,
Pour que vous m'assassinassiez ?

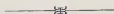


LE CHEMINEAU

TOUJOURS UN SEUL Flacon de CARNINE LEFRANCO **TOUJOURS**
marqué 5.50

donne des résultats très appréciables

ANÉMIE - DÉBILITÉ - ANOREXIE - CHLOROSE - LYMPHATISME
 NEURASTHÉNIE **TUBERCULOSES** CONVALESCENCES
 MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN - FAIBLESSE



100 Gr. de Viande de BŒUF Crue

par Cuillerée à bouche



Le plus énergique

RECONSTITUANT

dont dispose la Médecine

CARNINE LEFRANÇOIS

Suc de Viande de BŒUF crue **INALTÉRABLE**

Concentré dans **LE VIDE** et **A FROID**

PAR UN PROCÉDÉ DÉPOSÉ A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

*De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel
 moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque
 (bouillon excepté)*

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 25

OCTOBRE 1908 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 10 FR.
ÉTRANGER... 12 FR.

LA NUIT DE RAYMONDE

Marcel PRÉVOST

*Madame Gaston Royer
à Mademoiselle Jeanne Ambrus.*

Tu la reçois, ma petite Jeannette, cette lettre tant de fois promise, du temps que nous nous promenions, bras dessus bras dessous, parmi les frais bosquets de Picpus. Cette lettre de révélations, où le mystère qu'on nous cachait, jeunes filles, devait être dévoilé, — dire que c'est moi, Raymonde, la plus jeune et de beaucoup la moins raisonnable, qui te l'écris! Dire que c'est moi qui suis « Madame » la première! « Madame Gaston Royer ». Oh! petite Jeannette, comme c'est drôle!... Enfin, écoute bien, je vais tout te raconter. Mais surtout brûle ma lettre, aussitôt lue. Je mourrais de honte si ta mère la trouvait.

Tu te rappelles qu'il était environ dix heures du soir quand nous quittâmes le bal où tu dansais si éperdument. Je pleurais comme une Madeleine; maman pleurait; papa serrait les mains de Gaston en roulant des yeux effrayants.

Enfin, nous voilà en voiture, seuls, « mon mari » et moi, partis pour la gare d'Orléans. Ah! j'oubliais de te dire que maman m'avait prise à part quelques minutes avant la séparation; elle m'avait adressé un petit discours, entrecoupé de sanglots, auquel je n'avais pas entendu grand'chose. Les mots « devoir de la femme... tout ce que voudra ton mari... le mariage sanctifie tout... » y revenaient souvent; mais une phrase surtout m'avait frappée et me hantait : « Cela te paraîtra très extraordinaire d'abord, ma chère fille; puis, tu verras : on s'accoutume... »

Nous arrivâmes à la gare. Figure-toi, ma chère, que depuis le moment où j'étais seule avec Gaston, il me semblait qu'il n'était plus du tout, mais du tout mon mari. Je me surpris à me demander : « Pourquoi donc me trouvé-je ici avec ce monsieur si affairé? » Le fait est qu'il s'en donnait du mal, pauvre ami! Les billets, les bagages, les oreillers, que sais-je? il en avait plein les mains. Même il s'est disputé avec un agent : « Je ferai mon rapport, mon-

Si votre miraculeuse Carnine Lefrancoq était à la portée de toutes les bourses, tous mes débilés chanteraient vos louanges.

Docteur Deschamps, Henrichemont (Cher).

sieur! je ferai mon rapport au directeur de la Compagnie!... »

Nous finissons pourtant par monter, rien que nous deux, dans un compartiment. On va partir, Gaston s'assied près de moi, me prend les mains, baise mes gants avec ardeur en s'écriant : « Raymonde! ma Raymonde adorée! quel bonheur d'être seuls, tout seuls!... » Juste comme il disait cela, la portière se rouvre et un vieux monsieur monte, oh! si vieux, si grave! il devait être sénateur et membre de la ligue contre la licence des wagons, celui-là! Gaston se relève, se rassied; il était furieux; mais qu'y faire? On ne pouvait pourtant pas prier le vieux ligueur de s'en aller? Faute de mieux, Gaston garda une de mes mains qu'il pressait avec tendresse. De temps en temps, il se penchait pour me dire à l'oreille : « Raymonde! ma petite femme! m'aimez-vous un peu? » Je répondais : « Mais oui, mon ami, mais oui. Sans cela je ne vous aurais pas épousé. » Une fois, pour changer sans doute, il murmura : « Raymonde! ma petite femme! Aimez-vous Gaston? » Je fus prise d'un accès de fou rire. Aimez-vous Gaston? Ne trouvez-tu pas cela drôle à pleurer? Aimez-vous Gaston? Moi, j'en risais encore quand je m'endormais, ce qui ne tarda guère.

Gaston me réveilla à la station de Savigny, où nous descendions. Il était deux heures du matin, un peu passées. Une voiture nous attendait pour nous mener à Noyant, la propriété de ma belle-mère, qui nous la laisse pendant notre lune de miel... Il y a dix minutes de la gare à la maison. Gaston s'attendrissait à tous les ormeaux que nous rencontrions sur la route et qui avaient tous joué un rôle dans son enfance. Moi, comme il faisait noir, je ne distinguais pas grand-chose; je disais tout de même que c'était joli, pour lui faire plaisir. Par exemple, la maison m'a tout de suite ravie. C'est vaste, il y a un beau parc avec un amour de pont en troncs d'arbres et de vrais canards dessous. Cela te plairait, à toi qui aimes la poésie.

Où en étais-je? Ah! nous avons fait collation dans la grande salle à manger. J'ai mangé de bon appétit. Gaston a seulement pris un œuf frais et un peu de Bordeaux. Puis nous sommes montés dans notre chambre à coucher. Voici le moment intéressant, écoute.

Gaston a été parfait. Il m'a embrassée et m'a dit :

— Ma chère enfant, j'ai donné l'ordre à la femme de chambre d'attendre que vous la sonnerez. Voulez-vous m'être agréable? Vous ne la sonnerez pas. J'aime mieux qu'aucun domestique n'entre ici ce soir. Voici le cabinet de toilette. Je vous laisse; j'attendrai dans la pièce voisine que vous soyez couchée... Une vingtaine de minutes, n'est-ce pas? Si vous avez besoin de moi, faites toc, toc, à la porte.

Là-dessus, il me « rembrasse » et sort. Je me déshabille dare dare; en dix minutes, je suis toiletée pour la nuit, couchée, blottie dans les

draps. Mon cœur battait, ma chère! comme quand j'ai passé mon brevet! La porte s'ouvre, voici Gaston. Je craignais une chose (ne ris pas!) : je craignais qu'il ne fût en chemise. Une ou deux fois dans ma vie, j'ai vu un homme en chemise, en chemise empenée... Je sentais que si Gaston se présentait comme cela, le premier soir, c'était fini, je ne l'aimerais plus jamais et je serais malheureuse toute ma vie. Je risquai un œil. Eh bien! ma chère, Gaston n'était pas ridicule du tout. Une jolie chemise à jabot de dentelle, un caleçon de soie noire qui avait l'air d'un maillot de gymnaste... ça lui allait à souhait. Il s'approcha du lit, me baisa dans le cou, dans les cheveux, sur les bras. Maintenant, j'étais émue; il me semblait que je l'aimais un peu. (Aimez-vous Gaston?) Il alla chercher la lampe, la posa sur la table de nuit et, tout en continuant de m'embrasser, l'éteignit. J'admirai comme tout cela fut adroitement exécuté. Certes, il avait dû répéter son rôle la veille.

Crac! Il fait noir et Gaston est dans mon lit. Ici, l'histoire devient plus difficile à conter. Enfin tâche de comprendre. Il m'avait enlacé la taille et m'attirait. Moi, je reculais tant que je pouvais, tout contre le mur... Certainement, il était très entreprenant; certainement, j'étais bien confuse... Mais, que veux-tu? D'après nos conversations de pensionnaires, d'après le discours de maman, je m'attendais à de telles énormités! Aussi, loin de résister, j'aurais plutôt pensé : « Quoi! c'est tout?... »

Or, tout à coup, mon mari, qui s'était contenté jusque-là de murmurer de vagues paroles de tendresse, se met à me dire à l'oreille, d'une voix entrecoûpée : « Raymonde! ma femme chérie! pardonne-moi. Je ne sais ce que c'est... Ce voyage... et puis... la joie excessive de t'avoir ainsi, tout à fait à moi. » Et il me serrait les mains à me les briser. Par exemple, je ne comprenais plus du tout. De quoi me demandait-il pardon?... Je ne répondis rien. Il reprit : « Tu n'es pas fâchée, n'est-ce pas?... Si tu savais... si tu avais plus d'expérience... tu comprendrais... que... au contraire... ça prouve combien... combien je t'adore... parce qu'autrement, je t'assure, dans d'autres circonstances... enfin... » Il s'embronnait dans sa phrase, si drôlement que je me suis mise à rire comme une sotte, de ce fou rire, tu sais, qui agaçait tant la mère Albanie, à Picpus.

Et lui : « Ne ris pas, je t'en prie! Tu ne m'aimes donc pas, dis? » Moi, je repensais à Aimes-tu Gaston?... et je risais de plus belle. Enfin, je me calmai. Mon mari me dit : « Si vous voulez, nous dormirons. Vous devez être fatiguée ». Je l'étais, en effet. Je me suis laissé embrasser encore un peu. Puis, je me tournai vers le mur et je m'endormis.

Plusieurs heures après (il me sembla), je fus réveillée par un bruit léger. Sans remuer, j'entr'ouvris les yeux. Gaston s'était levé et avait rallumé la lampe... Avec mille précautions, sans doute pour me laisser dormir, il



Le Professeur Gilbert BALLET

ouvrit son nécessaire de voyage, y prit un flacon dont il examina de près l'étiquette, but à même deux gorgées, remit le flacon en place et vint, la lampe éteinte, se recoucher à mon côté. Dix minutes environ se passèrent dans un calme absolu. Je sommeillais déjà, quand soudain mon mari me saisit de nouveau dans ses bras, me serra contre sa poitrine, me mania comme une masseuse qui serait un peu brutale. Je me faisais toute petite ; j'avais peur ; mais soyons franche, ma curiosité surtout était en éveil. Je me disais : « La chose extraordinaire dont maman m'a parlé va évidemment arriver. »

Eh bien ! non, je me trompais. C'était tout. Gaston me laissa très vite au repos. Il semblait rompu de fatigue, furieux avec cela, et murmurait : « C'est prodigieux, ma parole !... Je suis ensorcelé... » Et le voilà qui recommence ses supplications, presque en pleurant. « Vous allez me mépriser, Raymonde ! Ayez pitié de moi. C'est que je vous aime trop, voyez-vous ! » Il avait réellement l'air très malheureux ; sans doute il craignait de m'avoir fâchée en me brutalisant. Je m'efforçai de le consoler ; je l'embrassai à mon tour. Nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Ce matin, je me suis éveillée tard. Gaston était déjà habillé. Il est venu me baiser sur le front et m'a dit :

— Dors encore un peu, ma petite Raymonde ; j'ai une course importante à faire à Savigny ; je serai de retour à l'heure du déjeuner.

Je l'ai laissé partir, bien contente de ces minutes de solitude où j'ai pu te griffonner la lettre promise. Je me sens, ce matin, troublée,

inquiète... et heureuse. Ma nuit de noces est finie ; je suis donc femme, bien femme. Sans doute, cette nuit a contenu beaucoup d'incidents graves ; pourtant je m'attendais à quelque chose de plus... comment dire cela ?... de plus... *jamais imaginé*. Le seul fait vraiment extraordinaire, c'est le flacon mystérieux dont Gaston a bu deux gorgées. Je viens de l'examiner en tremblant, ce flacon ; il n'offre à l'extérieur aucune marque singulière. L'étiquette porte le nom du pharmacien et un numéro d'ordre. Le liquide est jaunâtre, il sent l'alcool et le gingembre.

J'ai demandé à la femme de chambre, tout à l'heure, si Gaston était rentré. Elle m'a répondu :

— Non, madame. Mais monsieur ne sera plus bien longtemps absent. Il a dit au cocher en partant : « Allez à Savigny, chez le docteur Levert ». Ça fait dix minutes et dix minutes, puis le temps de voir M. Levert... Trois petits quarts d'heure en tout.

Le docteur Levert ! Gaston a été consulter un médecin. Serait-il souffrant ? Mais non ; il se portait admirablement ce matin. Alors... j'ai une idée folle ; il faut que je te la confie. N'est-ce pas pour moi qu'il va consulter ? Quoi ?... ce serait déjà fait... Je me tâte... Je ressens sous mon corset des mouvements inaccoutumés. Oh ! Jeannette, si c'était vrai ! Tu serais marraine, n'est-ce pas ?

Surtout, ne raconte rien encore !

Je t'embrasse, ma mignonne, dans tes beaux cheveux noirs.

MARCEL PRÉVOST.

L'USINE DE LA CARNINE LEFRANCQ QUI EST BATIE SUR 5.000 MÈTRES CARRÉS

et a coûté plus de 500.000 francs

EST DEVENUE TOUT A FAIT INSUFFISANTE

Nous la doublons et après l'achèvement des travaux,
c'est-à-dire vers le 15 Octobre prochain, elle comprendra plus de

UN HECTARE



Dans un prochain numéro de "Chanteclair", nous
donnerons une vue photographique des bâtiments
en construction.



Sont-ils blagueurs ces journalistes !

« J'estime que les produits de
la valeur du vôtre méritent les
félicitations des Médecins et la
reconnaissance des malades. »

La **Carnine Lefrancq** est indiquée dans tous les cas où il faut soutenir les forces du malade ou réparer celles des convalescents.

Sa parfaite conservation, son goût très agréable, ses effets certains, en font une merveilleuse préparation que j'ai toujours employée avec succès.

Je vous autorise à vous servir de mon attestation, comme bon vous fera plaisir, je suis très heureux de vous la donner, sans que vous l'ayez sollicitée, car j'estime que les produits de la valeur du vôtre, méritent les félicitations des médecins et la reconnaissance des malades.

Docteur F. Dublet,

Ancien Préparateur de la Faculté de Montpellier,
Ex-Interne des Hôpitaux,
162, Chemin des Chartreux, **Marseille.**



RÉSURRECTION

Je suis heureux de vous signaler le beau succès que je viens d'avoir en obtenant, par la **Carnine Lefrancq**, la *Résurrection* dans toute l'acception du mot, d'un pauvre bébé de 26 mois, terrassé par une crise suraiguë de diarrhée cholériforme. L'enfant

a très bien accepté votre délicieuse préparation, ce qui nous a fait le plus vif plaisir, car il refusait *systématiquement* toute chose.

Docteur Georges Coupry,
Bernay (Eure).



VERS LA CARNINE LEFRANCQ

NEURASTHÉNIE — CONVALESCENCES

ANÉMIE

TUBERCULOSE

CHLOROSE



DÉBILITÉ

LYMPHATISME

FAIBLESSE

CARNINE LEFRANCO



SUC de Viande de Bœuf **CRUE**

INALTÉRABLE

concentré dans **LE VIDE** et **A FROID**



De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour.
PURE ou additionnée d'un liquide
quelconque (bouillon excepté)

FROID ou TIÈDE

Le plus **ÉNERGIQUE**

DU BŒUF, RIEN QUE DU BŒUF

RECONSTITUANT

Les Muscles du cheval
sont empoisonnés par la fatigue

dont dispose la Médecine

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Professeur GILBERT BALLET

Le Professeur Gilbert Ballet, qui occupe actuellement la chaire d'Histoire de la Médecine, à la Faculté de Paris, et qui y a fait, cette année, un cours très suivi sur la médecine grecque, est surtout connu comme neurologue et comme psychiatre.

En même temps que son enseignement officiel, il fait en effet, à l'Hôtel-Dieu, des leçons très fréquentées sur la pathologie mentale et nerveuse, continuation de celles que, depuis plus de dix ans, il a professées, soit à Saint-Antoine, soit à la Faculté, comme agrégé et comme chargé de cours.

De famille médicale, Gilbert Ballet est né à Ambazac (Haute-Vienne), le 29 mars 1853. Il a fait ses études classiques au lycée de Limoges, et ses premières études médicales à l'École secondaire de cette même ville.

En 1875, il était reçu interne des Hôpitaux de Paris, médecin des Hôpitaux en 1884, et agrégé en 1886.

Il avait été, entre temps, chef de clinique de Charcot, qui fut, avec Proust, son principal maître.

Lauréat des Hôpitaux, de la Faculté, de la Société de Biologie, de l'Académie de Médecine, il a été tour à tour Président des Sociétés médico-psychologique, de psychologie, de neurologie; du Congrès des aliénistes et neurologistes français. Il est membre d'un grand nombre de sociétés médicales étrangères, et a récemment fondé, avec quelques-uns de ses collègues, la Société française de psychiatrie, sur le modèle de la Société de neurologie, qui est si florissante.

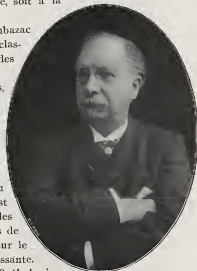
Ses principaux ouvrages sont : *Traité de Pathologie mentale, Le Langage intérieur et les Aphasies, Leçons cliniques sur les Névroses et les Psychoses, L'Hygiène du Neurasthénique, Histoire médico-psychologique de Swedenborg*. Mais ses travaux sont disséminés dans un grand nombre de recueils ou dans les comptes-rendus des Sociétés savantes, notamment dans ceux de la Société de Neurologie.

Récemment, au Congrès de Genève, le Professeur Gilbert Ballet a entrepris une tâche audacieuse, demandant que, dans les expertises mentales, les médecins renoncent à se prononcer sur les questions de responsabilité qui, selon lui, ne sont pas de leur domaine, pour se borner à dire si l'inculpé est mentalement malade, comment il est malade, et dans quelle mesure la maladie a pu influencer ses actes. La thèse a d'abord surpris, car il est difficile de dépouiller les vieilles habitudes. Mais le Congrès l'a sanctionnée de son vote, et un grand nombre de médecins experts et de juges s'y sont déjà ralliés.

L'œuvre de Gilbert Ballet est caractérisée par les efforts du savant pour rapprocher la neurologie de la psychiatrie, et effacer la séparation illogique que diverses circonstances ont élevée entre ces deux branches connexes de la clinique.

Si le jeune professeur semble avoir pris à cœur son nouvel enseignement de l'Histoire, il ne paraît pas avoir, pour cela, renoncé à ses premières amours, et nous imaginons qu'il ne porte pas moins d'intérêt à son enseignement de l'Hôtel-Dieu qu'à celui de la Faculté.

Le Professeur Gilbert Ballet est Chevalier de la Légion d'Honneur.



Je vous envoie mes félicitations pour la Carnine Lefrancq, que j'ai employée chez mes malades avec le plus grand succès.

Docteur Douvillé, 124, rue de Rivoli, Paris.



MARÉCHAL DES LOGIS DE HUSSARDS
GARDE IMPÉRIALE - (PREMIER EMPIRE)

Reproduction chromotypique
d'une Aquarelle d'Édouard Detaille.



LA NTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 26

OCTOBRE 1908 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 10 Fr.
ÉTRANGER... 12 Fr.

Michel PROVINS

LE GROS LOT

L'appartement de Daniel Chazal, fleuri, pavoisé, pour le vendredi d'amour, habituellement consacré à l'adultère depuis cinq mois que dure la liaison du beau Chazal avec l'exqu coast blonde et perverse Gabrielle d'Alèze, — le vendredi parce que d'Alèze est pris ce jour-là par un conseil d'administration et qu'on ne trompe pas ce mari, très sur l'oeil, qu'en s'entourant de toutes les précautions.

... Il est quatre heures ! Chazal ne s'explique pas que sa délicieuse maîtresse, qui fait toujours son entrée à deux heures et demie précises ne soit pas encore là ! Il est nerveux, agité, avec un peu de trac, car l'héroïsme n'a jamais été son fort. — Enfin de la porte d'entrée entr'ouverte pour la dixième fois, il perçoit dans l'escalier un bruissement soyeux et cadencé... On monte, c'est elle !... Il reconnaît le rythme de sa marche ; oui c'est elle !...

CHAZAL. — Eh bien ? qu'est-ce qu'il y a ?

GABRIELLE, *essoufflée*. — Inquiet ?

CHAZAL. — Mais je crois bien ! Je ne vis plus ?... Enfin quoi ? C'est Hilaire ? son conseil ? Il y a eu un accroc ? Explique ?...

GABRIELLE. — Laisse-moi souffler... Je n'en peux plus !... Je suis venue si vite !... Entrons !... D'autant plus que j'ai juste une demi-heure !... Raté, notre vendredi !... (*Se laissant tomber sur un canapé*). Ouf ! Embrasse-moi, au moins !...

CHAZAL. — C'est vrai... Dans mon émotion... j'oubliais ! (*L'embrassant*). Je t'adore !... Mais raconte, je suis sur des charbons ardents !

GABRIELLE. — Figure-toi qu'après le déjeuner, au moment où j'allais me préparer à sortir, Hilaire me déclare tranquillement qu'il s'est dégagé de son conseil, et que nous passerons la journée ensemble !...

CHAZAL. — Charmante perspective !... Et à quel propos ?

Je dois témoigner à la Carnine Lefranco ma reconnaissance et mon enthousiaste dévouement.

Doctor G. Couptry, Bernay (Eure).

GABRIELLE. — A propos que c'est aujourd'hui ma fête et qu'il tenait à aller choisir avec moi, dans les magasins, un cadeau qui me ferait plaisir.

CHAZAL, *ironique*. — Cet homme a des intentions d'une délicatesse!...

GABRIELLE. — Tu vois ça d'ici?... On n'a pas idée d'une tuile pareille!... Je ne pouvais pourtant pas lui dire que c'était mon jour de rendez-vous!... Il a fallu marcher!... Je voulais m'en tenir à la première boutique où nous sommes entrés et prendre n'importe quel bibelot... Mais, je t'en moque, il m'a traînée chez sept ou huit bric-à-brac, sous prétexte qu'il ne fallait pas me décider à la légère.

CHAZAL. — Et tout ça, je suis sûr, pour t'imposer une horreur!... Il a un goût!

GABRIELLE. — Non... Il m'a pris une bague ancienne, avec des rubis... Elle n'est pas trop mal! Mais enfin, tu comprends, je m'en fiche de sa bague!... Je n'avais qu'une idée : en finir, me débarrasser de lui!... Je voyais les heures se passer... ma journée de liberté flambée... Je sentais aussi que tu m'attendais... que tu devais bouillir... J'étais dans un état!

CHAZAL. — Finalement?

GABRIELLE. — Finalement, je lui ai persuadé que j'avais besoin de passer chez ma couturière!... Il m'a donné une heure, et je dois aller le reprendre à son cercle... pour dîner ensemble, au cabaret.

CHAZAL, *furieux*. — C'est ça, la journée complète!... Le dîner en tête-à-tête, le théâtre... et... et le reste!...

GABRIELLE. — Oh! le reste, non!... Je lui dirai que j'ai la migraine!...

CHAZAL. — Ça ne mordra pas!... Si tu t'imagines qu'il y va de tous ces frais-là pour des prunes!... (*Rageant*). Ah! c'est gai!... c'est très gai!...

GABRIELLE. — Raffin, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? Je pense que ce sera encore moins gai pour moi!

CHAZAL. — Notre pauvre jour de fête!... J'y avais tant pensé!... Je l'avais tant préparé?...

GABRIELLE. — C'est vrai!... Toutes ces fleurs!...

CHAZAL. — Pour toi... les roses que tu aimes!... Dans la chambre, un bon petit feu, et un goûter substantiel... avec les chatteries que tu préfères!... Comme je comptais sur un menu d'amour...

GABRIELLE, *riant*. — Copicux?

CHAZAL. — Dame, oui, pour fêter la Saint-Gabriel?

GABRIELLE. — Au lieu de ça... vigile et jeûne! Tiens, ne m'en parle pas... ça m'exaspère! Je suis sûr qu'Hilaire s'est montré pré-

venant et attentionné rien que parce que ça m'agace!

CHAZAL. — Oh! le plaisir de la vengeance contre cet homme, pour nous avoir gâté notre joie!... toute notre joie!... Car, tu sais, moi aussi je t'avais préparé un cadeau... une surprise!

GABRIELLE, *contente*. — Allons donc?... Vrai?...

CHAZAL, *lui apportant un superbe écrin*. — Regarde!

GABRIELLE, *l'ouvre et reste stupéfaite*. — Comment? ce n'est pas possible?... Le collier?...

CHAZAL, *souriant*. — Oui!... le collier en brillants, de chez Boucheron... que tu avais admiré l'autre jour!

GABRIELLE, *ne pouvant encore croire*. — Mais tu es fou?

CHAZAL. — Pourquoi donc? En quoi est-ce une folie de te faire plaisir? A moins que tu ne sois pas contente?

GABRIELLE. — Pas contente, moi?... J'en reste figée!... Je n'en peux même pas croire mes yeux? (*Mettant le collier à son cou et allant devant une glace*). Il est merveilleux!... Il est merveilleux!...

CHAZAL. — Ça ne fait pas trop mal!

GABRIELLE, *sautant au cou de son amant*. — Oh! mon mignon chéri!... mon Daniel adoré!... Mais tu m'aimes donc bien?...

CHAZAL, *ravi*. — Il faut croire!...

GABRIELLE. — Et moi qui disais ma journée manquée!... (*Se regardant encore*). Il est admirable!... Il n'y a pas à dire, c'est joli, la chair de la gorge, éclairée par de beaux diamants! (*Rembrunie*). Oui... seulement, hélas!... je ne pourrai ni l'emporter, ni le porter!... Vois-tu la tête d'Hilaire devant cette rivière?...

CHAZAL, *riant*. — Il faut trouver un truc pour la lui faire avaler!

GABRIELLE, *navrée*. — Impossible!... Comment veux-tu? Je ne peux pourtant pas lui dire que j'ai acheté, sur mes économies, ce bijou de vingt mille francs? D'autant plus qu'il me donne cinquante francs d'argent de poche par mois!...

CHAZAL, *amusé*. — Et cinquante francs, même capitalisés à dix pour cent?...

GABRIELLE. — Impossible aussi de raconter que je l'ai trouvé au théâtre... ou dans une voiture.

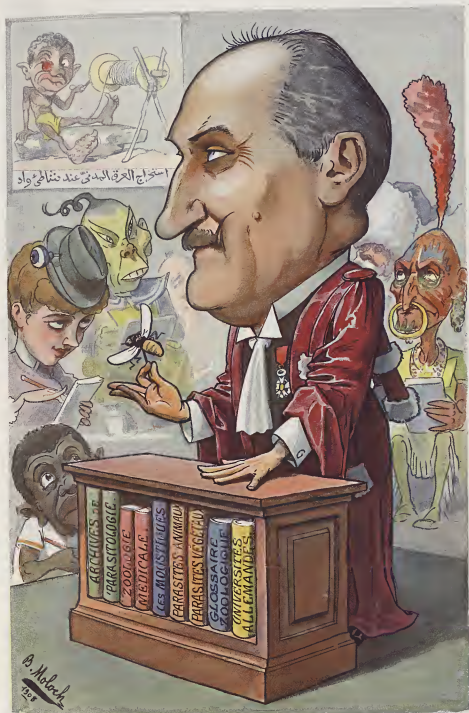
CHAZAL. — Non, il faudrait le porter à la Préfecture de police!...

GABRIELLE. — ... Ou même que je l'ai gagné.

CHAZAL, *subitement*. — Gagné?... Oh!... quelle idée!... Laisse!... Attends! Je sens un plan qui germe!... Une loterie!... C'est ça!...

GABRIELLE. — Comment?

(*A suivre.*)



Le Professeur Raphaël BLANCHARD

DYSPEPSIE

Je dois vous dire que j'apprécie la **Carnine Lefrancq**, et que moi-même, dyspepsique, j'en fais usage. Je la prescris souvent, ce qui ne fait pas le bonheur des pharmaciens blidéens, mais je passe outre à ces considérations.

Docteur Richardot, Ex-Interne des Hôpitaux,
12, Rue d'Alger, **Blida** (Algérie).

PALUDISME

Je suis un partisan convaincu de la **Carnine Lefrancq**, que j'emploie beaucoup et avec plein succès auprès de mes malades débilités par le paludisme.

Docteur A. de Cool, de la Faculté de Paris, **El Arrouch** (Algérie).

RECONSTITUANT

La **Carnine Lefrancq** est un reconstituant merveilleux, duquel on peut tout attendre. Je l'emploie souvent et toujours avec succès.

Ci-joint fr. 25,50 pour 3 flacons que je vous prie de m'envoyer.

Docteur J. Describes,

Médecin de la C^{ie} des Chemins de fer Algériens de l'Etat,
Ain-Tedelès (Oran).

**MERVEILLEUX**

Je continue à prescrire votre excellente **Carnine Lefrancq**, qui me donne toujours de merveilleux résultats.

Docteur Susini,
Berrouaghia (Algérie).

EXCELLENTS RÉSULTATS

La **Carnine Lefrancq** m'a toujours donné d'excellents résultats depuis deux ans que j'exerce et que je l'emploie.

Docteur René Bordères,
St-Cloud-d'Algérie (Oran).

Le Professeur Raphaël BLANCHARD

Raphaël Blanchard est né le 28 février 1857, à Saint-Christophe (Indre-et-Loire), dans le même village que le professeur Raymond; arrière-neveu du fameux aéronaute Jean-Pierre Blanchard; fils de René Blanchard, poète-dramatique, mort jeune, dont un drame en vers, *Pierre Guiffort*, a été publié.

En 1874, le jeune Blanchard commençait ses études médicales à la Faculté de Paris, et en 1876, le professeur Georges Pouchet le prenait comme préparateur particulier dans son laboratoire d'histologie zoologique; puis il allait passer dans les Universités d'Autriche et d'Allemagne l'année scolaire 1877-1878, et travaillait ensuite sous la direction de Paul Bert, comme préparateur du cours de physiologie de la Sorbonne.

En 1883, le docteur Raphaël Blanchard obtenait, à la Faculté de Médecine de Paris, l'agrégation d'histoire naturelle médicale, dont la chaire lui revenait en 1897. Il abandonnait, d'ailleurs, cette chaire en 1907, pour prendre celle de parasitologie, nouvellement créée, et qui convenait absolument à la nature des travaux dont il avait fait sa spécialité.

En effet, dès 1902, le professeur Raphaël Blanchard avait créé, à la Faculté de Paris, un Institut de Médecine coloniale, qui fonctionne régulièrement depuis lors, et forme chaque année une trentaine d'élèves, auxquels, après examen, est délivré un diplôme de médecin colonial de l'Université de Paris. La moitié de ces médecins sont des étrangers, hispano-américains pour la plupart.

Pendant vingt-deux ans, de 1879 à 1900, M. Raphaël Blanchard a été secrétaire général de la Société Zoologique de France; et, en récompense de son dévouement, la Société lui offrait, il y a quelques années, une plaquette à son effigie, gravée par le professeur Paul Richer.

En 1889, il institue, avec le professeur A. Milne-Edwards, le Congrès international de Zoologie qui, depuis lors, s'est réuni régulièrement tous les trois ans, et dont il est le secrétaire général permanent.

Puis il fonde les *Archives de Parasitologie*, luxueuse publication polyglotte paraissant par fascicules de dix feuilles à intervalles irréguliers. Quatre fascicules forment un volume de 640 pages avec de nombreuses figures dans le texte et hors texte. Cette belle publication venait combler une lacune sensible, à une époque où une étiologie nouvelle, celle des maladies dues aux piqûres d'insectes et des vers intestinaux, prend une importance chaque jour plus considérable.

En outre, le professeur Blanchard avait créé, avec le docteur A. Prieur, la Société française d'Histoire de la Médecine, dont il était le premier président; et en 1907, il avait été élu président de la Société de Médecine publique et de Génie sanitaire.

Dès 1883, comme agrégé, le docteur Raphaël Blanchard avait spécialisé l'enseignement de la zoologie médicale dans l'étude des animaux parasites; et il avait ainsi créé en France l'enseignement de la parasitologie.

Comme professeur, depuis 1897, il a fait subir la même évolution à la botanique médicale, en sorte que la parasitologie est devenue une nouvelle branche de l'enseignement médical. C'est cette évolution qui, finalement, a été consacrée par la transformation de l'ancienne chaire d'histoire naturelle médicale en chaire de parasitologie.

Le professeur Raphaël Blanchard est membre honoraire de l'Académie de Médecine de Belgique et de l'Institut Gênois; membre correspondant de l'Académie de Médecine de Turin, de la Société de Médecine de Gand, de l'Institut Egyptien, etc.; membre honoraire du *Royal Institute of Public Health*, de la Société Britannique de Médecine tropicale, etc.

Il est chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1895; Officier de l'Instruction publique et du Mérite Agricole; Grand Officier et Commandeur de divers ordres étrangers.

Polyglotte, parlant couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et même à peu près le russe et le hollandais, le Professeur Blanchard a publié, cette année, un glossaire allemand-français des termes d'anatomie et de zoologie. Il possède une collection très importante de jetons et de médailles concernant la médecine, riche de plus de 3000 pièces.



PRINCIPAUX TRAVAUX ET OUVRAGES : Traité de zoologie médicale, 2 vol. 1883-1888. — Les Universités allemandes, 1883. — Parasites animaux, Parasites végétaux, 1895, (in Bouchard, Traité de Pathologie générale). — Les Moustiques, 1 vol., grand in-8°, 1905. — Nombreux mémoires sur la Zoologie, l'Anatomie et la Physiologie comparées, l'Anthropologie, l'Ethnographie, l'Histoire de la Médecine, la Numismatique médicale, mais surtout sur les Parasites et les Maladies parasitaires.

La CARNINE LEFRANCQ

I. - Est Aseptique

Ne
cultive
sur
aucun
milieu



Peut être
injectée sans
troubles
dans la
cavité péri-
tonéale.

II. - N'est pas Toxique

pour les Reins



Urine d'un sujet traité par des
injections intrapéritonéales
de **Carnine Lefrancq**
(normale).



Urine d'un sujet traité par des
injections intrapéritonéales
de suc de viande de cheval
(néphrite avec cylindres).

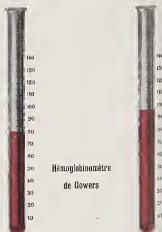
V. - Accroît le Poids

du Corps



VI. - Enrichit le Sang

en Hémoglobine



Hémoglobinomètre
de Gowers

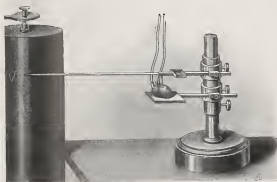
Avant l'emploi de la Carnine :
8 0/0 d'hémoglobine

Après l'emploi de celle-ci :
9,7 0/0 au bout d'un mois

La CARNINE LEFRANCQ

III. - Réveille les Contractions

du Cœur



La **Carnine Lefrancq** est un liquide vital, elle réveille les contractions du cœur isolé du corps.

IV. - Contient les Ferments

Vivants (du Suc Musculaire)

Démonstration :

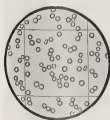
1° L'injection d'un parenchyme organique frais, à un animal, confère, au sérum de ce dernier, un pouvoir cytotoxique vis-à-vis d'un autre animal.



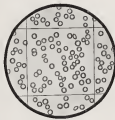
1° Or, le sérum d'un lapin injecté avec de la **Carnine** devient cytotoxique pour un autre lapin.
3° La **Carnine** se comporte donc comme un tissu vivant.

VII. - Enrichit le Sang

en Hématies



Avant l'emploi
de la **Carnine**
41 globules rouges



Un mois après
son emploi
54 globules rouges
par carré d'hématimètre

VIII. - Accroît la Résistance

au Froid



Par ces actions multiples, la **Carnine Lefrancq** s'affirme donc comme étant un **AGENT RECONSTITUANT** de premier ordre, doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications, du froid et des hémorragies.

Je prescris beaucoup la **Carnine Lefrancq**, et cela à la satisfaction de mes malades; j'ai obtenu dernièrement avec cet excellent produit, une véritable résurrection chez un tuberculeux à la deuxième période menacé de phthisie galopante. Je suis donc heureux, une fois de plus, au nom de mes clients, de vous remercier chaleureusement et croyez que je serai encore plus heureux de recommander la **Carnine Lefrancq**, le plus que je le pourrai. Il est vrai que j'ai essayé de la concurrence, mais les résultats sont de beaucoup différents.

Docteur R. Bonnet,
Ruoms (Ardèche).

J. R., 23 ans, atteint depuis deux ans de tuberculose pulmonaire. Au moment où je le vis pour la première fois, en Novembre 1907, présentait des lésions du deuxième degré à droite, du premier degré à gauche, de l'anorexie absolue, diarrhée d'origine non tuberculeuse, quoique assez persistante, expectoration abondante et légèrement sanguinolente. Il présentait même une tuberculose qui, depuis peu, paraissait évoluer rapidement. Après avoir essayé le gafacol, l'arsenic, après avoir essayé sans succès de stimuler son estomac, j'eus recours à la **Carnine Lefrancq**. Il vient de terminer son troisième flacon et il s'est opéré chez lui un changement merveilleux : l'appétit est revenu, ses forces augmentent peu à peu, la toux et l'expectoration diminuent beaucoup. C'est un malade qui paraît revenir à la santé.

Guérira-t-il? Je le désire, dans tous les cas, je mets cette amélioration sur le compte de la **Carnine Lefrancq** et chaque fois que j'en trouverai l'emploi, je me propose d'y recourir, certain d'avance que c'est le traitement spécifique de l'asthénie, de quelque origine qu'elle soit.

Docteur G. Dugoua, Jonzac (Charente-Inférieure).

J'ignorais, sauf de nom, la **Carnine Lefrancq**, je viens de m'en servir dans un cas grave d'ictère, chez une femme de 65 ans, émaciée à pouls filiforme. Avec trois flacons, elle s'est tonifiée; le pouls est remonté, et la malade, *hors de danger*, ne veut que la **Carnine Lefrancq**.

Docteur G. Dacheux,
Médecin-Adjoint de l'Hospice,
Elbeuf (Seine-Inf.).



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 27

NOVEMBRE 1908 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . { FRANCE... 10 FR.
ÉTRANGER... 12 FR.

Michel PROVINS

LE GROS LOT

(Suite et fin)

CHAZAL. — Mais oui... Une dame noble dans la purée, et obligée, par de pénibles circonstances, de mettre ses bijoux en loterie, avec le collier comme gros lot... C'est ça, je te dis! On collerait des billets à ton mari, qui, naturellement, deviendrait l'heureux gagnant!... Hein!... Qu'en penses-tu?...

GABRIELLE, se tordant. — Ça, c'est génial!...

CHAZAL. — N'est-ce pas?... Hilaire, dans sa situation, est forcé d'avoir la veine!...

GABRIELLE. — Il l'aura même à coup sûr!... Crevante, ton idée!... Et nous qui cherchions le plaisir de la vengeance!... Adorable! — C'est toi qui lui monteras le bateau?

CHAZAL. — Dans deux ou trois jours!... le temps de faire imprimer quelques billets!...

GABRIELLE. — Mets-les à vingt francs... pour que cela ait l'air plus vrai!... On tâchera de lui en faire prendre cinq. (Riant). Ça sera toujours

cent francs de récupéré sur le collier!... Tâche de venir dimanche, après le déjeuner... Je voudrais être là pendant ton boniment!... Quand tirerait-on?

CHAZAL. — La carotte?

GABRIELLE. — Non, la loterie?... Pas trop tard?... dans un mois... pour que je puisse bien vite avoir le collier!... (Devant la pendule). Oh! déjà six heures. (Le regardant). Si seulement j'avais vingt minutes devant moi!...

CHAZAL, devinant sa pensée. — Non... On se laisserait entraîner!... Aujourd'hui, il ne faut pas le faire attendre!...

GABRIELLE, rajustant son chapeau. — Dire que je m'en vais sans t'avoir prouvé ma reconnaissance!

CHAZAL. — C'est une dette pour la semaine prochaine!...

GABRIELLE, gamine. — Je paierai les inté-

BOV' HÉPATIC -

contenus dans 50 grammes de tissu hépatique. — **INDICATIONS** : Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et dans toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle.

Liqueur renfermant, par cuillerée à bouche, tous les ferments et principes solubles

rêts!... Adieu, mignon chéri!... A dimanche!...
(*Sur le point de sortir*). Avec quel numéro le feras-tu gagner?...

CHAZAL, *lui donnant un baiser*. — Avec un multiple de 13...

Le dimanche suivant, chez les d'Alèze, au fumoir.
D'Alèze qui a la marotte de parler politique et question sociale, a engagé une discussion avec Chazal.

D'ALÈZE, *agressif*, à Chazal. — Parbleu! Vous êtes un capitaliste j'm'enfichiste, et par-dessus le marché, internationaliste de l'intérêt, comme tous ces millionnaires qui, ayant placé leur fortune à l'étranger, se moquent de ce qui se passe dans leur pays!... Eh bien, il y a des heures où cela devient presque une trahison!...

CHAZAL, *sévère*. — Dites donc d'Alèze!...

D'ALÈZE. — Les mots dépassent ma pensée... demande pardon!... je me laisse emporter!... mais enfin, ce que je veux exprimer, c'est que nous tous qui possédons un peu ou beaucoup, nous avons des devoirs envers la nation, et surtout, envers nos compatriotes moins heureux que nous!...

CHAZAL. — Oh! oh! la solidarité!...

D'ALÈZE. — Mais certainement, la solidarité effective, comportant de votre part des sacrifices d'argent!... Moi, je suis socialiste, dans le bon sens...

CHAZAL. — Dans le sens sentimental!...

D'ALÈZE. — Non, dans le sens pratique! Vous me verrez toujours prêt à soulager une véritable misère!

CHAZAL. — Ça se trouve joliment bien, ce que vous me dites là!... J'ai justement à vous parler d'une bonne œuvre!

D'ALÈZE, *déjà sur la défensive*. — Ah! oui, mais permettez, je n'admets pas non plus, les yeux fermés, toutes les fumisteries de la charité!...

CHAZAL. — Il ne s'agit pas du tout d'une fumisterie... Vous avez bien connu M^{me} de Ribourdel?

D'ALÈZE, *cherchant*. — Ribourdel?... Non...

CHAZAL. — Vous ne vous rappelez pas? Mais si, vous avez dû connaître?... M^{me} de Ribourdel est la veuve d'un ancien officier de la garde impériale... Les Ribourdel ont eu autrefois une très grande situation!...

D'ALÈZE. — Je ne vois pas du tout!

CHAZAL. — Enfin, d'ailleurs, peu importe! La pauvre femme vient de perdre, dans des placements malheureux, le peu de fortune qui lui restait, et pour tâcher de s'assurer du pain, elle met ses bijoux en loterie... Il n'y a, d'ailleurs, qu'un numéro intéressant — qui constituera le gros lot — c'est une très belle rivière de diamants. On raconte qu'elle vient de Napoléon III et qu'elle a été donnée par le souverain à celle qui fut la belle M^{me} de Ribourdel, comme prix de certaine faveur... (*Pudique*) sur laquelle je ne peux pas insister devant M^{me} d'Alèze!... Enfin, c'est presque un bijou historique!

D'ALÈZE. — Et c'est vous qui placez les billets?...

CHAZAL. — Oui, c'est moi!... Vous voyez que les j'm'enfichistes peuvent quelquefois s'émouvoir de certaines détresses?... Et celle de M^{me} de Ribourdel est navrante!... Vous êtes trop bon philanthrope, mon cher monsieur, pour ne pas me prendre quelques billets...

D'ALÈZE. — C'est que sur les loteries, j'ai un principe...

GABRIELLE, *qui n'avait encore rien dit*. — Mais, mon ami, nous ne pouvons pas refuser!...

CHAZAL. — Rien que cinq petits coupons à vingt francs?... Presque les derniers!... On tire dans quinze jours!... Et qui sait!... Une bonne action n'est jamais perdue!... Vous gagnerez peut-être le gros lot!

D'ALÈZE. — Oh! je la connais!... Quant à ça!... Mais, d'ailleurs, l'intérêt ne m'influence jamais. Vous me dites qu'il s'agit d'une misère réelle... je marche!... Donnez-moi les cinq billets!... (*Tirant son portefeuille*). Voici cent francs!

CHAZAL, *lui offrant un paquet de billets*. — Si vous voulez choisir vos numéros?...

D'ALÈZE. — Oh! n'importe lesquels... ça m'est égal!...

CHAZAL. — Alors, le hasard... ça vaut quelquefois mieux!...

Il donne les cinq coupons à d'Alèze, empoche l'argent, échange un demi-coup d'œil de triomphe avec Gabrielle, et après quelques banalités de conversation, trouve un prétexte pour terminer sa visite.

D'ALÈZE, *quand Chazal est parti*, à Gabrielle. — Il m'a refait de cent francs, l'animal!

GABRIELLE. — C'est votre faute, aussi, vous voulez toujours poser pour le monsieur compatissant!

Trois semaines après, le domestique de Chazal apporte à M. d'Alèze le superbe collier reposant dans un écrin fané, timbré aux initiales des Ribourdel; le lot accompagné d'une lettre ainsi conçue:

« Mon cher d'Alèze,

« L'in vraisemblable devient quelquefois le vrai. La loterie Ribourdel a été tirée cet après-midi, dans les salons de la comtesse de Pomeuil, et vous gagnez le fameux collier avec le numéro 13,312!... J'en suis stupéfait, mais ravi, car vous étiez assez sceptique sur les gros lots, et je vous avais quelque peu imposé les cinq billets. Je vous envoie de suite l'objet par mon domestique. Je passerai vous voir vers six heures, et vous me ferez un grand plaisir en m'attendant pour faire la surprise à M^{me} d'Alèze.

« Présentez-lui, je vous prie, mes plus respectueux hommages, et croyez-moi bien cordialement votre

» Daniel CHAZAL.

» P. S. — Décidément, la vertu est toujours récompensée! *

Deux heures après.

CHAZAL, *entrant chez d'Alèze avec un sourire supérieur.* — Eh bien?...

D'ALÈZE, *transporté.* — Merveilleux!... mon cher, il est merveilleux! Des diamants d'une pureté... et une monture!...

CHAZAL. — J'espère que M^{me} d'Alèze?...

D'ALÈZE, *l'arrêlant.* — Chut!... ma femme n'était pas là quand votre domestique est venu...

elle ne sait rien!... et je vais vous demander un service, mon cher Chazal, ne faites, devant elle, aucune allusion ni à la loterie, ni, surtout, au collier?...

CHAZAL, *troublé.* — Parce que?...

D'ALÈZE, *confidentiel.* — Parce que je viens de le donner à ma maîtresse!...

CHAZAL. — !!!

MICHEL PROVINS.

LA VIANDE DE CHEVAL

« L'usage thérapeutique de la viande crue rend, certes, d'immenses services; mais il semble extraordinaire que l'on aille chercher, en vue de la suralimentation, une viande dont les qualités propres sont des plus discutables et pour laquelle les causes d'insalubrité sont si fréquentes. »

Docteur A. Moreau,

Bulletin de la Société Nationale d'Acclimation de France
(Revue des Sciences naturelles appliquées)

BOV' HÉPATIC

LIQUEUR renfermant, par cuillerée à bouche, tous les ferments et principes solubles
contenus dans

1 à 3 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment, dans une
infusion aromatique :
menthe, tilleul, fleur d'oranger, etc.

FROIDE ou TIÈDE

50 Grammes de Tissu Hépatique

Préparée avec les Foies des Bœufs de la

CARNINE LEFRANCQ

INDICATIONS

Dans toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et dans toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle :

Manifestations multiples et variées de l'Arthritisme, Néphrites,
Artérioscléroses, Cirrhoses, Diabète, Goutte, Cancer, Hémophilie,
Dyspepsies intestinales, Entérites chroniques, Constipation, Urticaire, Dermatoses.

PRIX DU FLACON : **6 Francs**



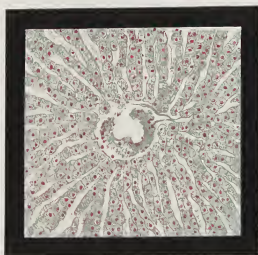
Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris



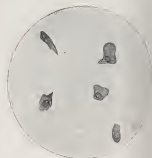
La CARNINE LEFRANCQ

n'est jamais toxique

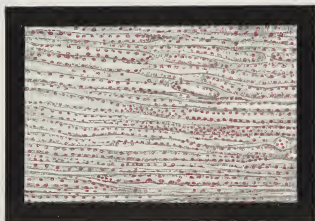
Sujets traités par des injections intrapéritonéales de
CARNINE LEFRANCQ



FOIE NORMAL



URINE NORMALE



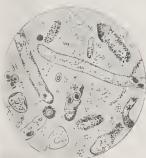
REIN NORMAL

Le SUC DE CHEVAL

est souvent toxique

Sujets traités par des injections intrapéritonéales de

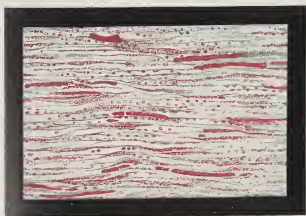
SIROP de SUC de CHEVAL



URINE PATHOLOGIQUE
(Néphrite avec cylindres)



FOIE MALADE (surcharge graisseuse)
(La graisse est colorée en noir par l'acide osmique)



REIN MALADE (cylindres)

Le Professeur GAUCHER

Ernest Gaucher est né à Chamfleury, dans la Nièvre, il a fait ses études à Paris, au Lycée Bonaparte, aujourd'hui Lycée Condorcet.

Successivement interne des Hôpitaux de Paris en 1877, préparateur des travaux pratiques d'histologie en 1880, chef du Laboratoire de la Charité en 1885, médecin des Hôpitaux en 1886 et agrégé de la Faculté en 1892, il obtenait, après dix années d'agrégation, en 1902, la chaire de professeur de clinique des maladies cutanées et syphilitiques, laissée vacante par la retraite du professeur Fournier.

Ses nombreux travaux antérieurs, parmi lesquels il convient de citer ceux concernant l'épithélioma primitif de la rate (splénomégalie primitive), le traitement de la diphtérie, l'auto-intoxication chronique par les matières extractives azotées et la diathèse, et surtout ses leçons sur les maladies de la peau, faites à la Faculté de Médecine et à l'Hôpital Saint-Louis, le classent parmi les médecins éminents qui ont su maintenir le prestige de notre grande Ecole de Dermatologie, à l'Hôpital Saint-Louis.

Membre autorisé de tous les Congrès internationaux de dermatologie, le professeur Gaucher a présidé la section des sciences médicales au dernier Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences (Clermont-Ferrand, 1908).

Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PRINCIPAUX OUVRAGES : Leçons sur les maladies de la peau, en 2 volumes. — Traitement de la syphilis (2^e édition). — Précis de syphiligraphie.



Je viens vous exprimer toute ma satisfaction pour l'excellent résultat que j'ai obtenu avec la **Carnine Lefrançois**.

C'est une préparation des plus énergiques et qui est facilement supportée par l'estomac même à la dose de sept cuillerées à bouche par jour et sans entraîner de troubles digestifs ou intestinaux. Avec elle, l'état général se remonte, la dénutrition est arrêtée, l'embonpoint reparait ainsi que l'augmentation de poids. Grâce à elle, nous pouvons lutter énergiquement contre toutes les maladies consomptives et si nous ne pouvons obtenir de guérison, nous avons la satisfaction de prolonger des existences contre lesquelles toute thérapeutique pharmaceutique est impuissante.

Docteur Beauxis-Lagrave,

Inspecteur des Enfants-Assistés, **Aulnay-sous-Bois (S.-et-O.).**

Je prescris la **Carnine Lefrancq** quotidiennement et lui dois beaucoup de reconnaissance.

Docteur Henri Gout,
Gaunes-Minervois (Aude).

Je n'ai qu'à me louer des bons résultats que j'obtiens de la **Carnine Lefrancq** dans tous les cas d'anémie où je l'emploie.

Docteur Bogé,
19, Boulevard Carteret, Reims.

Mes félicitations pour la **Carnine Lefrancq** que je recommande toujours avec le même succès.

Docteur Huot,
Dijon (Côte-d'Or).

Je suis toujours très satisfaite des bons résultats que j'obtiens avec la **Carnine Lefrancq**.

Mlle le Docteur Desmolières,
19, Rue Bellefond, Paris.

RIEN

ne

remplace

la

Viande Crue



LE CARICATURISTE MOLOCH

RIEN

ne

remplace

la

Viande Crue

RIEN

RIEN

Veillez me faire parvenir le plus promptement possible, deux flacons de **Carnine Lefrancq**. Ceux que vous m'avez envoyés m'ont donné de si bons résultats que je veux prolonger l'essai d'un tel médicament. Ci-joint, mandat-poste de Fr. 17.

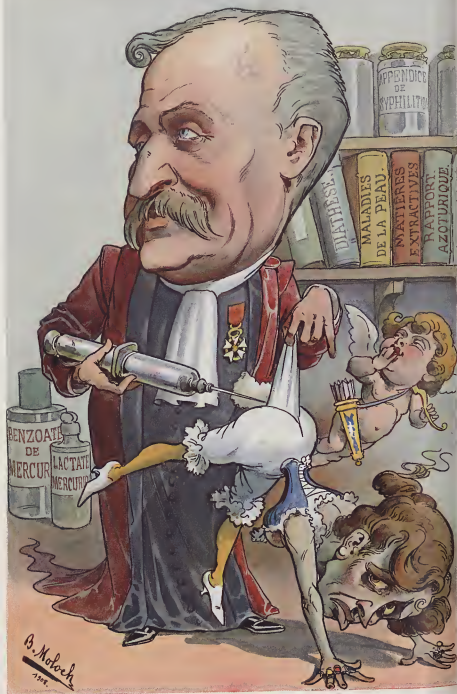
Docteur Couénon,
Gerdon-du-Loiret.

Je vous prie de vouloir bien me faire adresser deux flacons de **Carnine Lefrancq** pour mon usage personnel. Elle m'a déjà donné d'excellents résultats. Ci-inclus mandat-poste de 17 francs.

Docteur Carbonel,
Médecin de la Marine,
Toulon (Var).

Je me fais un plaisir d'ordonner la **Carnine Lefrancq**, reconstituant unique dans son genre, et je suis toujours sûr du succès.

Docteur Escluse,
Ex-interne, lauréat de la Faculté, Castelnau-dary (Aude).



Le Professeur GAUCHER



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MEUSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE
N° 28
NOVEMBRE 1908 (2)

ABONNEMENT
UN AN. : { FRANCE . . . 10 FR.
 { ÉTRANGER . 12 FR.

Alphonse DAUDET

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Racontées par lui-même

Vous savez que les perdreaux vont par bandes et nichent ensemble au creux des sillons pour s'enlever à la moindre alerte, éparpillés dans la volée comme une poignée de grains qu'on sème. Notre compagnie à nous est gaie et nombreuse, établie en plaine sur la lisière d'un grand bois, ayant du butin et de beaux abris de deux côtés. Aussi, depuis que je sais courir, bien emplumé, bien nourri, je me trouvais très heureux de vivre. Pourtant quelque chose m'inquiétait un peu, c'était cette fameuse ouverture de la chasse, dont nos mères commençaient à parler tout bas entre elles.

Un ancien de notre compagnie me disait toujours à ce propos :

— « N'aie pas peur Rouget — on m'appelle Rouget à cause de mon bec et de mes pattes couleur de sorbe : — n'aie pas peur, Rouget,

je te prendrai avec moi le jour de l'ouverture et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien.

C'est un vieux coq très malin et encore alerte, quoiqu'il ait le fer à cheval déjà marqué sur la poitrine et quelques plumes blanches par-ci par-là. Tout jeune il a reçu un grain de plomb dans l'aile, et comme cela l'a rendu un peu lourd, il y regarde à deux fois avant de s'envoler, prend son temps et se tire d'affaire. Souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y a là une singulière petite maison, nichée dans les châtaigniers, muette comme un terrier vide et toujours fermée.

— « Regarde bien cette maison, petit, me disait le vieux ; quand tu verras de la fumée monter du toit, le seuil et les volets ouverts, ça ira mal pour nous. »

Et moi je me fiais à lui, sachant bien qu'il n'en était pas à sa première ouverture.

BOV' HÉPATIC -

Liquore renfermant, par cuillerée à bouche, tous les ferments et principes solubles contenus dans 50 grammes de tissu hépatique. — **Indications :** Toutes les maladies qui sont le résultat de l'insuffisance hépatique et toutes celles qui sont compliquées de cette insuffisance et aggravées par elle.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends qu'on rappelait tout bas dans le sillon :
« Rouget, Rouget. »

C'était mon vieux coq. Il avait des yeux extraordinaires.

« Viens vite, me dit-il, et fais comme moi. »

Je le suivis, à moitié endormi, en me coulant entre les mottes de terre, sans voler, sans presque sauter, comme une souris.

Nous allions du côté du bois : et je vis en passant qu'il y avait de la fumée à la cheminée de la petite maison, du jour aux fenêtres, et devant la porte grande ouverte des chasseurs tout équipés, entourés de chiens qui sautaient. Comme nous passions, un des chasseurs cria :
« Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après déjeuner. »

Alors je compris pourquoi mon vieux compagnon nous emmenait d'abord sous la futaie. Tout de même le cœur me battait, surtout en pensant à nos pauvres amis.

Tout à coup, au moment d'atteindre la lisière, les chiens se mirent à galoper de notre côté.

« Rase-toi, rase-toi », me dit le vieux en se baissant.

En même temps, à dix pas de nous, une caille effarée ouvrit ses ailes et son bec tout grands et s'envola avec un cri de peur. J'entendis un bruit formidable et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude, bien que le soleil fût à peine levé. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière un petit chêne, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là, cachés à regarder entre les feuilles.

Dans les champs, c'était une terrible fusil-

lade. A chaque coup, je fermais les yeux, tout étourdi ; puis, quand je me décidais à les ouvrir, je voyais la plaine grande et nue, les chiens courant, furetant dans les brins d'herbe, dans les javelles, tournant sur eux-mêmes comme des fous. Derrière eux, les chasseurs juraient, appelaient, les fusils brillaient au soleil. Un moment, dans un petit nuage de fumée, je crus voir — quoiqu'il n'y eût aucun arbre alentour — voler comme des feuilles éparpillées. Mais mon vieux coq me dit que c'était des plumes : et, en effet, à cent pas devant nous, un superbe perdreau gris tombait dans le sillon en renversant sa tête sanglante.

Quand le soleil fut très chaud, très haut, la fusillade s'arrêta subitement. Les chasseurs revenaient vers la petite maison, où l'on entendait pétiller un grand feu de sarments. Ils causaient entre eux, le fusil sur l'épaule, discutaient les coups, pendant que leurs chiens venaient derrière, harassés, la langue pendante...

« Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon, faisons comme eux. »

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amende. De beaux faisans au plumage mordoré picotaient là, eux aussi, en baissant leurs crêtes rouges, de peur d'être vus. Ah ! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles et si l'un des leurs était déjà tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant ; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

(A suivre).

Alphonse DAUDET.

Si l'Aéroplane est le dernier cri de la Science,

La CARNINE LEFRANCQ est le dernier cri de la Thérapeutique.

Emerveillé par l'emploi de la Carnine Lefrancq, je ne puis m'empêcher de venir vous en communiquer les résultats surprenants.

Un enfant de quatre mois et demi, atteint de gastro-entérite, étant élevé au biberon, vomissant lait, eau bouillie, eau de Vals, etc., garda seulement la Carnine Lefrancq et c'est grâce à ce produit zomothérapique merveilleux que l'enfant fut sauvé. On peut dire que si l'aéroplane est le dernier cri de la Science, la Carnine Lefrancq est le dernier cri de la Thérapeutique.

Docteur Hubert Houllier,

Saint-Just (Charente-Inférieure).



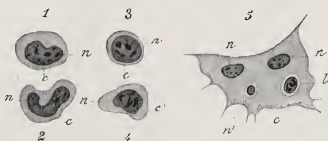
Le Docteur HUCHARD

La CARNINE LEFRANCQ

réveille les Contractions du Cœur

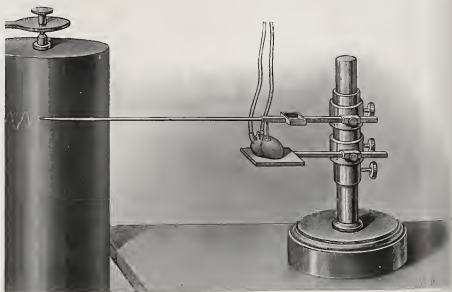
Milieu vital, elle exalte les défenses de l'organisme

Aseptique et non Toxique, la CARNINE LEFRANCQ n'altère pas les éléments anatomiques, au contact desquels elle est placée ; en mobilisant les lymphocytes et les macrophages, elle active les défenses cellulaires de l'organisme et les processus de réintégration.



Exsudat provoqué à la surface du péritoine par injection de Carnine

1-4. Mononucléaires. — 5. Macrophage ayant englobé un leucocyte et une cellule dont il ne reste plus que le noyau, n.
c. Cytoplasma. — n. Noyau.



Dispositif permettant d'enregistrer les contractions du cœur, à l'intérieur duquel circule de la Carnine Lefrancq

Mieux que le sérum artificiel, comme les liquides de Locke et Ringer, elle provoque la contraction du cœur détaché de l'organisme.

Le Docteur HUCHARD

Henri Huchard est né dans l'Aube, à Auxon, en 1844. Interne à Paris en 1867, il passait sa thèse de doctorat en 1872 et arrivait médecin des hôpitaux en 1879. Deux fois lauréat de la Faculté, deux fois lauréat de l'Académie de Médecine, une fois lauréat de l'Académie des Sciences (de 1871 à 1885).

Au cours d'une observation portant sur plus de 2.000 varioleux, pendant la guerre 1870-71, il découvre la myocardite varicelleuse, et étudie les causes de la mort dans la variole. Ces études lui valent le prix des Thèses (médaille d'argent).

Après avoir collaboré avec Axenfeld, en 1883, à un Traité des névroses, il obtient, en 1884, le prix Godard, à l'Académie de Médecine, avec une étude des angines de poitrine.

À dater de cette époque, le docteur Huchard se spécialise dans les maladies du cœur. Successivement, il étudie le délire chez les cardiaques, l'hypertension artérielle dans la fièvre typhoïde, l'œdème aigu du poumon, l'aortisme héréditaire, l'influence de la grippe sur le cœur; et bientôt on lui doit des notions nouvelles sur le mécanisme et la valeur séméiologique du pouls rapide (embryocardie et tachycardie) et du pouls lent. Notamment, il fait du premier un signe de l'artériosclérose, et il étudie le second dans la maladie de Stokes-Adams et dans les formes frustes de cette dernière. Sa devise est : *in corde spes, vis et vita*.

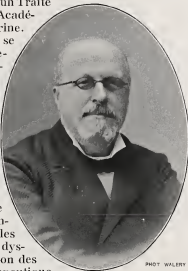
Observateur perspicace, il arrive à résoudre le problème obscur des arythmies cardiaques, et il introduit, dans leur pathogénie, l'influence des troubles digestifs, affirmant l'origine toxi-alimentaire de la dyspnée, des palpitations et des arythmies. Cette notion des faux-cardiaques fut très féconde au point de vue thérapeutique.

Le docteur Huchard fut d'ailleurs toujours guidé dans ses nombreuses recherches par la considération du traitement. Il se vante, à bon droit, de croire à la thérapeutique, mais avec peu de médicaments. Aussi lui doit-on de précieuses formules pour l'alimentation des cardiaques et des rénaux, et nul ne sait mieux que lui manier la digitale, la caféine, la théobromine et la trinitrine, dont il a admirablement défini les indications et déterminé la posologie.

À ce point de vue, bien que n'appartenant pas au corps enseignant de la Faculté, le docteur Huchard n'en doit pas moins être considéré comme un maître : les étudiants et les médecins se pressent à ses visites de l'Hôpital Necker. Il est en effet le type du médecin praticien, pour qui le point le plus important est de soulager le malade, s'il ne peut le guérir; et ses confrères sont assurés de trouver toujours auprès de lui la formule qui apportera le soulagement, et dont le malade lui sera reconnaissant.

Son activité tout entière, ses livres comme ses ouvrages, accusent cette forme de son esprit; car s'il est membre de l'Académie de Médecine, le docteur Huchard est aussi directeur du *Journal des Praticiens*. Membre de nombreuses sociétés scientifiques étrangères, il a présidé la Société de thérapeutique de Paris, et a fondé le Congrès français de climatothérapie et la Commission permanente des stations hydrominérales et climatiques de France.

Fait Chevalier de la Légion d'Honneur à l'âge de 27 ans, pour un acte de dévouement dans un service de l'Hôpital des Enfants-Assistés, dont il était l'interne, le docteur Huchard est officier de la Légion d'Honneur depuis 1904.



PHOT. WALERY

PRINCIPAUX OUVRAGES : Consultations médicales (1906). — Traité des maladies du cœur et de l'aorte (3^e édition, 1899-1904). — Nouvelles consultations médicales (1906). — Clinique thérapeutique du praticien (en collaboration avec Fiessinger, 1907). — Les maladies du cœur et leur traitement, 1908.

N'INFLIGEZ PAS AUX ENFANTS LE SUPPLICE DE L'HUILE DE FOIE DE MORUE
DU SIROP ANTISCORBUTIQUE ET AUTRES PRÉPARATIONS SURANNÉES

ESSAYEZ

Un seul Flacon de **CARNINE LEFRANCQ** marqué
et vous serez complètement édifié

5 fr. 50

DE SUITE

Tout à fait

INOFFENSIVE

même

chez les petits

Enfants

Tous les

ENFANTS

l'acceptent

avec le plus

grand plaisir



J'ai expérimenté la **Carnine Lefrancq** sur un petit malade et les résultats ont été excellents. Je n'hésiterai pas à la recommander, surtout dans la médecine infantile.

Docteur Thibaut,

Agrégé à la Faculté de Médecine de **Lille**.

J'ai obtenu de bons résultats avec la **Carnine Lefrancq** administrée à une petite fille anémique. Veuillez en adresser deux flacons à **M^{me} G..., à Vico (Corse)**.

Docteur Gallini,

Sousse (Tunisie).

J'admire les résultats de la **Carnine Lefrancq**, surtout dans la médecine infantile, et vous prie de m'adresser, contre remboursement, un nouveau flacon de cette « *Vie en bouteille* ».

Docteur Arnal,

Albertville (Savoie).

J'ai employé la **Carnine Lefrancq** chez un enfant qui dépérissait à vue d'œil par suite de vomissements occasionnés par la coqueluche, et j'ai été très satisfait du résultat. Il a repris 1 kilo 100 en dix-sept jours.

Docteur Ruault, La Pooté (Mayenne).

RIEN

ne remplace la Viande Crue

RIEN

PARENTÉ COMPLIQUÉE



Les Suites d'un Premier Lit

○ ○ ○

Le jour où j'épousai ma femme,
Elle avait de son premier lit
Une fille à l'œil plein de flamme
De laquelle mon père s'éprit.
Mon père était veuf, mais très tendre,
Avec ma fille, il se maria,
Cqui fait qu'mon pèr' devint mon gendre
Et que j'fus l'beau-pèr' de papa.

Je n'sais pas si je m'fais comprendre,
C'est très simple, mais cependant,
J'vous préviens qu'vous pouvez m'reprendre
Si ça vous semble embarrassant!

Ma bell' fill' devint donc ma mère.
Or, moi-mêm' je d'vins bientôt père,
C'est-ici qu'ça se cors' légèr'ment
De ma fille, mon fils fut le frère,
Mais là ne s'arrête pas tout,
Car étant l'beau-frér' de mon père,
Il devint mon oncl' du mêm' coup.

La jeune femme de mon père
(Mon ancienn' fill', par conséquent),
Plus tard devint à son tour mère
D'un gros garçon très bien portant,
Ce garçon fut, la chose est claire,
Mon petit-fils, mais avec ça,
Il devint égal'ment mon frère
Puisqu'il était l'fils de papa!...

Suivant la ligne de famille
Et les usages établis,
Il est clair que l'fils de ma fille
De ma femm' devint le p'tit-fils.
Or, comm' il s'trouvait êtr' mon frère
Alors il arriva ma foi,
Que ma femm' devint ma grand'mère,
Quoique ayant quatorze ans d'moins que moi!

Donc, par ce bizarre amalgame,
Un jour il se trouva qu'ainsi
Je fus l'petit fils de ma femme
Dont j'étais égal'ment l'mari.
Voilà comment, chos' singulière,
Par les suites d'un premier lit
Je devins mon propre grand-père,
Et je l'suis encore aujourd'hui.

J'ignore si je m'suis fait comprendre,
Mais si c'récit semble peu probant,
Je suis tout prêt à le reprendre
En r'commençant par le c'mmenc'ment.

DELORMEL & VILLEMER.



«O=====O»

Exposition

Franco-Britannique

(LONDRES 1908)

LA CARNINE LEFRANCO

a obtenu le

GRAND PRIX

(la plus haute Récompense)



A L'ABREUVOIR

CARNINE LEFRANCO

SUC

DE VIANDE DE BŒUF CRUE

Concentré dans **LE VIDE** et **A FROID**

(Par un Procédé déposé à l'Académie de Médecine)

INALTÉRABLE

*De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour, pure ou additionnée d'un liquide
quelconque (bouillon excepté),
FROID ou TIÈDE : eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.*

USINE MODÈLE à ROMAINVILLE (Seine)

construite sur un hectare, spécialement et uniquement
pour la fabrication de la **Carnine Lefrancq.**

Société au Capital de 1.600.000 francs
entièrement versés

ANÉMIE - CHLOROSE - DÉBILITÉ - FAIBLESSE - CONVALESCENCES

ANOREXIE

NEURASTHÉNIE - MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
ALIMENTATION LIQUIDE ——— DÉCHÉANCES PHYSIQUES

TUBERCULOSE

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 29

DÉCEMBRE 1908 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

LES ÉMOTIONS D'UN PERDREAU ROUGE

Alphonse DAUDET

Racontées par lui-même

(SUITE ET FIN)

A cette heure, on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, les fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin détala au travers du

chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un écureuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon bec; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils se rapprochaient, il me faisait

RIEN ne remplace la **Viande Crue** **RIEN**

sigue, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crus que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mouvements, couteau de chasse, cartouchière, boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux et qui le grandissaient encore; à l'autre bout un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur; mais c'était ce grand là-bas...

— « Tu n'y entends rien, Rouget, » me dit mon camarade en riant; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'envola presque dans les jambes du terrible chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans tout son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas, que lorsqu'il épaula son fusil nous étions déjà hors de portée. Ah! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent des buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse!

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé : la garenne rose de bruyères, pleine de terriers au pied des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautons tout en piquant les fourmis rouges qui nous grinpaient aux pattes, où nous rencontrons des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve ma petite allée, au moment où une biche la traversait, haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare où l'on vient en partie par quinze ou trente, tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulent sur le lustre des plumes... Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré, c'est dans cet îlot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis

un moment, lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes et laissant une trace rouge sur les mousses derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles; mais j'entendais le blessé boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre...

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit. C'était fini. Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche, gisaient à côté les uns des autres. C'était des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le fer à cheval comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore, comme moi, du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort? C'est si vivant, des ailes! De les voir repliées et froides, ça fait frémir... Un grand chevreuil superbe et calme paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, frônaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élaner de nouveau dans les taillis.

Oh! pendant que le grand soleil se couchait là-bas et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs ombres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande!... Ni mon compagnon ni moi n'avions le courage de jeter comme à l'ordinaire une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route nous rencontrons de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard et restant là abandonnées aux fourmis, des mulots, le museau plein de poussière, des pics, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos, étendant leurs petites pattes roides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas, dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

Alphonse DAUDET.



Le Professeur A. GILBERT

UNE ADRESSE EN DEUX SECONDES

90.000 Adresses en 50 heures avec **" L'ADRESSOGRAPHE "**

*Il faudrait 88 jours pour exécuter ce travail
à la plume ou à la machine à écrire*

" CHANTECLAIR " a trois Éditions : Française, Espagnole, Anglaise
et tire à **90.000** Exemplaires

Vous êtes-vous déjà demandé, Monsieur le Docteur, comment se confectionne votre adresse, qui figure sur le **Chanteclair** que nous vous envoyons tous les 15 jours ?

— Nous allons vous l'expliquer, dans l'espoir de vous intéresser.



Figure 1.

La figure 1 représente une forme avec des rainures. Dans ces rainures, nous plaçons des lettres

mobiles pour obtenir l'adresse à établir, comme dans la figure 2.

Nos 90.000 adresses ainsi composées, ont été reliées entre elles, (Fig. 3) par séries de 75, à l'aide des agrafes qui débordent de chaque côté des formes, ce qui nous a donné des chapelets dont chaque grain est représenté par une adresse.

Ces chapelets sont placés un à un sur une machine à timbrer (Fig. 4) munie, dans sa partie inférieure, d'une pédale actionnée par le pied.



Figure 2.

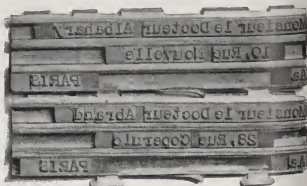


Figure 3.

Chaque pression exercée sur la dite pédale donne une adresse sur une bande ou une enveloppe, à volonté.

Et ceci vous démontre, Monsieur le Docteur, que *nous ne pouvons pas* oublier une seule adresse, toutes venant automatiquement se placer sous la timbreuse. Donc, de notre part, jamais d'erreur ni d'omission.

Si nous insistons sur ce point, c'est que nous recevons toujours, après chacun de nos envois, un certain nombre de réclamations, souvent formulées ainsi : « Vous m'avez oublié. »

— Présenté comme nous venons de le faire, l'établissement de 90.000 adresses apparaît comme une chose fort simple et d'une exécution rapide.

N'oublions pas, cependant que pour composer ces 90.000 adresses, il a fallu 4.950.000 lettres, soit une moyenne de 55 par unité, et 450 journées de travail à raison de 200 adresses par jour.

Nous ne parlons pas de l'assemblage de ces 90.000 adresses, par chapelets de 75, ce qui nous en a fourni environ 1.200 portant chacun une marque distinctive.

Déroulés, ces chapelets donnent une bande de 2.043 mètres de longueur et leur poids est de 1.800 kilos.

La dépense totale de l'établissement de ce service d'adresses a coûté environ 28.000 francs.

Mais ce n'est pas tout, il faut le tenir à jour, c'est-à-dire, enlever les adresses des Chanteclair qui nous reviennent, faute d'avoir pu être remis aux destinataires partis ou décédés; composer celles des nouveaux médecins qui

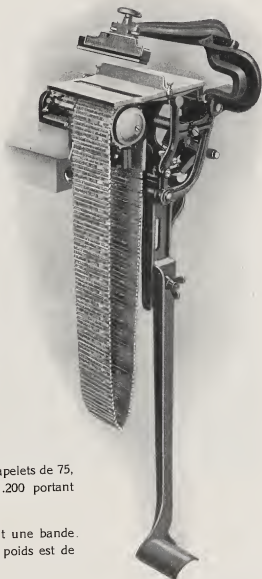


Figure 4.

nous expriment le désir de recevoir nos publications; remplacer les lettres tombées ou s'imprimant mal, etc.

Une femme est continuellement occupée à ce travail (Fig. 5).

Et maintenant, Monsieur le Docteur, lorsque **Chanteclair**, ou une autre des publications de la **Carnine Lefrancq** ne vous parviendra pas, ne nous accusez plus de *« vous avoir oublié. »*



Figure 5.

La **Carnine** n'a, du reste, pas le droit de vous oublier, parce qu'elle vous doit son succès, qui est sans aucun précédent dans le commerce de la pharmacie française, et que c'est encore vous qui, en la couvrant de votre autorité, lui avez ouvert toutes les portes de l'étranger. Et nous sommes heureux, Monsieur le Docteur, de vous renouveler ici nos sentiments de vive reconnaissance et de vous assurer que, désireux de justifier la confiance dont vous l'honorez, la **Carnine Lefrancq** restera l'honnête préparation qu'elle a toujours été, sans se soucier des concurrences par le bon marché.

Tuberculose du Cheval

La tuberculose se traduit à la fois par des signes communs à toutes les formes et par des symptômes spéciaux aux diverses localisations.

Les premiers troubles observés consistent en de l'affaiblissement et en une moindre aptitude au travail. L'animal s'essouffle rapidement; au moindre effort qu'on exige de lui, on le voit s'arrêter bientôt, battant du flanc, la tête étendue, les naseaux dilatés, tremblant sur les membres, refusant d'avancer. L'examen minutieux des grands appareils ne montre aucune lésion capable d'expliquer cette impotence fonctionnelle.

Bientôt survient un amaigrissement rapide, en dépit de l'appétit conservé et de la bonne qualité des aliments; en même temps apparaît d'ordinaire une polyurie abondante, qui persiste pendant plusieurs semaines et qui joue, sans doute, un rôle important dans le dépérissement si rapide du sujet. Non seulement la quantité d'urine excrétée s'élève au double, au triple, au quadruple du chiffre normal, mais la proportion d'urée y est bien plus considérable, et l'acide urique, qui fait défaut dans l'urine normale des herbivores, s'y montre en quantité relativement élevée, tandis que l'acide hippurique, si abondant d'ordinaire, tombe à un chiffre insignifiant ou disparaît; en un mot, le cheval tuberculeux excrète, à ce moment, de l'urine d'autophagie, indiquant une consommation rapide de l'organisme.

Tous ces signes s'aggravent peu à peu; l'amaigrissement est extrême, les masses musculaires s'atrophient. La marche de la température est variable; tantôt il existe une hyperthermie à peu près constante de 1° à 1°5, tantôt il se produit seulement des poussées fébriles irrégulières ou une exacerbation nocturne de 1° à 2°.

Les symptômes locaux sont peu marqués, même dans les formes les plus graves. La localisation *pulmonaire* est décelée par de la toux, ordinairement petite, sèche, quinteuse, pénible, accompagnée d'un jetage muqueux peu abondant. Cette toux persiste indéfiniment avec les mêmes caractères, ou bien elle disparaît totalement. La percussion n'indique qu'une diminution de la résonance, difficilement appréciable. À l'auscultation, on perçoit de la rudesse du murmure respiratoire, partout conservé, et un peu de crépitation à la fin de l'expiration. Le premier bruit du cœur est souvent dédoublé; il existe à certains moments du pouls veineux. La respiration est courte, un peu accélérée: elle s'effectue souvent en deux temps, séparés par un temps d'arrêt ou par un léger soubresaut.

La tuberculose de la *plèvre*, muette le plus souvent, est accompagnée, en quelques cas, d'un épanchement appréciable.

Les localisations *abdominales* sont exprimées par des troubles sans signification précise. On signale ainsi de la diarrhée chronique, de l'ascite, des coliques intermittentes...

Au cours de l'évolution, on observe chez quelques animaux des engorgements des ganglions sous-glossiens, parotidiens, pré-scapulaires....



Extrait de l'ouvrage : **Les Maladies Microbiennes des Animaux,**

Par Ed. NOCARD et R. LECLAINCHE (G. Masson, Éditeur).

Extrait du Compte Rendu des Séances

DU

CONSEIL D'HYGIÈNE PUBLIQUE

ET

DE SALUBRITÉ

du Département de la Seine

Séance du 20 juillet 1906.

Rapport du Membre du Conseil d'Hygiène ayant inspecté l'usine de la Carnine Lefrancq :

Monsieur le Préfet,

Vous m'avez chargé d'examiner la demande de la Société F... et C^{ie} dont le siège social est à Paris, rue du Faubourg-Saint-Denis, laquelle sollicite de vous l'autorisation d'exploiter, à Romainville, route de Paris à Metz, une usine pour la fabrication du suc de viande appelé " Carnine Lefrancq ".

Cette demande, soumise à l'enquête par le Maire de Romainville, n'a soulevé aucune protestation. La Commission d'hygiène publique et de salubrité de l'arrondissement de Saint-Denis est favorable. Le rapport du Service vétérinaire de la Seine, celui des Architectes, celui des Ponts et Chaussées et celui du Commissaire de police de la circonscription des Lilas le sont également.

Votre délégué, Monsieur le Préfet, après examen ne peut, à son tour, comme vous allez le voir, qu'émettre un avis très favorable.

..... Elle (l'usine) occupe une superficie de 5.000 mètres environ, dans une grande plaine, à proximité du canal de l'Ourcq, non loin du marché de la Villette, isolée de toute habitation.

..... Au surplus, tous les bœufs destinés à fournir la " Carnine Lefrancq " sont pesés avant leur embarquement. A leur arrivée ils sont mis au repos, avec une nourriture abondante et ne sont abattus que lorsqu'ils ont repris le poids perdu en cours de route.

Cette viande de première qualité est donc immédiatement dégraissée, dénervée, c'est-à-dire débarrassée de ses tendons, nerfs et aponévroses, et alors le muscle ainsi isolé est découpé en lanières que reçoivent une série de hachoirs; les produits obtenus sont ensuite portés dans des compresseurs qui en expriment le suc, et cette compression, chose très importante, se fait à froid.

..... Les compresseurs, comme les hachoirs, sont actionnés par une machine à vapeur de 45 chevaux, séparée des ateliers par des murs de forte épaisseur. La construction de l'usine entière est en grosse maçonnerie et fers. Les murs intérieurs de la salle de dépeçage sont cimentés jusqu'à la hauteur de 1^m50. Le sol est cimenté partout, avec pente convenable vers les orifices siphonnés d'une canalisation souterraine allant à l'égout

public. L'eau de la ville est sous pression partout, avec prise à raccord pour de fréquents lavages; un poste d'incendie existe dans la salle de dénervage. L'eau et la lumière sont distribués à profusion dans tous les compartiments de l'usine, qui ne laisse vraiment rien à désirer, tant au point de vue de l'hygiène que de la sécurité du personnel. C'est, pour ainsi dire, une usine modèle, en tout conforme au plan joint à la demande, et dans laquelle tout est prévu pour un agrandissement ultérieur.

En résumé, l'usine de la Société F... et C^{ie} réunissant dans son installation et dans son fonctionnement toutes les conditions désirables, nous ne voyons pas qu'il y en ait de nouvelles à lui imposer. Nous vous proposons, en conséquence, Monsieur le Préfet, d'accorder à cette Société l'autorisation qu'elle sollicite.

(les conclusions de ce rapport sont adoptées).



VUE PHOTOGRAPHIQUE DES NOUVEAUX BATIMENTS DE L'USINE DE LA CARNINE LEFRANCO

L'usine qui a fait l'objet du rapport que nous reproduisons ci-dessus, se trouve à droite; on n'en aperçoit qu'une petite partie. Construite spécialement pour les besoins de la **CARNINE LEFRANCO** et d'après les dernières prescriptions de la science moderne; elle a coûté plus de 500.000 francs.

Devenue tout à fait insuffisante pour la fabrication de la **CARNINE**, nous édifions, à gauche, d'importants bâtiments qui nous permettront de répondre plus rapidement aux demandes, chaque jour plus importantes, qui nous parviennent des cinq parties du monde.

**SOUVENEZ
VOUS**

que la **CARNINE LEFRANCQ** est préparée
avec du suc musculaire de BŒUF

CONCENTRÉ

c'est-à-dire privé de la majeure partie de son eau.
Si nous utilisions le suc musculaire tel qu'il sort des
presses, le prix de la **CARNINE** serait **MINIME**.

CARNINE LEFRANCQ

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE

Concentré dans le VIDE et à FROID



Tuberculose

Anémie

Chlorose

Neurasthénie

Débilité

Faiblesse

Convalescences

Anorexie

**Maladies
de l'Estomac
et de l'Intestin**

**Alimentation
liquide**

**Toutes déchéances
physiques**

Se prend à n'importe quel moment et à n'importe quelle dose, à partir de deux cuillerées
à bouche par jour, **PURE** ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté)

FROID ou TIÈDE

USINE MODÈLE
sur un hectare
à ROMAINVILLE (Seine)

Un
Seul Flacon
marqué **5.50** donne
TOUJOURS
des Résultats très
Appréciables

Société au Capital de
1.600.000 fr.
entièrement versés

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Professeur A. GILBERT

Augustin Gilbert a fait ses études au Lycée de Reims; c'est un champenois, comme Bouchard, Landouzy, Lancereaux, Duguet, Mathieu, pour ne citer que quelques maîtres de la médecine.

Reçu deuxième à l'Internat, sorti de l'Internat avec la médaille d'or, le docteur A. Gilbert était médecin des Hôpitaux et agrégé de la Faculté à 30 ans. En 1901, il obtenait la chaire de thérapeutique.

C'est, en effet, vers la thérapeutique que le professeur Gilbert a dirigé spécialement son activité, et c'est à lui qu'on doit l'introduction, dans la médecine courante, du benzo-naphthol, du galacol synthétique, du phosphate de galacol, de l'antipyrine, de la peptone iodée, du cacodylate de fer, du peroxyde de magnésium, et d'autres substances encore.

L'opothérapie n'a pas eu de plus enthousiastes adeptes, et les extraits gastrique, intestinal, hépatique, lui doivent, entre autres, leur entrée dans l'arsenal médicamenteux.

Spécialement préoccupé du chimisme gastrique et des fermentations intestinales, le docteur Gilbert devait être amené à l'étude des maladies du foie, et la Société médicale des Hôpitaux entendait récemment un de ses importants mémoires sur la cholémie familiale.

L'activité du professeur Gilbert est des plus remarquables. Depuis 16 ans, il fait, chaque année, un cours de thérapeutique à la Faculté, et l'an dernier, il a innové l'enseignement de la Physiothérapie.

Très souvent désigné comme rapporteur dans les Congrès de médecine, dont il suit assidûment les travaux, il exposait, au Congrès de Moscou, en 1897, l'état de la science sur les formes cliniques des cirrhoses du foie et sur la nature de la chlorose; au Congrès de Montpellier en 1898, il rapportait sur l'état de l'opothérapie, et au Congrès de Paris, en 1900, sur le traitement de la lithiase biliaire, sujet qu'il reprenait de nouveau au Congrès de Genève, en 1908, dans un très remarquable et très lumineux exposé.

Mais le docteur Gilbert trouve encore le temps d'être un écrivain très fécond; il est, avec le docteur Thoinot, l'un des directeurs du *Nouveau Traité de Médecine et de Thérapeutique*; il dirige la *Bibliothèque du Doctorat*, la *Bibliothèque de Thérapeutique*, etc.; et il est le continuateur du *Dictionnaire de Littré* (21^e édition) et du *Formulaire de Dujardin-Beaumetz* (20^e édition).

Le professeur Gilbert est membre de l'Académie de Médecine.



EXPOSITION FRANCO-BRITANNIQUE. — LONDRES 1908

Le GRAND PRIX

(La plus haute récompense)

a été accordé à la CARNINE LEFRANÇO



PHOT. REUTEMER

MADemoisELLE DE MORNAND
du Théâtre du Vaudeville
(Reproduction chromotypographique)



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

TROISIÈME ANNÉE

N° 30

DÉCEMBRE 1908 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

LA DERNIÈRE CLASSE

Alphonse DAUDET

(RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN)

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment, l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche me cria :

— « Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école ! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence ! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leur place, et

TUBERCULOSE :

CARNINE

LEFRANCO

M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur!

Eh bien, non, M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement : « Va vite à ta place, mon petit Frantz; nous allons commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais, ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, les gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde là, paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'Allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie :

Ma dernière leçon de français!

Et moi qui savais à peine écrire! Je n'apprendrais donc jamais! Il faudrait donc en rester là! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme!

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche,

et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école.

C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

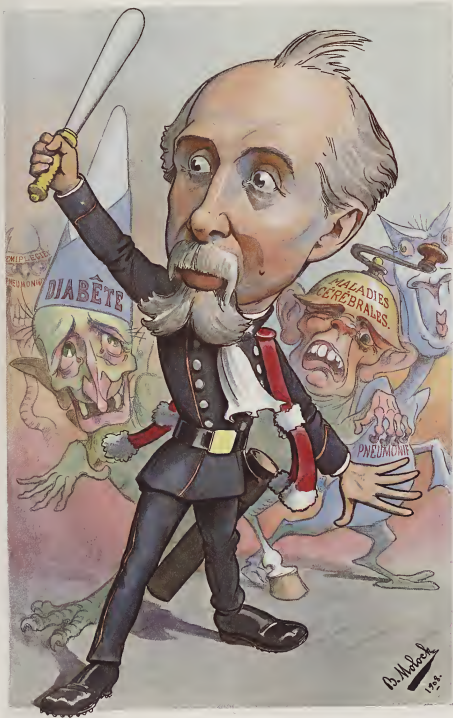
J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute! mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni. Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah! ça été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue!... Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide, qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clé de sa prison (1). Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en

(1) « S'il tient sa langue, — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. »



Le Professeur LÉPINE, de Lyon

(Frère du très populaire Préfet de Police de Paris)

aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui, s'appliquaient à tracer leurs *dotons* avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

« Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi?... »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage; les noyets de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de

quitter toutes ces choses, et d'entendre sa *sœur* qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire; ensuite les petits chantèrent le *BA BR BI BO BU*. Là-bas au fond de la salle, le vieux Häuser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« VIVE LA FRANCE! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

« C'est fini... allez-vous-en. »

ALPHONSE DAUDET.



AVANT L'ÉLECTROCUTION

Par arrêté de M. le Préfet de Police, en date du 17 Décembre 1907, la CARNINE LEFRANCO a été autorisée à des expériences d'abatage des bœufs par l'électricité, dans son propre abattoir, sous le contrôle du service vétérinaire sanitaire



ÉPAVE PARISIENNE

○ ○ ○

Tous les produits similaires ne valent pas un centième de votre

Carnine Lefrancq

et je m'emploie surtout à le démontrer.

**Docteur Pons,
Flayosc (Var).**

○ ○ ○

On tente d'opposer à la **Carnine Lefrancq** des produits dont la composition n'est jamais clairement indiquée.

Ils sont offerts à bon marché et une très grosse remise est réservée au pharmacien, qui est satisfait..

ET LE MALADE ?...

le prix de la **Carnine** est élevé : **10** francs le flacon, **5 fr. 50** le 1/2 flacon et la remise accordée au pharmacien n'est que de 10 %. Mais....

NOUS GARANTISSONS

que la **CARNINE** est préparée **EXCLUSIVEMENT** avec du Suc Musculaire de Bœuf de première qualité

Et que ce suc musculaire est préalablement **CONCENTRÉ** dans le vide et à froid, c'est-à-dire privé de la majeure partie de son eau.

Notre installation, qui est unique, et les moyens dont nous disposons nous permettraient d'offrir la **Carnine** à un prix inférieur à ceux pratiqués par tous nos concurrents, si celle-ci était préparée avec le suc musculaire de bœuf, tel qu'il sort de nos presses, c'est-à-dire *non concentré*.

LE PLUS ÉNERGIQUE

RECONSTITUANT

DONT DISPOSE LA MÉDECINE

**CARNINE LEFRANCO**

De 1 à 6 cuillerées à bouche par jour, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF

INALTÉRABLE

CONCENTRÉ DANS LE VIDE ET A FROID



Un seul Flacon
marqué **5 fr. 50**
— donne —

TOUJOURS

des Résultats
Appréciables
— et Durables —

Dépôt Général : Établissements Fumouze, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris

Le Professeur LÉPINE, de Lyon

Raphaël Lépine est né à Lyon, en 1840. C'est dans cette ville qu'il fit ses études classiques et commença ses études médicales; mais après avoir été pendant quatre années interne des Hôpitaux de Lyon, de 1860 à 1864, il venait à Paris conquérir de nouveau l'internat, en 1865. Il avait alors le bonheur d'être l'élève de Charcot.

Dans le cours de ce nouvel internat, il allait travailler à Berlin (1867), puis à Leipzig (1869), dans le laboratoire de Ludwig, où il pouvait faire l'intéressante découverte des vaso-moteurs de la langue.

A son retour, il devenait préparateur de Brown-Séquard, puis chef de clinique (1872), puis médecin des Hôpitaux (1874), et enfin, professeur agrégé de la Faculté de Paris, en 1875. En 1877, il obtenait la chaire de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Lyon.

Le professeur Lépine est correspondant de l'Académie de Médecine depuis 1888, et associé national de la même Académie depuis 1896. Il est, en outre, président du Conseil d'Hygiène du Rhône depuis 1894, administrateur des Hospices de Lyon, et il a présidé la Société Médicale des Hôpitaux de Lyon, la Société Nationale de Médecine, et la Société des Sciences Médicales de cette même ville. Lors de son séjour à Paris, il avait été vice-président de la Société de Biologie.

Autant médecin que physiologiste, le professeur lyonnais a sans cesse poursuivi des recherches parallèles par la clinique et l'expérimentation. Les nouvelles méthodes thérapeutiques ont toujours éveillé sa curiosité, et chacune d'elles a été de sa part l'objet d'études de laboratoire et d'observations au lit du malade, accueillies avec empressement par le corps médical, et faisant autorité.

Avec Bouchard, Charcot et Vulpian, il a fondé la *Revue Mensuelle de Médecine et de Chirurgie* (1877), séparée en 1880 en *Revue de Chirurgie* et *Revue de Médecine*, et il est resté l'un des directeurs de cette dernière. Il a été souvent délégué du Gouvernement Français aux Congrès internationaux de médecine, et a été l'un des présidents de séance aux Congrès de Londres (1881), Copenhague (1884) et Rome (1894).

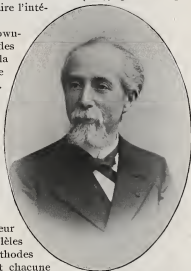
Il a présidé le Congrès français de médecine de 1905, et la section de médecine de l'Association française pour l'avancement des sciences, à Nantes, en 1898.

Le professeur Lépine a de nombreuses relations et amitiés à l'étranger. Il est membre de la Société de Médecine interne de Berlin, de la Société des Médecins Russes de Moscou, de l'Académie des Sciences de Christiania, de la Société des Sciences Naturelles de Bruxelles, de la Société de Médecine d'Edimbourg, etc., etc.

Travailleur acharné, le savant professeur est tous les jours à son laboratoire avant six heures du matin; on est sûr de l'y rencontrer jusqu'à l'heure de sa visite (9 1/2), et il y retourne toutes les après-midis.

Mais les malades et la science n'ont pas absorbé toute son activité; les grands problèmes humains et sociaux ne l'ont pas laissé indifférent; et, après avoir fait partie de la conférence Molé, de 1864 à 1870, nous le retrouvons conseiller municipal de Lyon de 1880 à 1883, et président de la Section de Lyon de la Ligue des Droits de l'Homme, de sa fondation, en 1898, à 1903.

Le professeur Lépine est Officier de la Légion d'Honneur.



PRINCIPAUX TRAVAUX ET OUVRAGES : Hémiplegie pneumonique (thèse), 1870. — Pneumonie caséuse, 1872. — De la localisation dans les maladies cérébrales, 1875. — Très nombreuses recherches sur l'urine et les maladies des reins, 1870-1885. — Introduction et notes nombreuses à l'édition française des maladies des reins de Bartels, 1884. — Nombreux travaux de thérapeutique, 1885-1889, en particulier, sur les antipyrétiques, parus dans la *Semaine médicale*. — Travaux sur le diabète, depuis 1889 (voir *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, de la *Société de Biologie*, *Revue de Médecine*, *Archives de Médecine expérimentale*, etc.). — Le diabète et son traitement, (2^e édition), Baillière, 1905. — Complications du diabète, 1906. — Traité du diabète (*sans preuve*).

